

# CASH GIRL

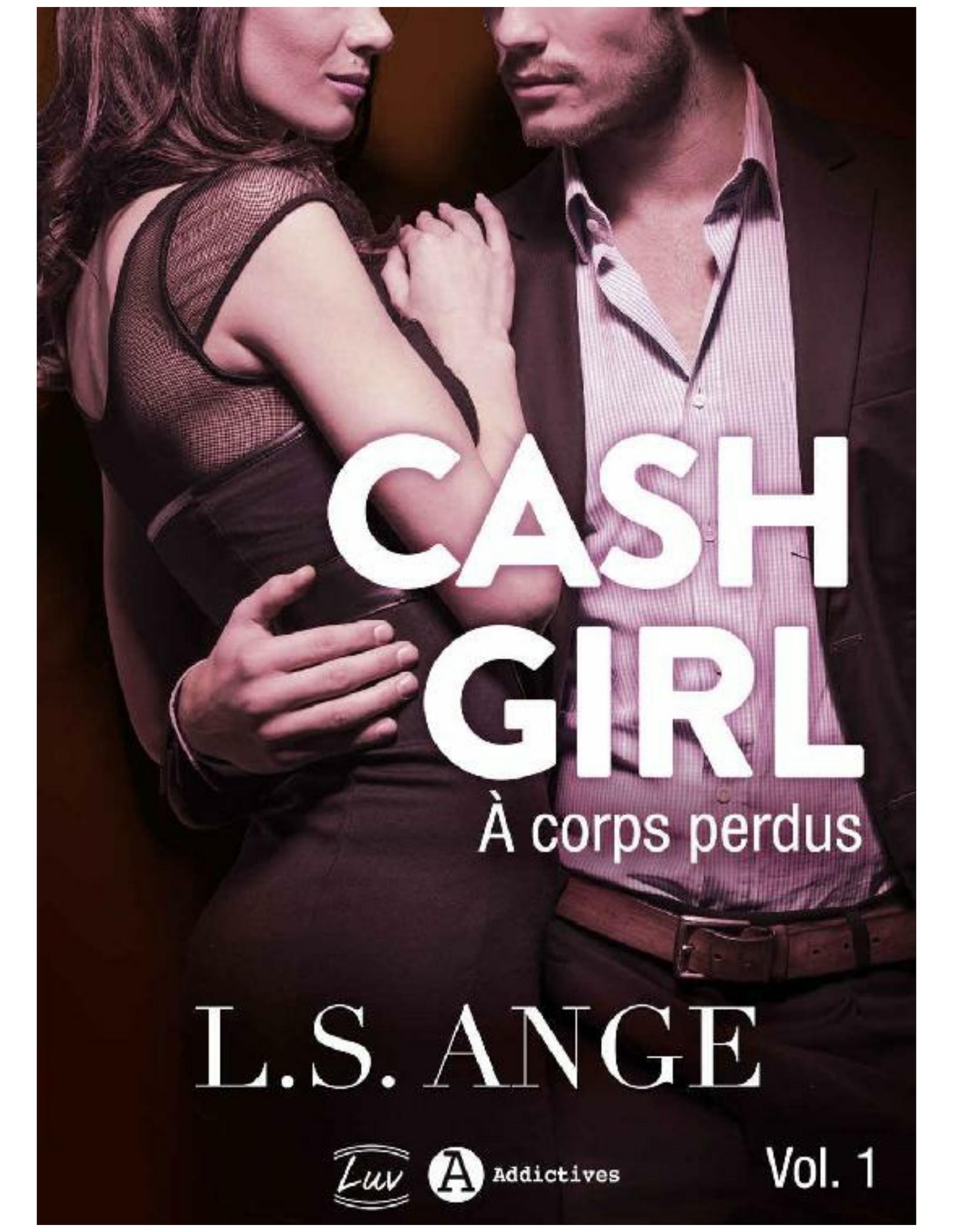
À corps perdus

# L.S. ANGE



Addictives

Vol. 1



# CASH GIRL

À corps perdus

# L.S. ANGE



Addictives

Vol. 1

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

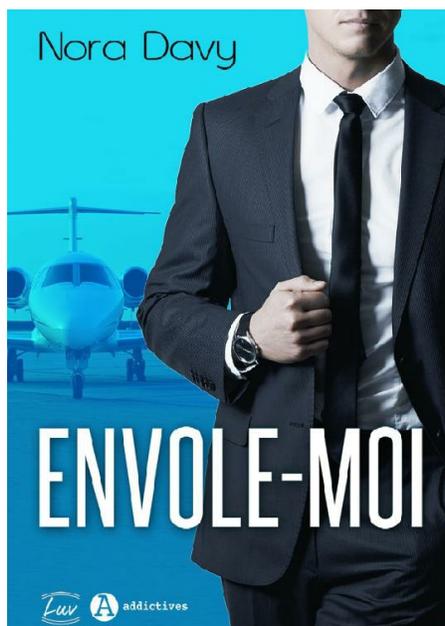
Également disponible :

## Envole-moi

Nickie s'ennuie dans la vie et rêve d'horizons lointains, un comble pour une hôtesse de l'air ! En répondant à une petite annonce, elle ne s'attendait pas à se retrouver employée pour une luxueuse compagnie privée, dirigée par Alexis Cooper, un patron aussi têtu qu'irrésistible ! Ils s'attirent autant qu'ils se détestent... Mais Nickie n'est pas prête à renoncer à sa liberté ; celui qui lui coupera les ailes n'est pas encore né !

Jusqu'où ira-t-elle pour se préserver ? Jusqu'à renoncer au grand amour ?

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

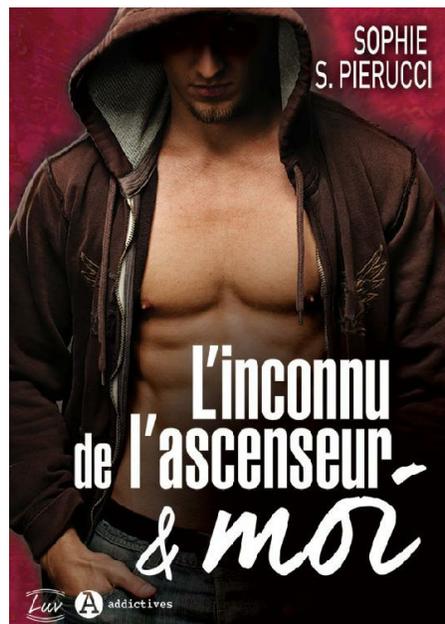
## **L'inconnu de l'ascenseur et moi**

Le jour où Charlyne se retrouve coincée dans l'ascenseur avec un inconnu... elle panique. Il est grand, musclé, ne montre pas son visage, sent beaucoup trop bon... et en plus, il est sarcastique !

L'attraction est puissante, irrésistible... mais il la fuit. Tout les oppose, pourtant Charlyne refuse de baisser les bras : après tout, ils sont voisins !

Et il n'a encore rien vu...

[Tapotez pour télécharger.](#)



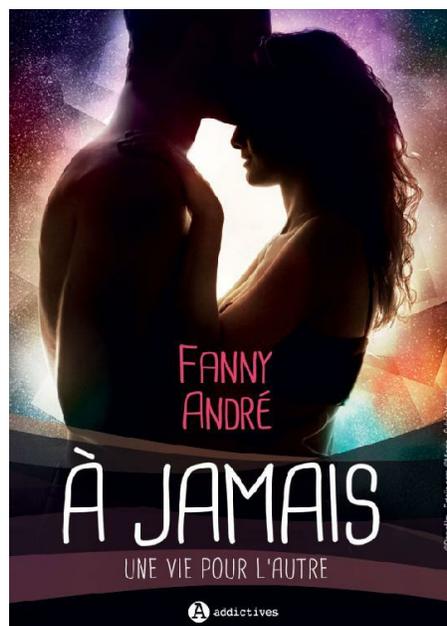
**Également disponible :**

## **À jamais – Une vie pour l'Autre**

Adehan Ataski a remarqué Chloé au milieu des autres. Son attirance pour elle est indéniable. Pourtant, il en a conscience, succomber est interdit: les conséquences seraient trop graves. Mais a-t-il vraiment le choix, peut-il lutter contre le destin ou est-ce un combat perdu d'avance?

Atteinte d'un cancer, Chloé Messenger se sait condamnée et n'attend plus grand-chose de la vie. Enfin, ça, c'était avant lui. Adehan Ataski. Il est différent des autres, son côté mystérieux l'intrigue et elle tombe peu à peu sous son charme. Jusqu'à ce qu'elle comprenne que la question essentielle est: qui est-il vraiment?

[Tapotez pour télécharger.](#)



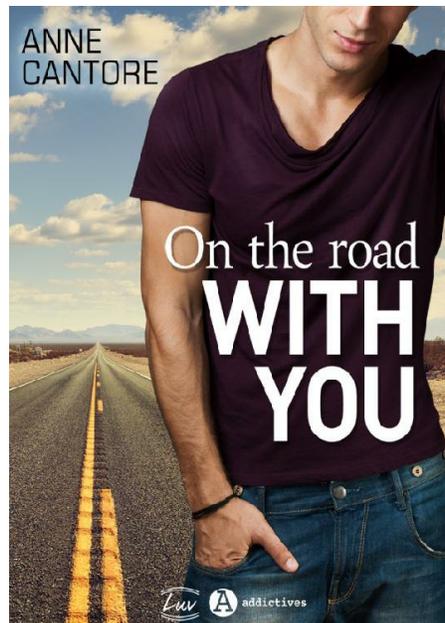
**Également disponible :**

## **On the road with you**

Victoria De Lormey a une vie bien remplie entre son fils James, 19 ans, sa société et son chien Jasper. Les hommes, elle a fait une croix dessus. Et puis, à quoi ça sert, un mec, quand on a un vibro à deux têtes et un gros toutou pour chauffer son lit ? Elle a bien assez à faire à tenter de sauver sa société en essayant de récupérer le budget que Matthew Johnson, un tyrannique businessman, lui refuse.

Mais quand tout bascule, quand James et sa petite amie Maddy sont en danger, elle n'a plus le choix. Il faut les retrouver. Elle part donc à la recherche des deux jeunes gens, accompagnée du père de Maddy : le glacial Matthew Johnson lui-même. OMG ! Enfin glacial, rien n'est moins sûr...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

## **Sexy Mistake**

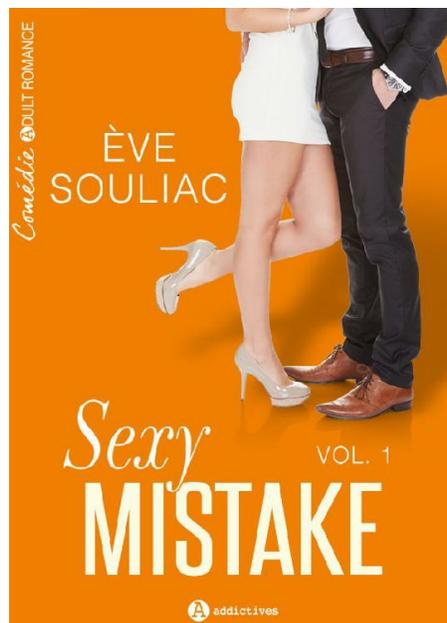
Pour la première fois de sa vie, Jenny est libre et indépendante. Et elle compte bien en profiter ! Alors quand elle croise Blaine, ex-militaire tatoué et mystérieux, à un mariage d'amis communs, elle laisse libre court à ses désirs.

Une seule nuit, aussi torride et exceptionnelle soit-elle, ça ne porte pas à conséquence ! Si... ?

Entre les secrets, les amis aussi adorables qu'envahissants, ses parents insupportables et son ex qui est décidé à la reconquérir... Jenny ne sait plus où donner de la tête !

Si en plus Blaine et ses yeux envoûtants s'y mettent... Jenny ne va pas pouvoir garder le contrôle de la situation très longtemps !

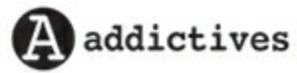
[Tapotez pour télécharger.](#)





**CASHGIRL  
A CORPS PERDUS**

**volume 1**



# 1.

Le jour se lève, la lumière filtre sous la porte. Je n'ose pas bouger de peur d'attirer l'attention et contrôle ma respiration pour faire le moins de bruit possible. De temps en temps, j'essuie les larmes qui s'échappent de mes yeux bouffis. Repliée sur moi-même au fond de ce placard qui est devenu, bien malgré moi, mon seul refuge, mon seul havre de paix, je suis plongée dans le noir, mes genoux serrés contre ma poitrine. J'ai mal partout, le goût du sang encore dans la bouche, ma lèvre est fendue et gonflée. Mon corps est secoué par d'incontrôlables tremblements, mon cœur est mort.

Je ne suis qu'une poupée de chiffon que l'on maltraite et jette au fond d'un placard poussiéreux. Un simple jouet qu'on oublie dans un coin avant de se rappeler qu'il existe, et que l'on vient chercher pour le malmener encore un peu...

Je ne suis plus que l'ombre de moi-même, l'ombre de ce que j'étais avant ces années de calvaire. Je suis bien loin de cette jolie fille épanouie, qui riait pour un rien, chantait, dansait et était entourée d'amis. Maintenant, mes meilleurs amis sont le noir et la solitude, et peut-être une ou deux araignées. Elles tissent leur toile comme je tisse mon désespoir, inlassablement.

Chaque jour, je me dis que ce sera peut-être le dernier, j'en arrive à le souhaiter, que mon cauchemar prenne fin.

Les premiers mois avec Matt ont été merveilleux. C'était l'homme de ma vie. Après plusieurs années d'amitié, nous avons fini par nous fréquenter et nous avons très vite emménagé ensemble. Tout allait bien. Et puis un jour, il est rentré complètement saoul en me disant que je gâchais son existence, que je n'étais pas assez bien pour lui. Je n'ai pas compris ce qui se passait, alors nous nous sommes disputés. C'est là qu'il s'est mis dans une rage folle et qu'il m'a frappée pour la première fois. Le lendemain, il est arrivé à la maison avec un gros bouquet de fleurs en s'excusant pour son comportement. Je lui ai pardonné et me suis dit que, moi aussi, j'avais ma part de responsabilité. Il rentrait de plus en plus souvent saoul, ses crises se faisaient de plus en plus violentes et régulières. J'ai fini par connaître les hôpitaux du coin comme ma poche. Mon dossier médical est sûrement le plus gros de la région. Entre les fractures et les multiples blessures, je suis devenue menteuse professionnelle. J'ai glissé sur le carrelage de la cuisine au moins une quinzaine de fois et dérapé dans ma baignoire presque aussi souvent. Ensuite est venu le harcèlement moral. Matt était jaloux et possessif, je n'avais plus le droit de voir mes amis ni de travailler. Il m'a coupée de ma famille et du monde extérieur.

Un bruit se fait entendre. Je tétanise, les battements de mon cœur s'accélèrent, ma peau se couvre de sueurs froides. Je me recroqueville sur moi-même et mets mes bras sur ma tête pour protéger mon visage, car je sais... je sais ce qui va arriver. Depuis des mois, le même rituel se répète, inlassablement. La clé tourne dans la serrure. Tous mes muscles se contractent, les larmes passent le barrage de mes cils pour couler le long de mon nez. La porte s'ouvre...

Je reste immobile et ne peux plus respirer, sous le coup de la terreur. Ses doigts se perdent dans ma chevelure pour s'entortiller autour et assurer sa prise avant de tirer violemment pour me traîner sur le plancher de la chambre. Je lâche un cri de douleur et prie le ciel pour que cette fois soit la dernière, pour que cette fois, il m'achève. Il se penche sur moi, la nausée me retourne l'estomac. Son haleine est chargée d'alcool. J'essaie de me dégager et le regrette aussitôt. Il m'envoie un violent coup de poing dans la figure. Ma tête heurte le sol et, tout à coup, plus rien n'a d'importance... Je suis comme hors de mon corps, je ne sens plus rien, ne vois plus rien... C'est le trou noir...

\*\*\*

Je me réveille complètement endolorie, me redresse, ouvre les yeux et soupire en découvrant que je suis de nouveau plongée dans l'obscurité de mon trou miteux. Ma gorge se serre, j'éclate en sanglots. Je me demande pourquoi je suis encore en vie. En passant la main sur ma mâchoire, je me rends compte qu'elle est enflée. J'ai aussi très mal au ventre et pense qu'il ne s'est pas arrêté au coup de poing. Je n'en peux plus. Toutes ces années à me sentir comme une moins que rien et à me demander pourquoi je suis une si mauvaise compagne.

C'est la dernière fois qu'il pose la main sur moi. C'est la dernière fois. Aujourd'hui est un jour particulier, c'est mon anniversaire et j'ai décidé que ce serait le dernier que je passerais ici.

Je n'ai plus rien à perdre, j'ai déjà tout perdu. Comme il le dit, je ne suis qu'un morceau de viande inutile. Il me l'a tant répété que j'ai fini par en être persuadée moi aussi. Sept ans de ma vie foutus en l'air avec ce monstre. Il m'a promis si souvent que c'était la dernière fois... Combien de coups ai-je quand même encore dû supporter ?

Je ne comprends toujours pas comment je suis tombée si bas. Peut-être par amour au début, puis par faiblesse avec le temps... L'idée du placard lui est venue l'année passée, lorsque j'ai voulu m'enfuir. Depuis, il m'enferme dès qu'il s'absente. J'ai fini par me sentir plus en sécurité dans ce réduit que dans tout l'appartement. Quand je suis là, je ne risque rien. Je ne crie pas, ne tape pas sur les murs et reste silencieuse. Inutile de perdre mon temps, nous n'avons pas de voisins, personne ne m'entendrait. Ici, je suis en paix, plus rien n'a d'importance.

Il doit être en train de cuver son vin avec une de ses maîtresses quelque part dans un de ces bars pourris.

Mon ventre se tortille, j'ai vraiment faim et soif, j'en ai la nausée. Ma lèvre fendue me fait atrocement mal. Cette fois, il a bien failli m'achever. J'ai le corps ravagé, je suis démolie, je n'ai plus la force d'endurer tout cela. Il faut que ça s'arrête d'une manière ou d'une autre.

J'ai 28 ans, aujourd'hui, et je n'ai rien fait de ma vie. Je me déteste. Même physiquement, je me dégoûte. Je suis petite et trop maigrichonne, mes cheveux bruns sont trop fins et longs, mon teint trop pâle. Mes yeux noirs semblent beaucoup trop grands pour mon visage creusé par des années de mauvais traitements. Je ne m'aime pas, alors comment pourrait-on m'aimer ? J'ai honte de voir la femme que je suis devenue, honte de me laisser frapper et humilier jour après jour.

## 2.

Je tressaille en entendant le parquet grincer et retiens ma respiration. Les battements de mon cœur s'affolent. Il est là...

Je cache ma tête entre mes genoux. La clé tourne dans la serrure, la porte s'ouvre... Il m'attrape par le bras pour me tirer sauvagement en direction de la cuisine et m'ordonne ensuite de lui préparer à manger, ce que je fais, en silence. Il n'a pas entendu le son de ma voix depuis bien longtemps, ce qui ne semble pas le déranger plus que ça. Il s'avachit sur une chaise. Il est dans un état pitoyable. Je me dis que c'est le moment ou jamais de mettre mon plan à exécution. Je sors une bouteille de whisky et lui en sers un grand verre. Il me regarde, surpris, avant de me lancer d'une voix éraillée par l'alcool :

- C'est nouveau, ça... Tu me donnes à boire, maintenant ? Que me vaut cet honneur ?
- C'est mon anniversaire aujourd'hui...
- Ah... Eh bien, viens là, je vais t'offrir ton cadeau !

Il m'attrape par les cheveux et pose sa bouche sur la mienne. Mon estomac se retourne. Je lutte pour ne pas le repousser, je ne dois pas le contrarier, pas ce soir... Son haleine empeste la vinasse et me donne la chair de poule. Il me relâche. Je recule précipitamment vers l'évier et lève le regard sur cet homme, autrefois si beau, mais que l'alcool a bien abîmé. Ses cheveux noirs mi-longs encadrent son visage à la peau mate, ses yeux si bleus sont maintenant parsemés de vaisseaux rouges. Il a aussi perdu sa carrure de rugbyman. Il est bien loin de l'homme dont je suis tombée amoureuse. Je le regarde boire et le ressers dès que son verre est vide. C'est un puits sans fin. Je ne suis pas convaincue de pouvoir le faire sombrer ce soir.

- Je peux aller dans la chambre pour me rafraîchir et me changer ? demandé-je d'une voix étranglée.

Il me dévisage. Un instant, je crois qu'il va refuser, mais il acquiesce. Je ne perds pas de temps et fonce. Une fois seule, je remplis précipitamment une valise et la cache sous le lit. Je prends ensuite une douche rapide, me sèche, m'examine dans le miroir et grimace en découvrant mon reflet. Je suis couverte d'hématomes sur tout le corps, j'ai un œil gonflé, cerné de bleu et de noir, ma lèvre est éclatée, ma mâchoire enflée. J'enfile un jean, des baskets et un pull. Je veux être à l'aise pour m'enfuir. Avant de sortir de la chambre, je mets au fond de ma poche les quelques pièces et billets que j'ai réussi à lui voler dans son portefeuille au fil des mois. Ce n'est pas grand-chose, mais ça payera le train pour m'enfuir le plus loin possible d'ici. Peu importe la destination, tout ce qui compte, c'est de m'éloigner de ce fou.

Je le rejoins dans la cuisine et lui sers un autre verre. Il semble en pleine possession de ses moyens, il n'est pas près de s'endormir. Je vais devoir passer au plan B. Je sors ma grande poêle en

fonte du placard et la pose sur l'évier. J'observe ce salopard, il n'a pas bougé. Avachi sur la chaise, il est penché sur son verre. Il me tourne le dos et semble perdu dans ses pensées. Mon cœur s'affole, entre crainte et colère. C'est le moment d'agir. Après une bonne respiration et sans réfléchir, je saisis le manche à deux mains puis, de toutes mes forces, le frappe une première fois à la tête. Il tombe à genoux, crie de douleur et pose sur moi un regard étonné et furieux à la fois. Je ne dois pas hésiter, je lève à nouveau la poêle et l'abat à plusieurs reprises sur son crâne. Il s'écroule.

Il est allongé sur le dos, inconscient. Une flaque de sang se forme sous sa tête et s'élargit sur le vieux carrelage. Je panique et lâche la poêle qui tombe à mes pieds dans un fracas inimaginable. Je ne sais plus où j'en suis, choquée par ce que je viens de faire. Je ne me pensais pas capable d'un tel acte, le désespoir m'a poussée à devenir comme lui. J'y suis peut-être allée un peu fort. En même temps, ça fait tellement de bien ! Je me rends compte que, pour une fois, c'est lui qui s'est effondré sous les coups et pas moi... Je me ressaisis et lâche un rire hystérique avant de murmurer :

– Celle-là, tu ne l'as pas vue venir, espèce de connard !

Je cours dans la chambre récupérer ma valise et repasse par la cuisine pour chercher les clés qui doivent être, comme d'habitude, au fond de sa poche. Je fixe son corps inerte, hésitante et apeurée. Ce n'est pas le moment de me dégonfler. J'évite les éclaboussures de sang qui tachent le sol et m'accroupis pour fouiller son pantalon. Je trouve le trousseau et soupire de soulagement, mais lorsque je me relève, il m'attrape le bras en grognant. Il me fixe de ses yeux exorbités par la colère. Il semble dans un sale état et peine à se redresser. Ses cris emplissent la pièce, je trébuche en arrière en hurlant de terreur. Mon cœur tambourine contre mes côtes. Je me débats, arrive enfin à me dégager et prends ma valise pour courir vers l'entrée. Je suis dans un état second. Les clés m'échappent des mains. Je les ramasse en toute hâte et parviens à ouvrir cette fichue porte.

J'entends sa voix remplie de rage crier des insanités, mais je fonce sans me retourner. Je n'ai pas le temps de chercher l'interrupteur pour allumer la lumière et dévale les escaliers dans l'obscurité en me tenant à la rambarde pour ne pas chuter. Plus qu'un étage avant d'arriver dans le hall d'entrée de cet immeuble décrépi. Je me précipite dans la rue, ayant, pour la première fois depuis des années, l'espoir d'échapper à cette misérable vie. Il fait presque nuit. Je n'ai aucune idée de l'heure et panique. Mes jambes flageolent. Je n'ai pas mis un pied dehors depuis tellement longtemps. Mes seules sorties étaient pour me rendre en voiture à l'hôpital, avec Matt. La rue m'est devenue étrangère.

Je marche droit devant moi, sans savoir où je vais, et évite de surprendre les œillades curieuses des passants qui me dévisagent, se demandant sûrement pourquoi je suis défigurée. Je monte dans le premier taxi qui passe pour me rendre à la gare la plus proche. Je sens les yeux du chauffeur braqués sur moi dans le rétroviseur. Je me colle à la portière pour échapper à son regard interrogateur et fixe mon attention sur les vitrines illuminées des magasins. Je suis complètement chamboulée. J'ai peur des représailles si jamais Matt me retrouve, mais je n'avais plus le choix, il aurait fini par me tuer.

Nous arrivons quelques minutes plus tard. Je tends la monnaie au chauffeur et me dépêche de sortir de la voiture. Je décide ensuite de prendre le premier train en partance, achète des billets et me

retrouve en route vers Marseille. C'est une grande ville, c'est parfait pour se noyer dans la masse.

Dans le wagon, je m'installe, à bout de forces, côté fenêtre et m'assoupis, la tête appuyée contre la vitre. Le trop-plein d'émotions m'a épuisée.

\*\*\*

Quand je soulève les paupières, un moment plus tard, je suis surprise de trouver, assis sur le siège qui me fait face, un homme d'une grande élégance. Impossible de détacher mes yeux de son visage. Il dort profondément. Ses cheveux châtain sont épais et décoiffés, sa peau bronzée, ses pommettes hautes et sa mâchoire carrée donne un côté solide et rassurant à l'ensemble. Il est très beau, je me sens minuscule et ridicule face à lui, surtout avec ma tête. Je ne peux m'empêcher de remarquer ses larges épaules, elles me rappellent celles de Matt quand je l'ai rencontré. Ma gorge se noue. Je suis passée à côté de ma vie, je pourrais être mariée avec un homme comme ce bel inconnu et avoir une ribambelle d'enfants dans une jolie petite maison à la campagne. Au lieu de cela, je suis seule, brisée, sans argent et à la rue... Et pourtant, ma situation s'est nettement améliorée par rapport à ce que j'ai vécu ces dernières années. Je pars à l'aventure sans savoir de quoi demain sera fait. Je suis enfin libre... libre comme l'air !

Mon inconnu remue. Je reporte toute mon attention sur lui. Il porte un costume sombre avec une chemise blanche. Ses mains, croisées sur ses genoux, sont longues et belles. Je secoue la tête. Qu'est-ce qui me prend de l'épier ainsi ? Je perds la raison... Relevant le menton, je me rends compte qu'il me fixe de ses sublimes yeux verts. Je rougis, prise en flagrant délit de contemplation. Les coins de sa bouche se soulèvent dans un sourire franc et chaleureux à tomber à la renverse. Je détourne vite la tête, laisse glisser mes cheveux devant mon visage pour cacher les dégâts et me sens lamentable.

Je me tortille sur mon siège, mal à l'aise. Sa voix grave et calme parvient jusqu'à mes oreilles :

- J'espère que je ne vous dérange pas. Vous dormiez quand je suis arrivé...
- Non...

Mon ton est froid. Je ne prends même pas la peine de le regarder.

- Vous allez à Marseille ? insiste-t-il.
- Oui.
- Moi aussi. Vous vivez là-bas ?
- Pourquoi toutes ces questions ? m'inquiète-je.

J'ose enfin lui faire face. Il me fixe. Ses yeux observent ma lèvre, mon œil amoché et mes bras couverts de bleus. Je suis mal à l'aise, mon ventre se serre, je n'aime pas qu'on me regarde ainsi. Son visage s'adoucit lorsqu'il reprend la parole :

- Désolé, je voulais juste faire la conversation pour passer le temps.

Je ne réponds pas et détourne le regard pour cacher mon désarroi.

– Vous vous sentez bien ? demande-t-il, soucieux.

Je me lève précipitamment pour me réfugier dans les toilettes. Il se redresse, inquiet, et me regarde m'éloigner. Je n'ai plus l'habitude de côtoyer du monde et cet homme me perturbe avec son franc-parler. Je me passe de l'eau froide sur le visage et vois mon reflet dans le miroir. Je suis monstrueuse, il ne m'a pas ratée, cet enfoiré ! Je soupire et sors des toilettes, je ne supporte plus d'être enfermée dans un si petit espace, l'impression d'étouffer me submerge. Je sursaute en voyant mon bel inconnu appuyé nonchalamment contre la paroi de l'étroit couloir. Il me bloque le passage. L'air ennuyé, il me demande sur un ton sérieux :

– J'espère que je ne vous ai pas froissée ? Je suis toujours trop direct, excusez-moi.

– Ce n'est pas grave, c'est moi qui n'ai plus l'habitude de discuter. Surtout avec un inconnu.

– Je m'appelle Dylan. Voilà, je ne suis plus un inconnu, maintenant !

Son sourire est plein de sincérité. Il a l'air très gentil. Je relâche la pression et me présente :

– Moi, c'est Margot.

– Très joli prénom, Margot !

Je rougis, touchée par ce compliment. Je n'ai plus l'habitude.

– Je le tiens de ma grand-mère.

– Nous avons au moins ça en commun, je tiens le mien de mon grand-père. Il était américain. On va s'asseoir ?

– Oui, je veux bien, merci.

Nous retournons nous installer à nos places. Je suis plus calme et moins apeurée par cet homme.

– Vous faites quoi dans la vie, Margot ?

J'hésite à répondre, après tout je ne le connais pas, mais je ne saurais dire pour quelle raison je me sens en confiance avec lui.

– Eh bien, pas grand-chose... Je vais chercher du travail à Marseille, lancé-je en regrettant presque aussitôt de m'être confiée à lui.

– Dans quel domaine ?

– Je ne sais pas... Je verrai ce que je trouve.

Il réfléchit un instant, croise les jambes et me dit :

– J'ai peut-être une offre qui pourrait vous intéresser.

Je garde le silence et le fixe d'un regard méfiant. À quoi joue-t-il ? Qu'est-ce qu'il me veut ?

– J'ai une maison en bord de plage du côté de Cassis, continue-t-il. Je n'y suis qu'une partie de

l'année, le reste du temps, je suis à Paris. J'ai besoin de quelqu'un pour veiller sur ma propriété, entretenir l'intérieur et me faire la cuisine quand je suis là. Si vous êtes intéressée, vous aurez votre appartement privé ainsi qu'une voiture à votre disposition.

Je le regarde, surprise et méfiante, puis rétorque froidement :

– Il y a longtemps que je ne crois plus au Père Noël ! Désolée, mais votre offre ne m'intéresse pas !

Il se raidit sur son siège et blêmit. Je jette un œil aux passagers près de nous qui nous observent, curieux. Mon bel inconnu décroise les jambes, mal à l'aise, semble chercher ses mots et reprend d'une voix hésitante :

– Très bien, je comprends que ça puisse paraître bizarre. C'est une proposition honnête, sans arrière-pensée. Réfléchissez-y au moins un instant.

– C'est tout réfléchi, je refuse !

– À votre guise, c'est bien dommage...

Je ne réponds pas et me contente de le dévisager. Il a l'air sincère et correct, mais j'ai appris à mes dépens que les apparences sont souvent trompeuses.

\*\*\*

Le reste du voyage se passe dans un silence absolu. J'évite de croiser son regard en me concentrant sur une affiche dans le fond du wagon. Le train arrive en gare. Il se lève et se tourne vers moi pour me donner sa carte. Ses yeux plongent dans les miens, ils sont d'un vert limpide et rassurant :

– Voici mon numéro, si jamais vous changez d'avis. À bientôt, Margot.

Je la prends mais ne réponds pas. Mes yeux restent scotchés sur sa silhouette qui s'éloigne parmi les voyageurs. Le fait que quelqu'un se soucie de moi, même un court instant, me fragilise encore plus. J'ai peur de faire à nouveau confiance et d'être déçue. Maintenant qu'il est parti, je me sens plus seule que jamais...

Je descends du train et fixe le sol pour éviter de croiser les regards curieux posés sur mes blessures. Je me retrouve perdue au milieu d'inconnus. Ne sachant pas où aller ni quoi faire, je déambule jusqu'à une rangée de sièges et m'y laisse tomber, complètement déboussolée. Ai-je pris la bonne décision ? Que vais-je devenir dans cette grande ville où personne ne m'attend ? Tant de questions tournent en boucle dans ma tête. La gorge serrée, je reste là, les yeux égarés dans le vague.

Les minutes puis les heures s'écoulaient. Je n'ai plus d'argent pour me payer une chambre d'hôtel ou pour manger. Combien de temps vais-je tenir ainsi ?

### 3.

Je passe le reste de la nuit effondrée sur ce siège. Quand le jour se lève enfin, je suis affamée et me sens sale. Je décide d'aller me rafraîchir dans les toilettes publiques.

Plus tard, figée face à la glace, je contemple mon visage blême, creusé, et me force à ravalé mes larmes, ce n'est pas le moment de craquer. Je m'en vais précipitamment, je ne supporte plus de voir ce que je suis devenue et marche droit devant moi, une main sur mon ventre qui se tord. Je sors de la gare sans m'en rendre compte et erre dans les rues sans but précis. La journée s'écoule lentement et l'obscurité tombe à nouveau. Je me trouve un petit square tranquille et me pose sur un banc. Heureusement qu'il ne fait pas froid. Je passe la nuit prostrée sur ce lit de fortune, la tête appuyée sur ma valise, à me remémorer toutes ces années gâchées... à penser à tout ce que j'ai perdu à cause de Matt : ma famille, mes amis, mon travail... mais surtout, ma dignité. Je suis effrayée d'être seule dans cette ville inconnue, mais à la fois soulagée d'être loin de mon pire cauchemar.

\*\*\*

Quand le soleil se lève, je me redresse, le corps endolori. Je n'ai plus d'argent et je meurs de faim. Je me décide à faire la manche près d'une boulangerie pour pouvoir m'acheter une baguette de pain. Je pensais avoir connu le pire, mais là, il faut dire que je touche le fond... Je suis complètement humiliée de devoir tendre la main à des inconnus et évite de croiser leurs regards pleins de pitié. Lorsque j'ai collecté assez d'argent, j'achète une baguette et retourne me réfugier dans le square pour laisser libre cours à mon chagrin, retenu depuis bien trop longtemps, puis entame mon maigre repas.

Une fois rassasiée, je me recoiffe comme je peux et défroisse mes vêtements. Puis je décide de me présenter dans plusieurs boutiques et restaurants pour trouver du travail, mais j'encaisse refus sur refus – pas étonnant, vu ma tête et mon accoutrement. Encore plus abattue, je retourne dans le square en fin de journée. Je finis le peu de pain qu'il me reste et passe une nuit de plus à la belle étoile, tourmentée, angoissée, jusqu'au lever du jour.

\*\*\*

Ce matin, je suis au bord du précipice, à deux doigts de me jeter du premier pont sur ma route. J'essuie mes larmes d'un revers de la main, cherche un mouchoir dans ma poche et tombe sur la carte de cet inconnu. Je regrette vraiment de ne pas avoir accepté son offre. Je fixe son nom : Dylan Lorenz. Il est avocat, il aura sûrement de l'argent pour m'aider. Je compte la monnaie qu'il me reste et décide, avant de changer d'avis, de l'appeler. Je n'ai plus rien à perdre et je ne peux pas retourner faire la manche, je ne le supporterais pas une deuxième fois. Je me rends dans le premier bar que je trouve et demande à passer un appel en échange de mes quelques pièces. Après avoir composé le numéro, j'attends. Il décroche, mon cœur s'affole. J'hésite à couper la conversation. Je prends mon courage à deux mains et me lance :

- Bonjour, monsieur Lorenz, c'est Margot... Nous nous sommes rencontrés dans le train.
- Oui, bonjour, Margot. Je me souviens de vous.

Il semble surpris par mon appel, mais reste très cordial, alors je poursuis :

– Je voulais savoir si... si l'offre que vous m'avez faite tient toujours ? demandé-je dans un souffle.

Je croise les doigts pour que sa réponse soit positive.

– Oui, la place est encore libre. Quand pouvez-vous commencer ?

Je lâche un soupir de soulagement.

- Aujourd'hui !
- Très bien, mon adresse est sur la carte...
- Je n'ai pas de moyen de transport, le coupé-je, affolée.
- Je viens vous chercher.

Je lui transmets le nom de la rue et essaie d'arranger ma tenue. Ce n'est pas parfait, mais vu les circonstances, c'est le mieux que je puisse faire.

Il arrive au volant d'un grand 4x4 noir, quelques instants plus tard, et se gare non loin de moi avant de descendre pour venir me saluer. Il est vraiment très élégant dans son costume bleu foncé. Il me regarde, un sourire chaleureux aux lèvres, et me tend la main. Je la saisis et la serre, un peu gênée par la situation.

– Bonjour, Margot, je suis ravi que vous ayez changé d'avis. Je vais gagner un temps considérable, ça m'évitera les recherches et les entretiens d'embauche. Si je peux me permettre une question, pourquoi avez-vous changé d'avis ? demande-t-il sur un ton curieux.

Je me triture les doigts, gênée, et décide d'être franche :

– Je ne sais plus où aller et ne trouve pas de travail...

Il me fixe un instant, comme s'il lisait en moi pour savoir si je dis la vérité.

- Très bien, je vous propose le poste à l'essai.
- J'aurai bien mon propre appartement ? demandé-je, inquiète.
- Comme je vous l'ai dit, et aussi une voiture de fonction. Vous avez le permis ?

Je n'en crois pas mes oreilles. J'espère que son offre est sérieuse. De toute façon, je n'ai pas vraiment le choix...

– Je vous remercie vraiment, monsieur Lorenz, oui, j'ai le permis, depuis longtemps. Merci pour votre gentillesse. Je ferai tout mon possible pour vous satisfaire.

– Je n’en doute pas, Margot. Appelez-moi Dylan, répond-il en ouvrant la portière.

Pendant que je m’installe, il range ma valise dans le coffre et prend place à côté de moi.

Nous discutons tranquillement. Il me résume son quotidien. Il est avocat et ses bureaux sont à Paris. Il possède un appartement à quelques pas de la tour Eiffel, où il réside cinq jours par semaine. Le reste du temps, il le passe à Marseille parce qu’il a eu un coup de cœur pour cette région. Il me raconte aussi sa passion pour les trains, depuis tout petit, car son père était conducteur et l’emmenait régulièrement, quand il n’avait pas école, ce qui explique qu’il voyage ainsi. Je suis surprise d’être si détendue à présent. Il vient de m’enlever un poids immense des épaules. J’ai envie de sauter de joie malgré la situation. J’ai un logement, du travail et, cerise sur le gâteau, une voiture. Si ça, ce n’est pas de la chance, je n’y comprends rien !

Une vingtaine de minutes plus tard, nous arrivons face à un gigantesque portail en fer forgé avec des caméras de chaque côté, ce qui, je l’avoue, me rassure. Les grilles s’ouvrent et nous longeons une rangée de platanes jusqu’à la demeure, de plain-pied, blanche avec des volets gris. Elle est superbe.

\*\*\*

Je suis installée dans un bel appartement avec une jolie chambre dans les tons taupe. Un immense salon avec une petite terrasse qui donne sur la piscine, une cuisine avec tout le nécessaire, une salle de bains grand luxe, et tout ça avec une entrée indépendante. Je ne suis pas habituée à de tels espaces lumineux et suis émue par la générosité de mon nouveau patron.

Je regarde par la baie vitrée l’étendue d’herbe magnifiquement arborée qui sépare la maison de la plage. La mer est transparente et calme. Lorsque deux coups sont frappés à la porte, je sursaute de surprise et invite mon visiteur à entrer. Il pénètre dans le salon en tenue décontractée et pieds nus, remplissant tout mon espace en quelques secondes. Son parfum vient chatouiller mes narines. Il sent divinement bon.

– Je vous fais visiter la maison ?

– Avec plaisir.

Je le suis de pièce en pièce et suis émerveillée par tant de beauté. Cette maison est décorée dans un style moderne et sobre avec de grandes baies vitrées qui donnent sur un paysage de rêve. Nous arrivons dans la cuisine et j’écarquille les yeux. Elle fait deux fois la taille de mon ancien appartement...

– Vous avez faim ? demande-t-il en souriant. J’ai commandé des pizzas.

C’est vrai qu’il est midi passé et je suis affamée. Il s’installe sur l’immense table et me montre la chaise en face de lui. Je m’assois timidement, le remercie puis attrape une grosse part de pizza que je dévore en moins d’une minute. Son sourire s’agrandit. Comment lui dire que je n’ai pas mangé de pizza depuis des années et que j’ai rarement assouvi ma faim ces derniers mois, et encore moins ces derniers jours. Matt privilégiait l’achat d’alcool à la nourriture.

Lorsque je lèche mes doigts, il me lance, amusé :

– Votre dernier repas date de quand ?

– Je suis désolée...

– Il ne faut pas ! C'est agréable de voir quelqu'un manger avec appétit.

Je rougis et le fixe droit dans les yeux. Son visage s'assombrit. Il remarque que je tamponne ma lèvre abîmée, pour enlever le sel qui me brûle.

– Vous me parlerez un jour de ce qui s'est passé ?

Je détourne vivement le regard et réponds :

– Je ne sais pas... Je veux oublier.

– Très bien, mais si vous souhaitez en discuter, je suis là.

Je hoche la tête et essaie de ne pas pleurer ; l'émotion est trop forte, j'ai tellement encaissé ces dernières années que cet élan de gentillesse me chamboule complètement. J'ai beau lutter, les larmes finissent par jaillir et couler le long de mes joues. Je me lève précipitamment pour sortir de la pièce. Il me saisit par le bras pour m'arrêter.

La panique m'envahit. Je me débats, le frappe de toutes mes forces, recule et me mets à trembler de tous mes membres. La surprise se peint sur son visage. Ses yeux se plissent et me fixent sans comprendre. Honteuse d'avoir réagi si violemment, je m'enfuis, cours pour m'enfermer dans mon nouvel appartement et m'effondre sur le lit. Je dois être à moitié folle, Matt m'a complètement détruite. Mon corps a des réactions incontrôlables, je vais devoir m'excuser auprès de Dylan demain, si d'ici là il ne m'a pas déjà mise à la porte...

Je passe le reste de la journée enfermée, à broyer du noir, me demandant à quoi rime cette vie. Je n'ai plus confiance en personne, je suis incapable d'aimer à nouveau, je n'ai plus rien à quoi me raccrocher.

## 4.

Après une nuit mouvementée, entre cauchemars et crises d'angoisse, je suis soulagée de voir le jour se lever. Je sors du lit pour prendre une douche, puis enfile une robe longue et relève mes cheveux. Je mets du fond de teint sur mon visage pour estomper les traces les plus visibles. Mon reflet dans le miroir est bien loin d'être parfait. Mon œil est toujours gonflé, ma lèvre fendue, ma mâchoire un peu déformée, mais j'ai tout de même meilleure mine.

Je suis surprise de faire preuve de coquetterie alors que j'ai arrêté de vouloir plaire il y a bien longtemps. Je me suis laissée aller toutes ces années, pour ne pas attirer l'attention de Matt sur moi, ne supportant plus qu'il me touche. Chaque fois que je devais assouvir ses désirs, c'était une torture. Chaque fois que ses mains se posaient sur moi, cela me donnait la nausée, et quand il s'allongeait sur mon corps, j'avais envie de mourir. Je ne souhaite à personne de vivre l'enfer que Matt m'a fait endurer.

Je chasse vite ces idées noires de ma tête. Aujourd'hui, je dois parler à Dylan pour m'excuser de mon comportement d'hier. Il doit me prendre pour une timbrée.

Je pars à sa recherche. Il n'est pas chez lui. Je parcours le jardin qui n'a rien à envier aux plus grands palaces, mais il n'y est pas non plus. Je me rends alors sur l'immense plage de galets et de sable, observe les superbes maisons voisines et reporte toute mon attention sur les vêtements que je découvre posés sur un rocher. Je mets ma main en visière pour scruter la mer et trouve enfin celui que je cherche. Il sort de l'eau et semble encore plus grand et fort que je l'imaginai. Taillé dans la roche, il n'a pas un gramme de graisse. Je me surprends à avoir envie de poser mes doigts sur ses larges épaules pour dessiner le contour de ses muscles. Je secoue la tête. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je déraisonne complètement. J'ai quitté Matt il n'y a même pas trois jours et fantasme déjà sur un autre homme ! C'est sûrement le manque d'affection qui me travaille. Il s'immobilise et plonge ses yeux verts dans les miens. Un sourire poli se dessine sur ses lèvres.

– Bonjour, Margot. Je vais me doucher, puis je prendrai mon café noir sans sucre sur la terrasse dans vingt minutes, merci.

Je suis d'abord surprise par le ton distant qu'il emploie, et me dis que c'est sa façon de me remettre à ma place. Il commence à se diriger vers la maison. Je l'interpelle :

– Dylan... Je suis désolée pour hier... ça ne se reproduira pas.

Il se retourne pour me regarder droit dans les yeux :

– Oui, je l'espère. Quand je suis ici, c'est pour me ressourcer et décompresser de ma semaine. Je pense que pour notre bien à tous les deux, il vaut mieux garder nos distances.

Il ne me laisse pas le temps de répondre qu'il s'éloigne déjà. Je remonte vers la maison avec un goût amer dans la bouche. Pourquoi être si gentil avec moi hier si c'est pour me traiter comme ça le lendemain ? Je fonce dans la cuisine préparer le petit déjeuner et sors sur la terrasse avec le plateau, un moment plus tard. Il est déjà assis dans un fauteuil, le journal à la main. Je pose une tasse de café noir et quelques toasts beurrés devant lui. Il lève un visage contrarié vers moi.

– Je ne vous ai pas demandé de tartines ! Le matin, je ne prends que du café, alors ne perdez pas de temps inutilement !

La gorge nouée, je débarrasse l'assiette et me dirige vers la cuisine sans comprendre ce revirement de situation. Il me rejoint, je lui demande rapidement l'emplacement de tout ce dont j'ai besoin pour entretenir la maison. Il veut du professionnel ? Pas de problème, je sais rester à ma place.

\*\*\*

Je passe de pièce en pièce pour faire la poussière. En ouvrant sa chambre, je ne peux m'empêcher de scruter chaque détail. Curiosité féminine, sans doute. C'est bien une décoration d'homme, aucune touche de couleur, du noir, du blanc et du gris.

Je fais son lit au carré et passe ensuite dans sa salle de bains cinq étoiles. Je suis surprise d'y découvrir deux brosses à dents, du parfum féminin et du maquillage. Je ne sais pas pourquoi je le voyais célibataire. Curieuse comme je suis, j'ouvre ses placards et mon impression est confirmée. La penderie est pleine de robes, plus sublimes les unes que les autres. Est-ce qu'il est marié ? Pourtant je n'ai pas vu d'alliance à son doigt...

Après avoir fini toutes mes tâches, je mets mon maillot de bain, prends une serviette et me dirige vers la plage pour nager un moment. Il fait très chaud.

C'est essoufflée que je sors de l'eau une heure plus tard, pour me laisser tomber sur le sable.

Je sens une présence derrière moi et me retourne, affolée, pour observer un homme s'approcher. J'angoisse et me demande qui ça peut bien être. Il s'arrête à moins d'un mètre, les mains sur les hanches et me dit :

– Vous savez que vous êtes sur une propriété privée ? Et le proprio n'est pas très sympathique alors, si j'étais vous, je me sauverais un peu plus loin.

Je ne peux retenir un sourire et réponds :

– Et vous êtes ?

– Le jardinier. Je bosse ici depuis plus de dix ans, c'est pour ça que je vous préviens du caractère un peu... sauvage de mon patron. Il n'aime pas les intrusions sur sa propriété.

Je suis surprise par ses paroles.

– Ne vous inquiétez pas, je vis là depuis hier.

Il me dévisage, l'air vraiment étonné.

– Je n'ai pas vu de femmes ici depuis... très longtemps. Vous êtes... ensemble ?

– Oh non ! Je suis là pour entretenir la maison, réponds-je en rougissant.

Le soulagement se peint sur son visage. Je remarque qu'il est plutôt beau garçon. Il est très grand, les cheveux châtain clair, coupés court, les yeux marron.

– J'ai eu peur un instant... comme je l'ai traité de sauvage... Il m'aurait viré sur-le-champ ! J'espère que je peux vous faire confiance, vous ne lui répéterez rien ?

– Non, je ne suis pas comme ça !

– Super ! Au fait, moi, c'est Gabriel. On peut se tutoyer ?

– Oui. Margot, très contente de te connaître, Gabriel. Dylan n'est quand même pas méchant au point de te licencier pour si peu !

– Tu l'appelles par son prénom ? Tu es bien vue, dis-moi ! M. Lorenz n'est pas commode, crois-moi !

– Je ne savais pas. Enfin, si... J'ai eu un petit aperçu, ce matin, de ses sautes d'humeur.

– Ah oui, elles sont légendaires dans la région. Si tu veux un conseil, reste éloignée de lui. Tu es bien amochée, qu'est-ce qui t'est arrivé ? demande-t-il après une seconde d'hésitation.

Je perds mon sourire et réponds mécaniquement – j'ai une longue expérience de ces questions et des mensonges qui les accompagnent :

– Un accident de voiture. Et encore, moi, ce n'est rien, tu verrais le chauffeur qui m'a percutée !

Il me fixe étrangement. J'ai la sensation, un instant, qu'il a compris que je mentais, mais il reprend comme si de rien n'était :

– Ça a dû être violent !

– Oui, très.

Il se passe une main dans les cheveux et continue à me poser des questions dérangeantes :

– Tu viens d'où ?

– Du nord de la France. Et toi, tu as toujours habité Cassis ? demandé-je pour faire diversion.

– Oui, je suis né ici et pour rien au monde je ne vivrais ailleurs ! Je te fais visiter la région quand tu veux, je suis à ta disposition.

– J'aimerais beaucoup, je n'ai encore rien vu. J'adore ton accent. C'est marrant, Dylan, enfin... M. Lorenz ne l'a pas, lui.

– Non, ils sont arrivés ici il y a une petite dizaine d'années avec sa femme, et comme il passe la moitié de sa vie à Paris, il aurait plutôt l'accent parisien.

Je n'écoute même pas la fin de sa phrase, je suis restée bloquée sur *sa femme*. Je m'empresse de

demander :

– Il est marié ?

– Oui. Mais...

Il jette un œil à sa montre.

– Je dois te laisser, Margot. Je suis vraiment débordé aujourd’hui. Il m’a donné une liste de trois pages de corvées à faire avant ce soir. À bientôt. Je suis là presque tous les jours, on se recroisera.

– Oui, bien sûr, à bientôt.

Je le regarde s’éloigner et comprends son empressement soudain en voyant Dylan, les mains dans les poches, sur la terrasse. Il nous observe d’un air sombre. Je tourne vivement la tête. Je n’ai aucune envie de le voir. Il est marié et ne me l’a pas dit... Pourquoi ? Il a changé de comportement, ce n’est plus le même homme que j’ai en face de moi aujourd’hui. J’ai eu mon lot de complications, alors je décide de rester loin de lui et de lui parler le moins possible.

## 5.

Je ne revois pas Dylan jusqu'à l'heure du dîner. Quand il entre dans la cuisine, je suis en train de préparer le repas. Je ne peux m'empêcher de jeter des coups d'œil à la dérobée sur son beau visage. Il a l'air contrarié lorsqu'il voit que j'ai dressé le couvert pour une personne. Je lui ai cuisiné un gratin dauphinois accompagné d'un rôti de veau et d'une salade verte. J'ai dû farfouiller un moment dans les placards et le congélateur pour trouver tous les ingrédients. Je dispose les plats sur la table, fais demi-tour et me dirige vers le salon. Il me stoppe dans mon élan en m'appelant :

– Margot ! Vous ne restez pas dîner avec moi ?

Je le regarde, sans comprendre son soudain intérêt pour ma petite personne, et décide de couper court :

– Non, monsieur Lorenz. Je préfère manger seule. Je ne voudrais pas déranger votre quotidien, et surtout, cela ne fait pas partie de mes attributions. Bon appétit et à demain.

Je sors, le laissant planté au milieu de la cuisine. Un sourire m'échappe. Je suis fière de l'avoir remis à sa place. Après tout, c'est lui qui m'a dit vouloir garder ses distances.

Contente d'avoir eu le dernier mot, je passe le reste de la soirée à regarder la télé avec un sandwich au jambon. J'aurais préféré un peu du repas que j'ai préparé pour Dylan, mais ce sandwich, c'est du luxe à côté de ce que j'ai pu manger dans le passé. Merde... La tête ensanglantée de Matt s'impose à moi. Je frissonne d'angoisse. Est-il mort ? J'espère que non, même si je le déteste. Je suis en sécurité ici, il ne me retrouvera jamais. Pourquoi le passé ne cesse-t-il de me revenir en pleine figure ? Je veux oublier. Je vais oublier.

En fermant les rideaux avant d'aller dormir, j'aperçois Dylan au bout de la terrasse. Son profil se détache sur l'horizon. Il est magnifique. Je me demande ce qu'il fait là à cette heure-ci. D'ici, je remarque la solitude et la tristesse sur son visage, je connais bien ces sentiments moi-même. Je reste un instant immobile à l'admirer. J'ai du mal à cerner le personnage. Il est vraiment mystérieux, torturé. Je me demande si ça a un lien avec sa femme absente. J'ai un petit pincement au cœur de le voir ainsi. C'est tout moi, ça : prête à endurer toutes les misères de la planète, mais incapable de voir quelqu'un malheureux. Je ferme le rideau et me couche, la tête pleine de questions et de doutes.

\*\*\*

Je me réveille de mauvaise humeur. J'ai rêvé de ma famille toute la nuit, de mes parents qui m'ont fermé la porte au nez, lors d'un réveillon de Noël où Matt avait trop bu. Il s'en était pris à eux et à ma sœur. Ma sœur a toujours été la préférée, moi je suis le vilain petit canard ; moins belle, moins intelligente, juste bonne à m'attirer des ennuis, à faire de mauvais choix. Alors, quand ils ont mis

Matt à la rue, ils m'ont dit par la même occasion de faire ma valise et de le rejoindre. Je pense que pour eux, c'était l'occasion ou jamais de se débarrasser de moi. Ce n'était pas la première fois que les choses dégénéraient chez mes parents, et je prenais toujours la défense de Matt, ce qui avait le don de mettre mon père en rogne. Cette fois-ci avait été de trop, ils m'ont dit qu'ils ne voulaient plus jamais me revoir. Ça m'a profondément blessée.

Après la douche, je constate dans le miroir que j'ai meilleure mine. Mon œil a dégonflé et les hématomes virent au marron. Dans quelques jours, ils auront disparu. Du bout des doigts, je touche mes côtes l'une après l'autre avec l'impression de sortir d'un camp de concentration. Je suis rachitique et me trouve vraiment très moche. J'espère vite me remplumer. Pourtant, j'étais mignonne quand j'ai connu Matt. Tous les garçons de mon lycée me couraient après. Maintenant, je pense que plus aucun homme ne pourrait me désirer. Je n'ai moi-même désiré personne depuis une éternité. Le désir est un mot qui ne fait désormais plus partie de mon vocabulaire... Comme beaucoup d'autres.

Je m'habille, file dans la cuisine préparer le café de Dylan, et espère qu'il soit de bonne humeur, car je suis à fleur de peau ce matin. Il est là au moment où j'arrive, assis avec son journal dans les mains. Je lance un bonjour rapide en passant à côté de lui. Il me répond d'un ton neutre :

– Bonjour, Margot. Vous avez l'air épuisée.

– Oui, j'ai mal dormi. Mais ne vous inquiétez pas, le dîner et le ménage seront faits en temps et en heure.

– Je ne m'inquiète pas. De toute façon, je pars pour Paris cet après-midi, alors vous n'aurez plus à préparer les repas pour les cinq jours à venir.

Je me retourne, surprise et déçue à la fois. Je n'ai pas envie qu'il s'en aille. La gorge nouée, je m'approche de lui pour plonger mes yeux dans les siens, et lui dire d'une voix chargée d'émotion :

– Déjà ? Je veux dire... vous vous êtes à peine reposé. C'est à cause de moi que vous partez ?

– Bien sûr que non ! J'ai un gros dossier à traiter cette semaine. Je serai de retour vendredi et j'espère que vous m'accorderez un peu de temps pour aller faire une petite balade en ville.

Il me fixe avec un sourire à tomber à la renverse. Mon cœur s'emballe. Je ne comprends pas pourquoi il me propose ça. Je ne peux refuser. Les mots jaillissent de ma bouche sans que je puisse les retenir :

– J'en serai ravie, monsieur Lorenz.

– S'il vous plaît, prenez un café avec moi et appelez-moi Dylan, conclut-il en souriant.

Ma mauvaise humeur s'envole. Son sourire s'élargit lorsque je prends une tasse et m'assois face à lui. Il me fixe intensément, détaille mon visage. Je suis un peu gênée, mais fais de même, ne pouvant détacher mon regard de ses fossettes. Il est incroyablement beau. Ses yeux verts sondent mon âme, je me dis que ça doit être formidable d'être dans ses bras et de sentir ses lèvres sensuelles sur sa peau. Je frissonne et me détourne. L'air ambiant est chargé d'électricité, ça ne m'est pas arrivé depuis très longtemps de ressentir ce genre d'émotions. Je bredouille des excuses et me lève précipitamment. Sa

voix chaude me coupe dans mon élan.

– Margot... Je suis désolé pour hier matin. Je ne voulais pas vous parler comme je l'ai fait, mais... j'étais contrarié.

– C'est déjà oublié.

– Je peux vous demander quelque chose ?

Je hoche la tête face à son air grave. Il continue :

– Dans ce train... vous étiez apeurée comme si vous cherchiez à fuir quelqu'un... peut-être un mari ? Un petit ami ?

Je détourne le regard pour cacher mon malaise. À quoi bon mentir, il a vu mes blessures alors je répons d'une voix étranglée par les émotions :

– Oui...

– Vous savez que je suis avocat, si vous avez besoin d'aide, je suis là.

– Merci. Je vais faire votre chambre pendant que vous déjeunez.

Je fuis. Je ne sais pas ce qui me bouleverse autant chez cet homme, peut-être sa manière de me dévorer des yeux ou de me sourire. Incontestablement, il se passe quelque chose entre nous, et je ne suis pas prête pour ce genre d'émotions. Je fais son lit et ne peux m'empêcher de respirer son parfum sur l'oreiller. Oui, je sais, ça ne tourne pas rond chez moi ! Je pars ramasser les serviettes sales dans la douche.

En ressortant, je l'aperçois dans l'encadrement de la porte. Il me regarde sans détour. Je baisse les yeux, mes joues rosissent. Je dois avoir l'air ridicule. J'avance dans sa direction pour me rendre à la laverie. En passant à côté de lui, je m'arrête pour lui demander :

– Vous avez besoin d'aide pour votre valise ?

Je lève le menton pour plonger dans ses yeux presque transparents. Il avance d'un pas. Nous sommes si proches que je sens son souffle sur mon visage. Des milliers de papillons virevoltent dans mon ventre. Il ouvre la bouche pour parler, mais aucun son ne sort. Il se contente de me dévisager, l'air aussi surpris que moi par la tension qui règne entre nos deux corps. Il lève la main pour venir caresser du pouce ma lèvre fendue. J'ai un mouvement de recul qui le ramène à la réalité :

– Je suis désolé... Je ne voulais pas vous faire peur...

– J'ai encore du travail. Je vous laisse faire votre valise...

Je me sauve sans me retourner. Il a un effet ravageur sur moi. Je ne contrôle plus rien en sa présence, je ne peux pas... Je dois me maîtriser, la faiblesse ne m'a rien apporté de bon ces dernières années. Que ne donnerais-je pas pour un baiser, une caresse, pour me sentir femme quelques minutes...

\*\*\*

Midi arrive. J'ai tout fait, même préparé le repas pour Dylan. Lorsqu'il entre dans la cuisine, il est tout sourire :

- Ça sent divinement bon, qu'est-ce que c'est ?
- Patates sautées avec le reste du rôti de veau, ça vous ira ?
- C'est parfait. Ça va me manquer à Paris.
- Oh, votre femme vous fera sûrement de bons petits plats là-bas.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. C'est sorti tout seul. Je le regrette aussitôt. Son sourire se transforme en grimace, son visage se durcit et sa voix devient glaciale :

– Je n'ai plus faim... Je vais partir maintenant. Margot, je vous interdis de parler de ma femme à l'avenir.

Il sort de la cuisine, blanc comme un linge. Je fixe la table sans comprendre ce qui vient de se passer. Je ne sais ce qui m'a pris. Quelle gourde je suis !

\*\*\*

Le soir venu, je me couche dans cette immense maison silencieuse. Le fait de savoir Dylan absent me plonge dans un état de stress. Je me sens mal tout à coup. Je m'étonne de m'être habituée si rapidement à sa présence. Je ne devrais pas ressentir ce genre de sentiment. Je m'en veux d'être dépendante. Je ne comprends pas d'où me vient ce soudain besoin de l'avoir auprès de moi. Nous nous connaissons à peine.

Dans ce silence inquiétant, chaque bruit me terrifie, chaque craquement me donne l'impression de m'enfoncer un peu plus dans ma solitude. Et si Matt me retrouvait ? Non, je ne dois pas penser à ça maintenant...

Je m'en veux terriblement d'avoir blessé Dylan. Le voir partir ainsi m'a complètement chamboulée.

Je passe la nuit assise dans mon lit, dans cette immense chambre plongée dans le noir, et me pose dix mille questions plus stupides les unes que les autres.

\*\*\*

Je me lève à l'aube, ne tenant plus en place, prépare le café dans la cuisine et jette un œil dehors. J'aperçois le jardinier par la fenêtre et sors sur la terrasse pour l'appeler :

– Gabriel !

Il se tourne vers moi, un sourire éclatant sur le visage. Je le regarde traverser le jardin. Il arrive à ma hauteur :

- Salut, Margot ! Alors, le chef est parti ?
- Hier après-midi. Tu veux un café ?
- Oui, merci. Quoi de prévu pour cette belle journée ? Ils annoncent un temps superbe.

Je rentre dans la cuisine pour servir deux tasses fumantes d'or noir, le rejoins et réponds :

- J'ai une longue liste de choses à faire dans la maison, mais ensuite, j'irai peut-être me baigner.

Dis-moi, je peux te poser une question ?

- Tout ce que tu veux.

Je lui tends une des tasses et prends place sur une chaise, lui indiquant d'un signe de la main d'en faire autant. Il s'installe à mes côtés. Je ne sais comment aborder le sujet qui me tient à cœur. Je me lance maladroitement :

- Tu sais où se trouve la femme de Dyl... M. Lorenz ?

Il me fixe, l'air un peu embêté par ma question, mais répond tout de même :

- Oui, mais si on te le demande, je ne t'ai rien dit. Il me virerait s'il savait que je t'en ai parlé.

J'acquiesce. Il baisse la voix et poursuit :

- Elle est morte. Je te donne un conseil : je serais toi, je ne m'attacherais pas à lui. Beaucoup de bruits courent à Marseille et crois-moi, Lorenz n'est pas un ange !

Je comprends mieux sa réaction d'hier. Je me sens vraiment minable. Les dernières paroles de Gabriel me reviennent en pleine figure.

- Les ragots ne m'intéressent pas ! Les gens peuvent raconter ce qu'ils veulent, M. Lorenz m'a sortie d'une situation délicate et je lui en suis reconnaissante. Tu ne sais pas tout ce qu'il fait pour moi !

Je suis surprise de m'entendre le défendre. C'est plus fort que moi, les mots sont sortis tout seuls. Gabriel me dévisage, étonné. Il a perdu son sourire et me dit, inquiet :

- Tu ne le connais pas, Margot. Tu t'engages sur une pente glissante. Fais bien attention à toi, il n'y a pas de fumée sans feu ; si les gens parlent, c'est qu'il y a des raisons.
- Je jugerai par moi-même ! Je suppose que si je te demande comment est morte sa femme, tu ne me le diras pas ?

Il se raidit, détourne son visage et répond d'une voix tout à coup distante :

- Non, je t'en ai déjà trop dit. Je vais me remettre au boulot. À plus tard.

Il me laisse face à mes questions et mes doutes.

Je passe le reste de la journée à flâner dans la maison. Dylan ne quitte pas mes pensées une seconde. J'ai du mal à concevoir qu'il soit veuf. C'est peut-être ça qui m'attire chez lui. J'ai senti que c'était une personne abîmée, comme moi. Nous avons peut-être beaucoup plus de points communs qu'on ne le pense. La vie ne l'a pas épargné, lui non plus, et je m'en veux doublement pour ma bévée.

\*\*\*

La semaine s'écoule lentement, trop lentement. J'effectue mes tâches ménagères tous les matins et profite du soleil l'après-midi.

J'ai pris l'habitude de boire mon café en début de journée avec Gabriel. Nous papotons, rions. Une amitié se profile à l'horizon.

Vendredi arrive, je ne tiens plus en place. Je vérifie pièce après pièce que tout est en ordre, puis je patiente. Les heures n'en finissent plus.

Dix-neuf heures approchent et toujours pas de Dylan. Ma gorge se noue. Il ne va peut-être pas rentrer ce soir comme prévu. Je lui prépare un repas froid et lui laisse un mot sur le comptoir pour lui signaler que l'assiette est dans le frigo, puis m'éclipse, déçue.

Pourquoi me manque-t-il autant ? J'enfile ma nuisette et me pose sur le canapé devant la télé pour regarder un programme idiot que je n'arrive de toute façon pas à suivre parce que je pense à lui.

Au moment de me mettre au lit, je me dirige vers la fenêtre pour tirer le rideau et remarque tout de suite sa présence sur la terrasse. Mon cœur s'emballe, un sentiment de bien-être m'envahit. Il est debout, les mains dans les poches, face à la mer, perdu dans ses pensées. Je l'observe un instant, puis l'envie est trop forte, je sors à mon tour. En sentant son regard me détailler avec insistance lorsque j'approche. Je me rends compte que je suis vêtue seulement d'une nuisette. Je plaque les bras sur ma poitrine pour cacher mon décolleté plongeant, ce qui le fait sourire.

- Bonsoir... Désolée... pour ma tenue, bafouillé-je.
- Bonsoir, Margot. Je ne voulais pas vous réveiller.
- Oh, mais je ne dormais pas, je regardais la télé. Vous avez trouvé votre assiette ?
- Oui, merci.

Ses yeux ne me quittent pas. Je me tortille sur place et commence à me sentir un peu mal à l'aise. Il se tourne face à moi et s'approche d'un pas. Le silence devient pesant. Je lâche, sans réfléchir :

- Je n'étais pas au courant pour votre femme, je suis désolée, si j'avais su, je...

Je referme la bouche sans finir ma phrase en voyant Dylan se raidir. J'ai encore perdu une occasion de me taire. Sa voix me glace sur place :

- Comment êtes-vous au courant ? Je vous ai dit l'autre jour que je ne voulais plus vous voir vous

mêler de ma vie privée ! Mais c'est plus fort que vous !

Je recule face à sa soudaine colère. Mes doigts se crispent sur ma nuisette.

– Je crois que c'était une mauvaise idée de vous donner ce travail !

Je panique. Il ne peut pas me faire ça ! Pas maintenant !

– Non... Dylan, je... je ne recommencerai pas, s'il vous plaît, j'ai besoin de ce boulot...

Il s'agite et détourne les yeux. Ses traits sont tirés. Un voile de tristesse passe sur son visage. Lorsque son regard revient sur moi, il est à nouveau distant et froid.

– Très bien, alors c'est Gabriel qui partira, puisque je suppose que c'est lui qui vous l'a dit !

Mon sang ne fait qu'un tour. Gabriel ne va quand même pas faire les frais de ma curiosité !

– Non, il n'a rien fait ! C'est ma faute, c'est moi qui lui ai posé des questions. Il travaille pour vous depuis plus de dix ans, vous ne pouvez pas le licencier comme ça, sans raison !

Il semble fou de rage, ses yeux me transpercent. Je frissonne.

– Sans raison ? Il divulgue ma vie privée à qui veut l'entendre ! Alors, oui, je vais le virer !

Je ne sais plus quoi dire. Je suis choquée de la tournure que prennent les événements. Il pivote vers la plage. Je vois bien que quelque chose cloche. Il a l'air si tourmenté, comme s'il menait un combat intérieur. C'est plus fort que moi, je ne peux m'empêcher d'être triste pour lui. Je me rapproche et pose mes doigts tremblants sur son bras. Il tressaille et ramène ses yeux sur moi. J'ai le souffle coupé en voyant la détresse sur ses traits.

Nous nous fixons en silence, comme soudés l'un à l'autre. Je ressens des fourmillements dans le bas-ventre lorsqu'il retire ses mains de ses poches pour les poser sur mes hanches. Mon cœur s'affole et je n'arrive plus à respirer. Je ne réfléchis plus, obnubilée par ses yeux. Mon corps est parcouru de frissons. Ses doigts remontent dans mon dos pour venir se poser sur ma nuque. J'ai les jambes en coton.

Il se penche, sa bouche s'approche dangereusement de la mienne et mon cœur rate un battement. Il fronce les sourcils, réalise soudain ce qui se passe et recule violemment, me lâchant comme si je l'avais brûlé. Je me sens démunie tout à coup. Je secoue la tête en le fixant. Il n'a pas l'air mieux que moi quand il me dit d'une voix rauque :

– Je suis désolé, je ne sais pas ce qui m'a pris ! Ça ne se reproduira pas.

Il s'éloigne d'un pas chancelant vers la mer, traverse le jardin dans la nuit tombante. Je me retrouve seule et désespérée. Pourquoi cet homme me fait-il cet effet-là ? Je n'ai pas le souvenir que mon corps ait réagi de cette façon avec Matt. Même pas au début de notre relation.

Je rentre dans ma chambre et tire vite le rideau. Je me couche, complètement bouleversée. Le visage de Dylan est gravé sous mes paupières. Dès que je ferme les yeux, il m'apparaît et mon cœur s'emballe à nouveau. Je deviens dingue...

## 6.

Je me lève tôt, me prépare et rejoins la cuisine de Dylan à reculons. Je suis gênée de ce qui s'est passé hier soir et ne sais pas comment réagir aujourd'hui, face à lui. Je fais couler le café et m'en sers une tasse que je tourne nerveusement entre mes doigts. Le stress monte de plus en plus en moi à chaque minute qui passe.

Le moment tant redouté arrive. Il entre dans la cuisine, m'ignore totalement et lance un « bonjour » distant par-dessus son épaule. J'ai l'impression de me prendre un seau d'eau glacée. Il s'assoit et prend son journal entre les mains pour y plonger la tête. Je suis piquée par ce comportement infantile, aussi je pose la tasse devant lui en la faisant claquer sur la table, ce qui lui fait lever le nez des nouvelles du jour. Il regarde la tasse, les sourcils froncés, et glisse sur moi ses prunelles émeraude. Je remarque la fatigue sur son visage. Ses yeux sont cernés de noir et ses cheveux sont ébouriffés. Il n'a pas dû beaucoup dormir cette nuit, ce qui démontre que lui aussi, malgré son air détaché, a été perturbé par ce qui s'est passé. Je me radoucis pour lui dire :

- Bonjour, Dylan. Pour hier, je suis déso...
- N'en parlons plus ! me coupe-t-il sur un ton sec.

Il replonge dans son journal. Je reste la bouche ouverte, debout à côté de la table, et ne sais plus comment réagir. Au bout d'un moment, il redresse la tête pour me dire, agacé :

- Vous n'avez rien d'autre à faire que de rester là à me fixer ?

Je sors en trombe de la cuisine pour m'éloigner de lui et de ses maudites sautes d'humeur. Quelle imbécile je suis de penser qu'il y a un cœur sous cette carapace ! Je fonce faire mon travail, énervée par son comportement.

Je l'ignore le reste de la journée et garde un sourire détaché sur le visage, détaché en apparence seulement, car à l'intérieur, je bouillonne. Je me suis fait traiter comme une merde une grosse partie de ma vie, et je suis décidée à faire en sorte que ça ne se reproduise pas ! S'il veut faire sa tête de mule, très bien ! Je sais la faire aussi !

\*\*\*

Pour le dîner, je lui prépare du melon avec du jambon cru. Il s'installe à table, l'air pas mieux luné que lors de notre précédente entrevue. Je lui colle l'assiette sous le nez et repars aussi sec me réfugier dans mon appartement.

Après un rapide repas, je prends une douche, histoire de me détendre un peu. Je me dirige ensuite vers la baie vitrée et m'immobilise en voyant Dylan, une fois de plus perdu dans ses pensées, le regard fixé sur la mer. Je me demande bien à quoi il songe en cet instant. Et pourquoi a-t-il le même

rituel tous les soirs ? Qu'est-ce qui se trame derrière ses magnifiques yeux verts ? Je suis complètement détruite, mais j'ai l'impression qu'il me bat à plate couture. J'ai encore cette culpabilité qui me ronge à l'intérieur, car je suis intimement convaincue que c'est moi qui ai rouvert ses vieilles blessures. Je décide de le laisser seul face à ses fantômes. J'ai déjà du mal à gérer les miens. Je me couche la tête pleine de remords...

\*\*\*

Dylan est enfermé dans son bureau depuis ce matin. Je vaque à mes occupations habituelles et file me baigner en fin d'après-midi. La chaleur, aujourd'hui, est insupportable. Je m'allonge sur le dos dans l'eau pour me laisser porter par les vagues, les yeux fermés.

Tout à coup, on me touche l'épaule. Je me redresse, en panique, et bois la tasse au passage. Je tousse comme une malade et regarde Dylan qui nage autour de moi comme si de rien n'était. Agacée par la frayeur qu'il vient de me faire, je lui demande :

- Qu'est-ce que vous faites là ?
- Ben, je suis un peu chez moi, quand même ! lance-t-il sur un ton moqueur.

Il semble moins en colère. Je rougis devant la stupidité de ma question. Il me met tellement dans tous mes états ! Heureusement que j'ai pied sinon je coulerais comme une pierre au fond de l'eau, sous le poids de ma bêtise. Je me ressaisis :

- Je sais que vous êtes chez vous, encore que la mer appartienne à tout le monde, jusqu'à preuve du contraire ! Ce que je voulais dire c'est qu'est-ce que vous faites là, juste derrière moi ? Vous m'avez fait peur !
- J'étais déjà dans l'eau quand vous êtes arrivée.
- Ah... Je ne vous avais pas vu...

Mon regard se pose accidentellement *ou pas* sur ses superbes épaules musclées et bronzées. C'est dingue comme mes doigts me démangent tout à coup. Je n'ai qu'une envie : les faire glisser sur sa peau nue... Je secoue la tête pour en sortir ces drôles d'idées. Puis je me concentre sur ses grands yeux verts. *Erreur fatale*. Ils sont fixés sur moi, comme deux soleils lumineux.

Les cheveux décoiffés comme d'habitude, il est sexy au possible. Le monde s'arrête de tourner. Il contemple ma bouche et mon cœur s'emballent. Il se rapproche dangereusement. Je suis figée. De toute façon, même si je le voulais, je serais incapable de m'éloigner de lui. Il s'immobilise à quelques centimètres de moi. Je suis obligée de lever la tête pour le regarder. Il est tellement grand, ou moi trop petite. Je n'arrive plus à respirer, je suis en ébullition. Ses doigts remontent de mes épaules pour venir prendre mon visage en coupe. Il ne bouge plus, se contentant de me couvrir du regard. Je tressaille lorsque, de sa voix chaude et grave, il me dit :

- Je rêve de vous embrasser depuis le premier jour où mes yeux se sont posés sur vous, dans ce train. Vous dormiez, si fragile...

Impossible de sortir un son de ma bouche, ma gorge est bien trop nouée. Mon corps, ce traître, réagit instinctivement et se colle à lui. Nos peaux mouillées se frôlent, se cherchent. Mes mains se posent sur son torse. Il lâche un soupir de soulagement de ne pas être repoussé. Ses prunelles sont incandescentes et me brûlent la peau. Il se penche sur moi et s'immobilise à quelques millimètres. J'accroche mes doigts autour de ses cheveux et l'attire pour que nos bouches se rencontrent. Mes jambes flageolent. Il mordille ma lèvre inférieure, y passe sa langue douce et chaude. J'en ai le souffle coupé, je tremble comme une feuille. Je ne me rappelle pas avoir reçu de baiser si sensuel de toute ma vie... Nos langues se frôlent timidement au début puis s'entremêlent avec passion.

Je m'accroche désespérément à ses épaules. Ses mains descendent sur ma taille pour m'écraser contre sa poitrine. Ses doigts glissent sous mes fesses pour me soulever. Mes jambes s'enroulent autour de ses hanches comme si c'était leur place depuis toujours. Je sens contre mon intimité son profond désir pour moi. Il me fait monter et descendre contre son érection, répète le mouvement plusieurs fois. Je lâche un gémissement.

Sa langue trace un sillon brûlant le long de ma gorge pour venir couvrir ma clavicule d'une multitude de petits baisers. Mon corps est en feu, ma peau est ultra-sensible. Je n'ai qu'une envie : qu'il soit en moi, là, tout de suite... Alors, inconsciemment, j'appuie mon entrejambe contre sa monumentale érection. Je gémiss quand ses doigts s'insinuent sous mon maillot de bain pour empoigner mes fesses et intensifier le frottement. Je suis à deux doigts de l'explosion.

J'ouvre les yeux pour me noyer dans ses prunelles. Il me dévisage, les traits contractés, la mâchoire serrée. Je sens sa main glisser vers l'intérieur de ma cuisse. Ses doigts écartent le bout de tissu pour venir caresser ma zone sensible. Je lâche un soupir d'extase. Il exerce des rotations sur mon petit bouton magique. Je n'y tiens plus, je pose mon front contre sa poitrine et me laisse happer par le plaisir. Je sens son cœur taper à toute allure et son souffle s'accélérer. Il insinue un doigt, puis deux, au plus profond de mon intimité. Il s'enfonce et se retire, recommence inlassablement, exerce une pression de plus en plus forte sur mon clitoris. Il m'emporte au bord du précipice, jusqu'à ce que j'atteigne le point de non-retour. Je lâche un gémissement, plante mes dents dans sa peau pour étouffer un cri qui m'échappe malgré moi. Il me serre si fort contre lui que je manque d'air. Je suis aux anges et ferme les yeux quelques secondes, le temps de me remettre de mes émotions.

Je descends mes doigts sur son sexe gonflé par le désir pour lui rendre la pareille, mais sa main attrape mon poignet pour stopper mon geste. Je lève un regard surpris sur son visage, et me fige. Son regard est d'une tristesse infinie. Ses sourcils sont froncés lorsqu'il me dit, d'une voix torturée :

– Je ne peux pas... Je suis désolé, Margot, mais...

Il se détourne pour regarder un point à l'horizon. L'incertitude et l'angoisse se peignent sur son visage. J'ai le cœur au bord des lèvres.

– C'est moi ? J'ai fait quelque chose de mal ? demandé-je dans un murmure.

Il reporte son attention sur moi :

– Non... C'est moi...

Il me lâche pour s'écarter, comme si j'étais devenue contagieuse. Ma gorge se serre.

Je retiens un sanglot. Il enfonce le clou :

– Je n'aurais pas dû, c'était une erreur... C'est ma faute, je me suis laissé déborder par mes émotions et... Vous lui ressemblez tellement...

Je me prends ces derniers mots comme un coup de poing dans la figure, et encore, un coup de poing aurait été bien moins douloureux ! Il saisit son visage entre ses mains en secouant la tête, puis reporte ses yeux sur moi. Il doit lire la déception sur mes traits, car il me dit d'une voix brisée :

– Je suis désolé...

C'est plus que je ne peux supporter à cet instant. Je tourne les talons pour me diriger aussi vite que je le peux vers la plage, luttant contre la pression de l'eau. Je suis mortifiée par ce qu'il vient de me faire. Je suis humiliée, je n'arrive pas à croire ce qui vient de se passer.

– Margot...

Je ne me retourne pas. Je fonce droit vers la maison pour cacher mon désarroi et m'effondrer sur mon lit. Comment a-t-il pu me faire un coup pareil ? Son attirance pour moi est due uniquement à ma ressemblance avec... À qui je ressemble, d'ailleurs ? Sa femme ? Je mouille mon oreiller de larmes en étouffant mes sanglots. Son rejet me brise le cœur. Je ne sais pour quelle raison ça me touche autant... Peut-être parce que je me suis accrochée à lui comme à un rocher, dans un moment où je perdais pied... Parce qu'il m'a tendu la main lors de ma descente aux enfers. J'ai tellement peu l'habitude que l'on soit gentil avec moi que je me suis bercée d'illusions. J'ai baissé ma garde, je m'en veux horriblement d'être si naïve et si faible.

## 7.

Une heure s'est écoulée quand je me décide enfin à sortir la tête de sous les couvertures. Je me lève pour me rendre dans la salle de bains. Mon reflet dans la glace fait peur à voir. Je suis livide et mes yeux sont gonflés d'avoir trop pleuré. Je dois me ressaisir et ne plus laisser Dylan avoir autant d'emprise sur mes émotions. Je vais reprendre mon destin en main.

Une idée me traverse l'esprit. Je me douche, remonte mes cheveux en chignon lâche derrière la nuque. Après un maquillage savant, je retrouve enfin une apparence humaine. J'enfile une jolie robe noire puis colle un sourire indifférent sur mes lèvres, avant de rejoindre Dylan dans la cuisine pour le dîner.

J'entre dans la pièce. Il se tient debout devant la baie vitrée. Les yeux braqués vers la mer, comme à son habitude. Je fais volontairement du bruit pour attirer son attention et pose sur la table une salade de tomates, en levant le regard vers lui. Il m'observe, l'air très surpris de me voir ainsi apprêtée. Il s'attendait sûrement à me trouver effondrée, mais je ne lui ferai pas ce plaisir. Il se tourne à nouveau vers l'horizon, puis me lance sur un ton agacé :

- Je n'ai pas faim. Ne préparez rien pour moi ! Vous sortez ?
- Oui, justement, je... je voulais vous demander le numéro de téléphone de Gabriel.

Je n'ai pas le temps de finir ma phrase qu'il est face à moi.

- Pourquoi ?
- Ça ne vous regarde pas !
- Non, c'est vrai, mais... je l'ai viré ce matin, alors j'aimerais autant que vous ne le fréquentiez plus !
- Vous... quoi ? Mais pourquoi ? Il n'a rien fait, c'est de ma faute, vous ne pouvez pas faire ça !
- Bien sûr que si, je peux. D'ailleurs, c'est fait, et je ne m'en porte pas plus mal !

Je suis choquée par tant d'égoïsme et triste pour Gabriel. Je hausse le ton :

- Vous êtes monstrueux ! On ne peut pas virer les gens comme ça, sans raison ! C'est moi que vous auriez dû mettre dehors, pas lui !
- Rassurez-vous, si vous continuez à me parler de cette façon, vous êtes la prochaine sur ma liste ! rétorque-t-il.

Je reste les bras ballants, la bouche grande ouverte devant son air arrogant. Je n'en crois pas mes oreilles. Ses traits sont déformés par la colère, ses yeux me transpercent.

- Vous devez être bien seul dans votre monde, Dylan, à force de faire le vide autour de vous... Je vous plains...

Ces quelques mots s'échappent de mes lèvres sans que je puisse les retenir. Ses épaules s'affaissent, un voile de tristesse passe sur ses traits. Je veux dissimuler les larmes qui me piquent les yeux, alors je m'éloigne de quelques pas.

– Margot...

Je m'immobilise. Je ne l'entends pas s'approcher et tressaille quand sa main se pose sur mon épaule. Sa voix s'est radoucie et c'est presque en suppliant qu'il me dit :

– Restez... Je suis désolé de vous avoir parlé ainsi...

Je me tourne pour lui faire face et suis démunie devant son visage tourmenté, mais ne cède pas.

– Je veux le numéro de Gabriel. Je dois m'excuser de lui avoir fait perdre son travail !

Il lâche un soupir et se passe nerveusement la main dans les cheveux.

– Très bien, je vais vous le donner.

Je suis très étonnée qu'il accepte si facilement... Il part en direction de son bureau. Je le suis de près. C'est la première fois que je mets les pieds dans cette pièce. Elle est spacieuse et contrairement au reste de la maison, elle est pleine de vie. Des plantes devant la fenêtre, des cadres photo, des peintures. J'écarquille les yeux en pénétrant dans son refuge. Tout un pan du mur est recouvert d'étagères qui croulent sous des piles de dossiers, sûrement pour son travail. Il se retourne, surpris de voir que je l'ai suivi.

– Attendez-moi dans la cuisine ! Cette pièce est privée ! lance-t-il froidement.

Je recule, le regarde de travers, vexée d'être mise à la porte, puis m'éloigne en jurant entre mes dents.

*Cette pièce est privée, pff... Mais pour qui il se prend, à la fin !*

Je me rends dans la cuisine et patiente un moment. Quand il arrive, tenant un bout de papier à la main, je lui arrache d'entre les doigts et pars sans me retourner dans mon appartement.

N'ayant pas de portable, je l'appelle du fixe qui se trouve dans ma chambre. Gabriel décroche. Je ne sais par où commencer :

– Gabriel, c'est Margot. Je... je viens d'apprendre ton renvoi, je suis vraiment désolée, c'est ma faute...

– Bonjour, Margot. Ce n'est pas grave. De toute façon, je voulais quitter ce boulot, je ne supportais plus les sautes d'humeur de M. Lorenz !

Comme je le comprends à cet instant... Je n'ai pas de mots pour exprimer ce que je ressens, la colère qui gronde en moi contre mon employeur est inimaginable. Je lui en veux tellement d'avoir

viré Gabriel et de se comporter comme il le fait avec moi. Je soupire et réponds d'une voix triste :

– Oui, mais c'est quand même à cause de moi. J'espère que tu ne m'en veux pas.

– Pas du tout ! C'est moi qui n'aurais pas dû divulguer sa vie privée. Enfin, pour parler d'autre chose, quand es-tu libre, que je te fasse visiter Cassis ?

– Eh bien... maintenant ?

– Waouh... je ne m'attendais pas à cette réponse, je suis content. Je te prends devant la propriété dans vingt minutes !

– Super, à tout de suite.

Je raccroche, heureuse de sortir de cette prison dorée pour quelques heures, mais suis vite rattrapée par le stress. Je dois aller voir Dylan pour récupérer le code des grilles de l'entrée. J'ai peur qu'il se fâche encore contre moi.

Après avoir fait le tour de la maison, je le trouve assis sur un banc près de la piscine. Penché en avant, les coudes sur les genoux, il a l'air complètement perdu dans ses pensées. Le visage fermé, il se redresse en me voyant approcher et me demande :

– Vous partez ?

– Oui, pour la soirée. Je n'ai pas le code pour ouvrir les grilles.

– Ah, j'ai oublié de vous le donner, ainsi que les clés de votre voiture.

– Je n'ai pas besoin de la voiture. On... on passe me prendre.

Son visage se décompose. Il plante ses yeux surpris dans les miens et me demande avec un air de reproche :

– Je suppose que c'est Gabriel qui vient vous chercher ?

– Vous supposez bien.

Brusquement, il se lève, glisse les mains dans les poches de son pantalon et se rapproche, agacé :

– Vous sortez ensemble ?

– Non... Bien sûr que non ! On se connaît à peine !

– Nous aussi, et pourtant...

Il laisse en suspens sa phrase pleine de sous-entendus. Je rougis jusqu'aux oreilles, baisse les yeux sur les pointes de mes escarpins et murmure :

– Vous, ce n'est pas pareil...

– Qu'est-ce que j'ai de si différent ?

J'ai presque envie de lui dire « un caractère de cochon », mais bredouille à la place :

– Je ne sais pas... vous êtes différent, c'est tout !

Il lève la main vers mon visage pour retirer une mèche de cheveux collée devant mes yeux. Je retiens mon souffle. Il est si proche, tout à coup, que ma peau est parcourue de frissons. J'ignore à quoi il joue et suis à la limite de la crise cardiaque. Je suis soulagée quand son bras retombe. J'étudie son visage pour essayer de comprendre ce qui lui prend. Il cherche ses mots et me dit, l'air subitement ébranlé :

– Je ne... je suis... je vais vous laisser partir... Le code est cent quatre-vingt-dix-sept cinq cent vingt-trois.

Dylan fait demi-tour et s'éloigne, la tête baissée, comme s'il avait toute la misère de l'univers sur les épaules. Je suis des yeux sa silhouette, la gorge nouée, regrettant presque de sortir et de le laisser seul dans cette immense maison silencieuse...

## 8.

Adossée à la grille de l'entrée de la villa, je pense au comportement étrange de Dylan. On dirait presque de la jalousie, mais ça me paraît complètement stupide comme idée. Pourquoi serait-il jaloux ?

Je sors de mes réflexions en voyant une voiture s'arrêter devant moi. Gabriel descend pour me dire bonjour et ne se gêne pas pour me détailler de la tête aux pieds, avec l'air d'apprécier le spectacle. Je suis mal à l'aise et rougis, mais trouve cela flatteur. Alors j'en fais autant et suis surprise de le voir si élégant. Il porte un jean noir et une chemise blanche qui met en valeur ses larges épaules. Il est très beau. Dans d'autres circonstances, j'aurais pu me laisser séduire, mais actuellement, je préfère me reconstruire et comprendre ce qui ne va pas entre Dylan et moi.

- Salut, ma belle ! Tu es sublime ! dit-il en s'approchant.
- Tu n'es pas mal non plus !
- Prête à t'éclater ?
- Comment ça ? Je pensais qu'on allait seulement visiter Cassis...
- Non, la visite sera pour un autre jour. Je t'emmène dans une soirée privée.
- Ah ! C'est que je n'aime pas trop les fêtes...
- Je serai avec toi, ne t'inquiète pas.
- OK...

Je n'aime pas me retrouver au milieu d'inconnus et ne veux pas trop me faire remarquer. J'ai toujours peur que Matt me retrouve. Après une grande inspiration, je me lance quand même dans l'aventure, jette un dernier coup d'œil vers la maison et m'immobilise. Je crois apercevoir une silhouette appuyée contre un platane. Je n'en suis pas certaine, à cette distance, j'ai peut-être rêvé.

Je monte dans la voiture avec l'envie de me réfugier sur mon canapé et de m'installer tranquillement devant un bon film. Mes pensées reviennent inexorablement vers Dylan. Je l'imagine seul et tourmenté, et mon cœur se serre à cette idée. Je secoue la tête, bien décidée à profiter de cette soirée.

Nous prenons la route, discutant de tout et de rien. Gabriel est une agréable compagnie, il a beaucoup d'humour.

Un moment plus tard, nous arrivons devant une grande maison. Nous avons du mal à trouver de la place, des dizaines de véhicules se succèdent sur le bord de la route. Nous nous garons sur un talus près d'une petite chapelle en ruine, puis faisons le reste du chemin à pied. Gabriel passe son bras autour de mes épaules, comme si c'était naturel. Je me raidis. Je ne comprends pas pourquoi son contact me dérange alors que celui de Dylan m'est agréable.

Nous pénétrons dans la maison où règne une ambiance survoltée. La musique est très forte et les gens semblent déchaînés. L'alcool coule à flots. Il y a vraiment beaucoup de monde, je suis ballottée dans tous les sens quand nous traversons une grande pièce qui sert de piste de danse.

- Tu bois quelque chose ? crie Gabriel pour se faire entendre dans ce raffut insupportable.
- N'importe quoi, sans alcool.
- Tu ne veux pas une coupe de champagne ?
- Non, merci ! Je ne bois pas d'alcool !

Comment lui dire que c'est à cause de ça que j'ai vécu un calvaire ces dernières années. Je suis soulagée en voyant qu'il n'insiste pas et le regarde partir en direction du bar.

Il revient quelques minutes plus tard avec un verre de jus d'orange pour moi et de la vodka pour lui. Il dit bonjour à tout un tas de gens. Apparemment, il est connu, ici.

La soirée bat son plein quand il s'éloigne de moi pour parler avec un groupe de filles. L'alcool aidant, il m'oublie à plusieurs reprises jusqu'à disparaître complètement de ma vue. Je me retrouve seule dans un coin, au milieu d'inconnus. Je suis vraiment déçue par Gabriel, je ne m'attendais pas à ce qu'il agisse ainsi. Un jeune homme passe avec un plateau et me tend un verre. Je le prends quand il me confirme qu'il n'y a pas d'alcool et me cale sur un bout de canapé. J'observe les personnes qui m'entourent avec le sentiment de ne pas être à ma place. Je suis transparente, inexistante. On me bouscule, on renverse du champagne sur ma robe sans la moindre excuse. Agacée, je fouille dans mon sac à main à la recherche d'un mouchoir pour nettoyer les dégâts, puis me replonge dans la contemplation de toute cette débauche.

Je sirote mon verre et me demande où est passé mon soi-disant accompagnateur. Je suis vraiment déçue et regrette d'être venue ici. Je me lève, bien décidée à retrouver Gabriel pour qu'il me reconduise à la maison et suis prise d'un vertige. Les lumières m'éblouissent, la musique résonne trop fort dans ma tête. Je comprends tout de suite que quelque chose cloche.

Affolée, je cherche un endroit où m'isoler et me dirige en titubant vers une porte que j'ouvre et referme derrière moi. Je me trouve dans un grand bureau. Je m'adosse au mur pour me stabiliser et parcours la pièce du regard, à la recherche d'un téléphone. J'en aperçois un près de la fenêtre et me précipite avec l'impression d'avoir les jambes en coton. Je décroche le combiné puis compose le numéro des renseignements, en espérant ne pas perdre connaissance. Je donne le nom de Dylan, on me transfère sur sa ligne et, quelques secondes plus tard, il répond, la voix ensommeillée. Je suis soulagée, mais dans un tel état que j'ai du mal à parler. Je balbutie entre mes lèvres engourdis :

- Dylan... Venez me chercher...
- Margot ? Qu'est-ce qui vous arrive ? Vous êtes où ?

Son ton affolé me ramène à la réalité quelques secondes :

- Dans une maison... à vingt minutes... à côté d'une chapelle en ruine...

Je ne contrôle plus rien, je me laisse glisser au sol. Mes yeux se ferment malgré mon acharnement à vouloir les garder ouverts. Je tombe dans un trou noir. J'entends mon cœur taper très fort dans ma poitrine, les battements résonnent comme un bruit sourd dans ma tête. Je suis vaseuse, consciente sans l'être vraiment.

Je distingue une ombre penchée sur mon corps. La pièce tourne si vite autour de moi que je ne vois pas les traits de cet inconnu. Mon cœur s'emballe. Et si c'était Matt ? Non, ça ne se peut pas... Alors je pense à Dylan, mais quand on pose une main sur ma bouche et qu'on arrache mon sac de mon épaule, ça me paraît impossible que ce soit lui. Je m'affole sans pouvoir bouger, sans savoir réagir. Je suis comme enfermée dans un corps mort. Je ne peux que subir sans me défendre. J'ai la sensation de faire un bond dans le temps et de me retrouver auprès de Matt, quand il me frappait si fort que je perdais connaissance. Des larmes perlent à mes paupières et roulent sur mes tempes. S'échapper de l'enfer pour finir ainsi, ce n'est pas possible, ça ne peut pas m'arriver, pas maintenant que je reconstruis ma vie.

Une secousse, des cris et une agitation dans la pièce me libèrent des mains de mon agresseur. Des meubles se brisent, des bruits de lutte me parviennent aux oreilles, et puis plus rien. Je ne comprends pas ce qui se passe... On me soulève délicatement. Je me laisse glisser dans le néant.

## 9.

Je me réveille en nage, nauséuse. Je me retourne pour sortir de cet horrible cauchemar, ouvre un œil, puis deux, me demande ce qui se passe et cherche les raisons de mon mal-être quand quelques souvenirs me reviennent en mémoire. Je me revois partir pour une soirée en compagnie de Gabriel, me rappelle cette grande maison pleine de monde et d'alcool, la musique et puis... plus rien, le trou noir. Pourtant, je suis sûre de n'avoir bu que du jus d'orange.

J'essaie de me redresser maladroitement. Une douleur me traverse le crâne. Clignant des paupières plusieurs fois pour m'habituer à la lumière éblouissante qui me brûle les yeux, je suis rassurée de constater que je me trouve dans mon lit. Comment y suis-je arrivée ?

Mon regard se tourne vers le réveil, et je vois qu'il est presque onze heures du matin. Je lâche un juron et me redresse précipitamment, peut-être un peu trop d'ailleurs, car ma tête se met à tanguer dangereusement. Je vais vomir. Je saute du lit pour courir dans les toilettes et y déverse le maigre contenu de mon estomac.

Je sursaute quand on me touche l'épaule et me retourne, affolée. Dylan se tient derrière moi. Ses traits sont tirés, il a l'air épuisé et le coquard à son œil droit me fait me sentir encore plus mal. Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas à cause de moi ! Que fait-il dans mon appartement ?

Voyant mon regard interrogateur, il se justifie :

– Je suis resté sur le fauteuil toute la nuit pour veiller sur vous. Je me suis fait beaucoup de souci ! Vous avez dû trop boire, hier soir !  
– Quoi ? Mais... j'ai bu du jus d'orange !

Son visage se décompose. Il s'adresse à moi sur un ton très sérieux :

– Alors vous avez été droguée ! Vous ne deviez pas sortir avec Gabriel ?  
– Ben... je l'ai perdu au cours de la soirée et... après, je ne sais plus...

Il soupire, secoue la tête et fait des allers-retours dans la pièce, énervé.

– Comment a-t-il pu ? Quel imbécile ! Pourquoi sortir avec vous si c'est pour vous abandonner ? Je ne comprends pas que vous fréquentiez ce genre d'homme !

C'est le monde à l'envers ! C'est moi qui suis droguée et délaissée dans une soirée au milieu d'inconnus et c'est lui qui est en colère ! Il a décidément de drôles de réactions. J'ai vraiment du mal à cerner le personnage. Nous nous dévisageons quelques secondes, puis je lui demande, gênée :

– Votre œil... c'est à cause de moi ?

Ses lèvres s'étirent en un sourire quand il me rétorque :

– Un peu, oui. Mais vous n'avez pas vu la tête de l'autre abruti ! Quand je suis arrivé, ce salopard fouillait votre sac à main. Je lui ai réglé son compte ! Ça m'a fait un bien fou, j'ai retrouvé mes 18 ans !

– Vous n'êtes pas si vieux ! lancé-je, curieuse de son âge.

Il se gratte la tête, hésite un instant, avant de me répondre :

– Le double, en fait.

– Quoi ? 36 ans ? Je vous en donnais à peine trente !

Il sourit, puis se ressaisit :

– Merci. Je pense que vous devriez prendre une douche et me rejoindre pour déjeuner, lance-t-il en se dirigeant vers la porte.

– Dylan ?

– Oui.

– Merci... pour tout...

– De rien, mais il s'est quand même enfui avec votre sac, je préférerais m'occuper de vous plutôt que de lui courir après, dit-il sur un ton gêné.

– Ça veut dire que je n'ai plus de papiers ? Merde, j'ai vraiment la poisse ! m'énervé-je.

– Je suis désolé.

– Ce n'est pas votre faute, c'est la mienne !

Je fixe son beau visage abîmé, m'approche et ne peux m'empêcher de lever la main pour frôler du bout des doigts sa blessure à l'œil. Il est surpris par mon geste, recule, puis hoche la tête avant de tourner les talons et de sortir. Je laisse retomber mon bras le long de mon corps, un nœud au ventre. Jamais personne ne s'est occupé de moi comme il le fait. Des sentiments m'envahissent et ça m'inquiète... Ça ne peut être qu'une attirance physique ? Je ne peux plus aimer, mon cœur est en miettes...

\*\*\*

Je le rejoins dans la cuisine après un bon bain. Il a mis la table et se trouve devant les fourneaux, un tablier autour des hanches. Il agite une grande cuillère en bois dans une casserole. Il est craquant et je ne peux m'empêcher de glousser. Il fait volte-face et pointe la cuillère dans ma direction, un sourire aux lèvres :

– Quoi ? Ne me dites pas que je ne vous plais pas comme ça ! lance-t-il en haussant un sourcil.

– Au contraire, je vous trouve très sexy et...

Je m'interromps en voyant ses prunelles s'enflammer, et me détourne vers la fenêtre pour fixer la mer, le temps de reprendre mes esprits. Je lui dis, mal à l'aise :

– Normalement, c'est moi qui suis censée préparer de bons petits plats pour vous !

– Oui, et vous comprendrez pourquoi quand vous aurez goûté ma cuisine ! Vous ne voudrez plus jamais que je mette les pieds devant les fourneaux ! plaisante-t-il en remplissant deux assiettes d'œufs brouillés bien dorés... vraiment bien dorés...

Je m'assois face à lui et reste la fourchette suspendue au-dessus de... cette chose improbable qu'il appelle œufs brouillés. Puis je lève les yeux vers lui et remarque qu'il m'observe en souriant. J'éclate de rire, ne pouvant me contenir plus longtemps. Il fait de même avant de me dire :

– Je commande des pizzas !

– C'est une bonne idée, comme j'ai l'estomac fragile aujourd'hui, vos talents culinaires me font un peu peur !

\*\*\*

Après avoir dévoré nos pizzas, nous nous asseyons sur la terrasse pour boire le café. Dylan lance le débat sur ma relation avec Gabriel :

– Je ne comprends toujours pas pourquoi vous êtes sortie avec lui !

– Pour me distraire.

– Avec cet imbécile ? grogne-t-il.

– Pourquoi le traitez-vous comme ça ? Il a ses torts, mais quand même !

Je le regarde secouer la tête. Il me fixe intensément avec l'intention évidente de me faire changer d'avis. J'ai devant moi l'avocat redoutable qui doit faire trembler ses adversaires.

– Je le traite comme ça car il colporte de fausses rumeurs et qu'il a mis votre vie en danger, hier soir ! Si je n'étais pas intervenu, que se serait-il passé, à votre avis ? Il vous a laissée seule au milieu d'une orgie ! Entre alcools et drogues, il n'y avait plus personne de responsable dans cette soirée. La preuve en est que vous avez failli vous faire agresser !

Je frissonne à cette évocation. Il est vrai que sans Dylan, je ne sais pas comment j'aurais fini. Mais Gabriel n'a rien à voir avec ça, j'en suis sûre. Aussi, je ne peux m'empêcher de le défendre :

– Il n'est pas coupable de ce qui m'est arrivé, j'aurais dû faire un peu plus attention à mon verre et puis il s'est absenté un moment, ce n'est pas un crime. Il devait discuter avec des amis ou...

Je stoppe mon discours en voyant l'expression écoeurée sur son beau visage. Il sait quelque chose que j'ignore.

– Pourquoi faites-vous cette tête ? Dites-moi ce que vous savez ! continué-je.

Dylan lâche un soupir avant de se pencher en avant pour se rapprocher de moi :

– Je ne veux pas vous blesser, Margot, mais je vais vous dire la vérité. Gabriel se moquait bien de

savoir où vous étiez ! En fouillant la maison à votre recherche, je l'ai trouvé dans un salon, à moitié nu, en train de baiser deux femmes sur un canapé ! Excusez ma vulgarité, mais c'est ce qu'il faisait !

Je m'avachis sur ma chaise, surprise et déçue de voir que je me suis encore trompée.

– Très bien, vous avez raison, je me suis fait avoir... J'ai un don pour ça ! Faire confiance aux mauvaises personnes et me faire traiter comme une moins que rien...

Je détourne les yeux pour cacher mes larmes. Ses doigts glissent dans les miens par-dessus la table. Je suis d'abord étonnée, puis un frisson me parcourt le corps. Je reporte toute mon attention sur son visage. Ses traits se sont radoucis.

– Moi, vous pouvez me faire confiance, Margot. Je suis là pour vous si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit-il d'une voix grave et tendre.

Je deviens cramoisie. Mon cœur s'emballe. Je retire vivement mes doigts de sa main. La déception se lit sur son visage. Il recule sur sa chaise en tournant la tête, pour fixer la mer comme il le fait si souvent. Épuisée, je me lève et lui annonce :

– Je vais me reposer... À plus tard.

Ne lui laissant pas le temps de répondre, je me réfugie dans ma chambre et me couche. Je m'endors presque immédiatement, avec en tête les magnifiques yeux de Dylan.

# 10.

En fin de journée, je me réveille en meilleure forme, décide de rattraper mon retard sur le ménage et récurer la maison de fond en comble. Je prépare ensuite un bon repas pour Dylan. D'ailleurs, je me demande bien où il est, je ne l'ai pas vu depuis des heures.

Je suis sur la terrasse et regarde l'horizon quand je devine une présence derrière moi. Je reconnais immédiatement son parfum. Il s'arrête à proximité de mon dos. Je sens son souffle frôler ma nuque. Je tressaille en essayant de respirer normalement pour ne pas montrer mon trouble. Je ne sais pas si c'est moi qu'il regarde ou la mer, mais ma peau se couvre de frissons. Des fourmillements me parcourent. Je suis excitée sans raison valable. C'est terrible, l'effet qu'il me fait.

Des images de notre rapprochement dans l'eau me reviennent et mon cœur s'affole. Je recule d'un pas pour coller mon dos contre son torse. Je ne sais pas pourquoi je fais ça et à cet instant, je m'en fous, j'en ai besoin. Ayant peur qu'il me rejette, je suis soulagée de sentir ses doigts glisser sur mes hanches pour venir se poser sur mon ventre et, d'une pression, me plaquer encore plus contre lui. Je suis submergée de sensations, mon corps est électrisé par ce contact. Il dépose une pluie de baisers sur mon épaule. Je penche la tête d'un côté, sa langue humide et chaude remonte vers mon oreille, qu'il mordille au passage. Puis il s'empare de ma poitrine en coupe et en malmène les pointes durcies à travers le tissu. Je tremble quand sa main droite redescend pour défaire la ceinture de mon jean et se faufiler dans l'ouverture pour m'infliger de délicieuses caresses. Il joue dans mes replis humides pendant que je pousse mes hanches en avant. Un gémissement m'échappe tandis que mes jambes s'écartent d'elles-mêmes, comme si Dylan leur en avait donné l'ordre. Mes mains sont accrochées à son bras qui m'enserme la taille. Mes ongles s'enfoncent dans sa peau malgré moi. Nous n'avons encore pas échangé un seul mot, ce sont nos corps qui se parlent, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Ma tête tombe en arrière contre son épaule. Je ferme les yeux pour me laisser porter par cet instant magique. Alors que sa joue est contre ma tempe, son haleine chaude balaye une mèche de mes cheveux. Sa respiration s'accélère. Je sens son érection dans le bas de mon dos. Il caresse mon clitoris du pouce pendant qu'il glisse ses autres doigts entre mes lèvres pour s'enfoncer en moi.

– J'ai tellement envie de vous, Margot, murmure-t-il dans un souffle.

La façon dont il prononce mon prénom m'excite au plus haut point. J'essaie de me tourner mais il resserre son étreinte, bien décidé à mener la danse. Il mordille mon cou avant d'intensifier ses caresses, s'enfonçant de plus en plus profond, de plus en plus fort. Je suis le mouvement jusqu'à l'explosion finale, et je lâche un cri sans le vouloir.

Je pivote pour lui faire face. Il s'écarte, les mains toujours sur mes hanches pour me tenir à distance. Je ne comprends pas. Je fronce les sourcils et plonge dans son regard. Je ne sais plus qui a dit que les yeux sont les fenêtres de l'âme, mais je le crois volontiers car à cet instant, dans les yeux

de Dylan, je vois du désir, du regret et de la tristesse. J'aimerais lire dans ses pensées. Je ne peux m'empêcher de lui demander dans un murmure :

– Pourquoi ?

Nous nous dévisageons en silence. Il devient pâle. Ses prunelles sont brillantes quand il me répond d'une voix brisée :

– Parce qu'un jour, j'ai fait une promesse...

Mon cœur éclate en mille morceaux. Comprenant ce qu'il veut dire, je me sens me décomposer. Je recule et me dirige vers la plage. Je suis triste pour lui, mais en colère aussi, car il s'amuse avec mes émotions. Il me donne du plaisir, comme jamais aucun autre homme ne m'en a donné, mais c'est tout ce qu'il partage avec moi. Ce n'est pas suffisant, je veux plus, bien plus...

Assise dans le sable, je fixe les vagues sans vraiment les voir. Je repasse les derniers mots de Dylan, en boucle, dans ma tête. Il n'y a aucun avenir pour notre relation, si relation il y a... Je ne comprends pas son comportement. Pourquoi se rapprocher de moi pour me repousser après ? N'aurai-je donc jamais de rapports simples avec un homme normal ?

Je rentre me coucher, complètement démoralisée et bien décidée à ne plus me laisser faire. Je vais mettre de la distance entre nous et même peut-être trouver un autre travail, pour ne pas être dépendante à nouveau. J'ai tous mes après-midi libres. Dès demain, je commence les recherches.

\*\*\*

J'arrive dans la cuisine pour préparer le café et trouve Dylan assis à sa place habituelle, sur la terrasse, un journal à la main. Je lance un bonjour rapide par-dessus mon épaule, avant de m'activer.

– Bonjour, Margot, dit-il en se levant pour me rejoindre. Je peux vous parler quelques minutes ?

– Est-ce que j'ai le choix ?

– Bien sûr. Je veux m'excuser pour hier soir... Pour mon comportement inacceptable. Je ne sais pas ce qui m'arrive en ce moment, finit-il, gêné, en détournant les yeux.

– Très bien, mais sachez que dès aujourd'hui, je vais chercher un travail en ville, pour sortir un peu de cette maison et... je vous remercie, à l'avenir, de garder vos distances. Je ne suis pas prête, émotionnellement, à revivre ces moments d'intimité que l'on a partagés.

Ma tirade achevée, j'ose enfin relever le menton pour croiser son regard et vu la tête qu'il fait, je me dis que j'y suis peut-être allée un peu fort. Ses yeux, habituellement si clairs, sont sombres en cet instant, et je ne saurais dire s'il est blessé ou en colère. Sa voix froide et distante quand il s'adresse à moi me couvre de frissons :

– J'en prends note, Margot. Je ne vous importunerai plus, mais êtes-vous sûre de vouloir travailler en ville ? Et votre travail ici ?

– Je peux faire toutes mes tâches le matin et bosser à l'extérieur l'après-midi. Je serai de retour le

soir pour vous préparer le dîner. J'ai besoin de prendre mon indépendance, je ne veux pas vivre à vos crochets ni à ceux de qui que ce soit.

Il se raidit et ses poings se ferment.

– Si c'est une question d'argent, je peux vous rémunérer !

– Non, ce n'est pas ça... Imaginons que demain, vous vouliez vous débarrasser de moi, je me retrouverais à la rue... sans rien ! Et puis la semaine, quand vous n'êtes pas là, je suis seule, ça me sortira un peu de mon quotidien.

– Très bien, je comprends. Je peux peut-être vous aider, j'ai un ami qui possède plusieurs boutiques de souvenirs sur le port de Cassis. Je peux lui parler de vous ?

– C'est gentil, mais je ne veux pas vous déranger, vous faites déjà tellement pour moi.

– Cela ne me dérange pas. Je m'en occupe cet après-midi, conclut-il en tournant les talons pour reprendre sa place au soleil sur la terrasse.

Soulagée que cette conversation se soit bien déroulée, je lui sers son café et pars passer l'aspirateur dans toutes les pièces. En fin de matinée, je rejoins mon appartement et suis surprise de trouver un paquet devant la porte. Je le ramasse et m'empresse de m'installer sur le canapé pour l'ouvrir. Je reste sans voix. Un téléphone portable dernier cri avec un petit mot sur une jolie carte :

*Pour me faire pardonner et que vous puissiez me joindre à tout moment.*

Mince, je ne sais pas quoi penser de ce geste... Je me lève et pars à la recherche de Dylan pour éclaircir les choses. Je le trouve allongé sur une chaise longue, au bord de la piscine. Je m'immobilise en le découvrant à moitié nu, dans son caleçon de bain. Mon regard détaille son torse sculptural et glisse sur ses cuisses musclées. J'ai chaud tout à coup. Il dissimule ses yeux derrière une paire de lunettes de soleil. J'avance à reculons, rougis, ouvre et ferme la bouche plusieurs fois puis me lance :

– Pourquoi ce cadeau ?

– Et bien... pour m'excuser et puis, de nos jours, un portable c'est primordial. S'il vous arrive quoi que ce soit, vous pourrez me joindre !

– Je l'accepte à la seule condition que je vous le rembourse dès que je peux.

– Ce n'est pas nécessaire.

– J'y tiens !

– Très bien, faites comme bon vous semble. De toute façon, vous êtes une vraie tête de mule ! s'agace-t-il.

Il se redresse soudainement pour se positionner face à moi. Je m'écarte sur-le-champ sans m'en rendre compte. Mon corps réagit aux moindres démonstrations d'énervement. En voyant ma réaction, il fait lui aussi un pas en arrière. Il retire ses lunettes de soleil pour plonger son regard inquiet dans le mien :

– Tout va bien ?

- Oui... Excusez-moi.
- Désirez-vous en parler ?
- Non...

Il soupire et semble déçu que je ne veuille pas me confier à lui.

- Margot, vider son sac, cela fait parfois du bien.
- Je ne peux pas, balbutié-je en essuyant mes yeux mouillés.
- Très bien... Je n'insiste pas. Alors pour en revenir au portable, j'ai rentré mon numéro, vous pouvez m'appeler quand vous le désirez.
- Merci, Dylan.

Je m'oblige à sourire. Il hoche la tête et me tourne le dos pour s'allonger à nouveau sur sa chaise longue. Je décide d'aller faire un tour sur la plage pour me changer les idées.

Au bord de l'eau, je retire mes chaussures pour marcher dans le sable. Je longe la mer, admire les sublimes propriétés voisines de celle de Dylan. Perdue dans mes pensées, je ne remarque pas tout de suite la magnifique jeune femme en maillot de bain assise à l'ombre d'un parasol. Ses cheveux noirs et longs tombent en cascade sur ses épaules, ses jambes fines sont interminables, mais ce qui retient surtout mon attention, c'est son visage qui irradie de bonheur. Mes yeux parcourent les tatouages qui recouvrent une partie de son corps. Ils sont très beaux. Elle a dans les bras une petite fille endormie qui doit avoir entre 1 et 2 ans. Mon regard remonte sur les traits de cette femme surprenante. Elle me fixe avec un sourire aux lèvres. Je m'approche pour la saluer :

- Bonjour. Votre fille est superbe, dis-je en lui rendant son sourire.
- Merci beaucoup, on se connaît ?
- Non, j'ai récemment emménagé dans la maison, là-bas.

Je montre du doigt la grande villa aux volets gris. Elle fronce les sourcils et paraît très surprise. Sa fille gesticule dans ses bras.

- Vous habitez chez Dylan ?
- Oui, vous le connaissez ?
- Très bien, c'est le parrain de ma fille et le meilleur ami de mon mari. Je suis Éva Laroche, me dit-elle en me tendant la main.
- Enchantée, Margot.
- Asseyez-vous avec moi quelques minutes, que nous fassions connaissance. On peut se tutoyer ? demande-t-elle gentiment.

Je m'installe dans le sable à ses côtés et réponds :

- Bien sûr. Donc tu habites la propriété voisine de Dylan. C'est super sympa, si vous êtes amis.
- Oui, c'est lui qui nous a trouvé la villa, mais je suis surprise, tu es de sa famille ?
- Pas du tout, j'entretiens la maison et m'occupe des repas.
- Étonnant, répond-elle, perdue dans ses pensées. Dylan est un vrai solitaire et reste loin de la

compagnie féminine habituellement... Il doit bien t'aimer !

– Non ! J'ai plutôt l'air de l'agacer ! plaisanté-je.

– Connaissant Dylan, il ne s'embêterait pas d'une femme qui l'agace... Je pense qu'il y a autre chose...

– Il est très difficile à cerner. C'est un sacré personnage.

– Oui, c'est un homme tourmenté, mais d'une grande gentillesse. Il mérite de trouver le bonheur.

Elle me fixe de ses yeux noirs. Je comprends le sous-entendu, ris et secoue la tête :

– Oh non ! Je suis seulement son employée et c'est très bien ainsi ! Je suis... tourmentée moi aussi, et pas prête à aimer de nouveau...

Éva me sourit et, d'une main, caresse les cheveux de sa fille.

– On n'est jamais prêt pour ça, mais quand une occasion se présente, il ne faut pas la rater ! Bon, j'ai été enchantée de faire ta connaissance, Margot, mais je dois rejoindre mon mari. Je vous invite à venir dîner à la maison avec Dylan, ce week-end. Nous pourrons parler plus longuement.

– Je ne pense pas qu'il acceptera que je l'accompagne, réponds-je, gênée.

– Moi, je pense tout le contraire. À bientôt, Margot.

– À bientôt, Éva.

Je la regarde s'éloigner avec sa fille dans les bras.

\*\*\*

Je rentre de la plage de meilleure humeur. La maison est vide et silencieuse quand j'y pénètre. Dylan doit travailler dans son bureau. Je retourne dans mon appartement et m'installe sur le canapé. Le portable en main, j'essaie d'en comprendre le fonctionnement. Il ne risque pas de sonner souvent, comme je n'ai qu'un contact. Curieuse, je jette un œil au numéro de Dylan et éclate de rire en voyant le nom sous lequel il s'est enregistré : *Lunatique*. Au moins, il a encore un peu d'humour. Je décide de lui envoyer un message :

[Que désirez-vous manger ce soir, monsieur Lunatique ?]

[Je vois que vous avez trouvé ma petite plaisanterie.]

[Non seulement je l'ai trouvée, mais je vais la garder ! Vous resterez ainsi nommé dans mon répertoire.]

[Si ça vous fait plaisir, Margot, je n'y vois aucun inconvénient.]

\*\*\*

Il arrive dans la cuisine en jean délavé et polo gris. Cela me surprend, je n'ai pas l'habitude de le voir en tenue si décontractée. Il regarde la table, plonge ses yeux dans les miens, et me dit :

- Vous ne dînez pas avec moi ?
- Non... Il vaut mieux que l'on garde nos distances...

Il semble étonné par ma réponse, s'immobilise et rétorque :

- Ça ne nous empêche pas de partager un repas !
- Je ne préfère pas, merci...
- S'il vous plaît, dit-il d'une voix suppliante.

À son regard sombre, je comprends qu'il a vraiment besoin de compagnie ce soir. Je ne peux rester indifférente à la détresse qui se lit sur son visage, alors je cède, me sers une assiette de pâtes à la bolognaise et m'installe face à lui. Je décide d'entamer la conversation pour détendre l'atmosphère :

- J'ai rencontré votre amie Éva et sa fille sur la plage, cet après-midi. Elle est très sympathique.
- Éva ? Je ne savais pas qu'ils étaient déjà rentrés de leur voyage. Ils sont très gentils, en effet !
- Elle m'a dit qu'elle désirait nous inviter ce week-end, mais...
- Je ne pense pas que ce soit possible ! me coupe-t-il froidement.
- Vous ne m'avez pas laissé finir ma phrase, j'allais vous dire...
- Il n'y a pas de « mais », Margot, je n'irai pas chez mes amis avec vous !
- C'est ce que je lui ai dit ! Je savais que vous alliez refuser ! m'énervé-je.

Je ne comprends pas ce changement d'humeur.

- C'est évident !
- Ah bon, et pourquoi ? demandé-je, agacée par son arrogance.
- Parce que vous êtes mon employée !

Je reste la bouche grande ouverte, avec une envie soudaine de lui arracher la langue pour ne plus entendre ses paroles blessantes. Je me lève brusquement, manque de renverser ma chaise et vide mon assiette dans la poubelle avant de la mettre dans le lave-vaisselle. La tension est palpable dans la pièce. Je prends la direction de mon appartement d'un pas décidé.

- Margot...

Je ne me retourne pas et file me réfugier dans ma chambre. Je ne désire pas entendre ses excuses, pas cette fois. Comment peut-il me demander de dîner avec lui et me traiter ainsi ? Je ne le comprends pas. A-t-il honte de me présenter à ses amis ? Est-il encore hanté par le souvenir de sa

femme ?

# 11.

Un peu plus tard, on frappe à la porte de mon appartement. Je sursaute et suis à deux doigts de ne pas répondre. Je me lève quand même, soupire et ouvre, à bout de nerfs. Dylan se tient droit, les mains dans les poches, l'air gêné et hésitant.

– J'ai oublié de vous dire que mon ami cherche une personne de confiance pour tenir sa boutique de souvenirs sur le port de Cassis. Du lundi au vendredi, de treize heures à dix-huit heures. Voici son numéro.

Il me tend une carte de visite que je saisis entre mes doigts tremblants. Mais alors que je retire ma main, il la retient délicatement. Je tressaille. Mon cœur s'accélère dangereusement quand il me dit, d'une voix étranglée par l'émotion :

- Je suis un ours lunatique, ce n'est pas contre vous. Je suis comme ça.
- Ce n'est pas grave, réponds-je, émue de le voir si contrarié, si démuné...
- Si, c'est grave... Mais je ne suis pas dans mon état normal ces derniers temps, et aujourd'hui est un jour particulier.
- Que voulez-vous dire ? demandé-je, sans être convaincue d'obtenir une réponse, ni même de souhaiter l'entendre.

Son visage irradie la douleur. Il me fixe un long moment avant de lâcher d'une voix grave :

- Ça fait deux ans aujourd'hui que ma femme est portée disparue...
- Disparue ? Mais je croyais qu'elle...
- Qu'elle était morte ? me coupe-t-il.
- Oui, bredouillé-je.
- Je ne sais pas si elle est morte ou vivante... C'est pour cette raison que je ne peux m'engager dans une autre relation. Je l'aime plus que tout, j'aurais l'impression de lui être infidèle, finit-il, effondré.

Mon cœur rate un battement suite à ces révélations. Je sais, nous sommes très différents et les choses sont trop compliquées pour que l'on puisse envisager de vivre une histoire tous les deux. Mais quelque part au fond de moi, j'ai un tout petit espoir, même si je m'y refuse et lutte contre mes sentiments parce que c'est contraire à mes principes d'être la maîtresse d'un homme marié.

Nous nous fixons de longues minutes, lui, désespéré, moi, désespérée.

Je ne résiste pas et m'avance pour le prendre dans mes bras.

- Ça va aller, Dylan, murmuré-je.

Il entoure ma taille et pose sa joue sur mes cheveux en soupirant. Nous restons un moment comme ça, puis je m'écarte pour le regarder et lui fais une proposition qui me surprend moi-même :

– Voulez-vous dormir avec moi cette nuit, pour ne pas être seul ?

Il hésite un instant, puis hoche la tête. Je glisse mes doigts dans les siens et l'entraîne vers ma chambre. Il s'allonge tout habillé pendant que je m'absente quelques minutes dans la salle de bains pour enfiler ma nuisette. Je le rejoins, il est complètement égaré, tourmenté. J'éteins la lumière, me glisse sous les draps et passe un bras sous sa tête pour le serrer contre moi.

Cette fragilité qu'il dégage me touche au plus profond de mon âme. Il niche son visage dans le creux de mon cou et pose sa main sur mon ventre. Je suis vraiment chamboulée, et ne sais plus quoi penser de cet homme.

Au bout d'un moment, sa respiration s'apaise et devient régulière. Il s'est endormi sur mon épaule. Moi, je n'arrive pas à fermer l'œil. Et sentir son corps chaud contre le mien, son souffle qui chatouille ma peau... Non, décidément, cet homme ne me laisse pas insensible.

\*\*\*

J'ai dû m'assoupir au petit matin car lorsque je me réveille, il n'est plus là. Je suis seule dans mon lit, déçue. Je pensais m'éveiller à ses côtés. Je me lève, une boule au ventre, et file sous la douche. J'enfile ensuite une robe jaune et noue mes cheveux en une tresse. Je respire un grand coup et me rends chez Dylan. Il m'a dévoilé ses faiblesses, j'ai peur de la façon dont il va réagir désormais. Je suis surprise quand j'arrive dans sa cuisine. Tout est silencieux. Je parcours la pièce du regard. Mes yeux s'immobilisent sur le bloc-notes posé sur le comptoir, bien en évidence. En m'approchant, je lis le mot laissé à mon intention :

*Margot,*

*Ne m'en veuillez pas, mais je ne suis pas fier de ce qui s'est passé cette nuit.*

*Je pars pour Paris quelques jours, pour me remettre les idées en place. À bientôt.*

*P.-S. : les clés et les papiers de la voiture sont sur la console de l'entrée. D*

La première pensée qui me vient, c'est qu'il a pris la fuite. Avec un peu de recul, je me dis qu'il souffre et qu'il a peut-être besoin de s'éloigner de cette maison où les souvenirs sont si présents, en cette journée un peu particulière.

Je bois mon café rapidement et téléphone pour la place que me propose l'ami de Dylan. Rendez-vous pris, j'attrape les clés, mon sac à main et je sors de la maison, soulagée de prendre un peu l'air.

J'arrive avec quelques minutes d'avance. Je suis nerveuse, ça faisait très longtemps que je n'avais pas conduit. Je patiente devant la boutique et admire les bateaux amarrés dans le port. Il fait très chaud en cette fin de matinée, ce qui ne décourage pas la foule de touristes qui flânent sur le quai. Après l'entretien, je compte aller à la gendarmerie pour déclarer le vol de mon sac. Je dois refaire tous mes papiers, ce qui ne me réjouit pas.

Je suis sortie de mes pensées par la voix grave d'un homme qui s'immobilise face à moi. Il me dévisage étrangement puis demande :

– Bonjour. Madame Castel ?

– Oui, bonjour.

– Enchanté, monsieur Laforge. Donc vous êtes une amie de Dylan, si j'ai bien compris ?

– Non, pas vraiment. Je suis son employée, mais je cherche un autre travail pour compléter mon salaire.

Ses yeux ne cessent de me scruter, mes joues rosissent, cet homme a une drôle de manière de se comporter avec moi. Je suis soulagée quand il me fait signe de le suivre. Tandis qu'il ouvre la porte, je l'observe à la dérobée. Il est plutôt charmant, grand, les cheveux bruns, les yeux marron. Son visage est bien dessiné. Je lui donne la quarantaine.

– Très bien. Je suppose que Dylan vous a parlé du poste que je vous propose ? questionne-t-il en se retournant.

– Oui, ça me convient tout à fait.

– Les horaires aussi ?

– C'est parfait.

– Avez-vous de l'expérience dans la vente ?

– Bien sûr. J'ai été vendeuse dans le prêt-à-porter pendant presque deux ans.

– Vous êtes libre à partir de quand ?

– Demain, réponds-je en souriant.

– Impeccable, comme ça, je passerai ce premier après-midi avec vous pour tout vous expliquer. Je vous laisse les clés ce soir, après la signature du contrat. Ça peut paraître rapide, mais je connais très bien Dylan, et je sais que je n'ai aucun souci à me faire à votre sujet.

– Merci pour ce travail, vous ne pouvez pas savoir comme je suis contente et je ne vous décevrai pas, balbutié-je, émue par la confiance qu'il m'accorde.

– Je vais devoir vous quitter car on m'attend, mais je suis très heureux de notre future collaboration, conclut-il.

Il me dévisage bizarrement, une fois de plus. J'en arrive à me demander si j'ai quelque chose qui cloche sur le visage... Étrange...

– Moi aussi.

\*\*\*

Nous sortons de la boutique après avoir signé les contrats. Il me serre la main et me quitte. Je suis heureuse de reprendre une vie normale. Et tout ça grâce à Dylan, encore une fois.

Je déambule, souriante, au milieu des touristes, dans les petites rues de Cassis. Je m'arrête devant la jolie vitrine d'un magasin de vêtements, et me dis qu'avec mon premier salaire, je vais pouvoir me constituer une nouvelle garde-robe. Je n'ai pas pu emmener grand-chose dans ma valise. Ma joie

s'évanouit quand je repense à mon départ précipité. J'espère que Matt ne me cherche pas et qu'il est passé à autre chose. Je me demande si un jour je pourrai oublier ce cauchemar et vivre pleinement sans regarder en arrière...

Je fais demi-tour et m'immobilise quelques secondes en remarquant un homme immense appuyé contre le mur, à l'angle de la rue. Il fume une cigarette et me fixe de ses yeux sombres, un rictus mauvais au coin des lèvres. Il porte un étrange chapeau noir. Je détourne mon regard et presse le pas. Je suis obligée de passer devant lui pour me rendre au parking et ne sais pas ce qui m'inquiète le plus : sa manière de me fixer ou son attitude menaçante. Je passe près de lui, retiens mon souffle et, tout en avançant, me retourne plusieurs fois pour voir s'il me suit. Mon cœur s'accélère lorsque je le vois jeter sa cigarette et marcher sur mes pas. Je plonge la main dans ma poche pour attraper mes clés de voiture et ainsi, ne pas perdre de temps. Mes poumons me brûlent et mes jambes flageolent quand j'arrive, essoufflée, au parking. Il est toujours là, non loin de moi.

Il fait très chaud. Je trouve enfin ma voiture, et suis trempée de sueur. Je m'engouffre dans l'habitacle et verrouille tout de suite les portes. Je démarre, tremblante, appuie sur l'accélérateur et regarde dans le rétroviseur. Je le découvre figé au milieu de l'allée, les yeux braqués sur ma voiture qui s'éloigne. Est-ce moi qui suis devenue parano, à cause de mon passé avec Matt ? Je sens le danger partout, j'ai peur de tout. Mon Dieu, à quel moment ma vie va-t-elle reprendre un cours vraiment normal ?

## 12.

Quand j'arrive à la villa, je me rue à l'intérieur et vérifie que toutes les portes sont bien fermées. Je suis angoissée et me demande si c'est ma paranoïa qui me fait imaginer des choses, ou si cet homme me suivait réellement. Après tout, je ne le connais pas, alors pourquoi en aurait-il après moi ? Et si c'était Matt qui l'avait envoyé ? Je suis trop nerveuse à cause de mon passé. Il faut que je me calme, mais être seule dans cette grande maison n'arrange rien.

Je pense à Dylan et ma gorge se noue. Sa présence me manque. Je me sens tellement plus en sécurité avec lui... Je me demande ce qu'il fait et s'il va mieux ? Je ne sais pas quand il va revenir ni comment il va se comporter avec moi.

Je me prépare un plateau-repas, me laisse tomber sur le canapé devant la télé, et monte le son pour combler ce silence qui me pèse. C'est drôle comme on peut changer. Il n'y a pas si longtemps, le silence me réconfortait, car c'était le signe de l'absence de Matt. Et voilà, le passé revient me hanter, une fois de plus...

Je tressaille lorsque j'entends mon portable sonner, mais suis vite rassurée, car une seule personne a mon numéro. Je le saisis pour lire le message de mon « Lunatique ».

[Bonjour, Margot, mon ami m'a contacté,  
il vous a beaucoup appréciée.]

[Merci. Il a l'air très sympathique.  
Quand rentrez-vous ?]

[Je ne sais pas encore, pourquoi ?  
Il y a un problème ?]

[Non.]

[Dites-le-moi, Margot,  
si quelque chose ne va pas.]

[Je me sens seule.]

Je ne sais pas pourquoi j'ai ce besoin soudain de lui dire ça...

Le téléphone sonne mais cette fois, c'est un appel de Dylan. Je décroche. Mon cœur s'affole.

– Oui...

– Margot ? Que se passe-t-il ?

– Je ne sais pas... Je me suis imaginé qu'un homme me suivait cet après-midi et du coup, je suis

angoissée, dans cette maison, sans vous, balbutié-je, la gorge nouée.

– Comment ça ? Quel homme ? interroge-t-il.

– Ce n'est rien de grave, Dylan, je me suis sans doute fait des films !

– À quoi ressemblait-il ?

Je ne comprends pas son soudain intérêt. Je m'empresse de le rassurer :

– Dylan, je me suis angoissée toute seule et j'ai dû me tromper.

– À quoi ressemblait-il ? insiste-t-il.

– Grand, brun... avec un drôle de chapeau noir sur la tête.

– ...

– Dylan ?

– Oui, je suis là. Ne sortez pas jusqu'à mon retour, Margot !

– Mais je ne peux pas, je travaille !

– Non, vous restez à la maison ! ordonne-t-il froidement. Je dois vous laisser, je vous rappelle demain.

Il me raccroche au nez. Je reste quelques secondes immobile, les yeux braqués sur le petit écran du téléphone, sans comprendre ce qui se passe. Pourquoi s'est-il comporté de cette manière ? Je ne peux pas rater mon premier jour de travail. J'irai quand même, quoi qu'il en dise.

J'éteins la télévision, me couche pleine d'anxiété et reste allongée, les yeux grands ouverts une partie de la nuit. Je fixe les ombres au plafond, frissonne au moindre bruit et repense à Dylan et à ses drôles de réactions. Pourquoi mon ventre se tortille-t-il chaque fois que son visage m'apparaît ?

Vers quatre heures, je craque et décide de me lever. J'enfile une petite robe grise et me maquille pour être présentable pour mon premier jour de travail. J'attache mes cheveux et fonce me faire un café. La matinée s'écoule très vite et vient le moment de prendre la route. Je suis toujours un peu stressée.

\*\*\*

Mon premier après-midi se passe dans la bonne humeur. M. Laforge est très sympathique. Je range les rayons et renseigne les touristes à la recherche de souvenirs. En fin de journée, je suis complètement formée, alors il me laisse faire ma première fermeture seule.

J'ai le nez plongé dans la caisse quand la sonnette d'entrée se déclenche. Je lève la tête pour accueillir le client et reste muette. Je retiens les battements de mon cœur. Que fait Dylan ici, dans son costume sombre, les yeux exorbités par la colère ? Il avance à grandes enjambées pour se positionner face à moi. Ses lèvres pincées s'ouvrent pour me dire d'une voix tendue :

– Qu'est-ce que vous fabriquez ici ? Je vous cherche partout depuis des heures ! J'ai essayé de vous joindre sur votre portable ! Je vous ai dit hier de rester à la maison ! Vous ne pouvez pas vous contenter d'écouter, au lieu de n'en faire qu'à votre tête !

Mon sang ne fait qu'un tour devant son agressivité. Mes jambes se mettent à trembler, ma gorge se serre. Je suis tétanisée. Mon regard se voile alors qu'il continue de me crier dessus. Je ne comprends plus ce qu'il me dit. Je ne l'entends plus, recule précipitamment et renverse sur mon passage un présentoir de cartes postales. Je vois son visage blêmir quand il tend une main dans ma direction, mais je ne contrôle plus rien et me retrouve dos au mur. Les larmes passent le barrage de mes cils pour inonder mes joues.

– Margot ? Je ne... Je ne voulais pas vous faire peur, dit-il doucement, en avançant. Je me suis fait tellement de souci pour vous que... je me suis emporté.

Il n'est plus qu'à quelques centimètres de moi. Je relève la tête pour croiser son regard et entre deux sanglots, murmure :

– Désolée... Je... J'ai eu une crise de panique.

– C'est de ma faute, je n'aurais pas dû crier comme ça.

Il s'approche encore pour me prendre dans ses bras. Je suis surprise et réticente au début, puis pose ma joue contre sa poitrine, pour laisser libre cours à mon chagrin. J'ai un peu honte de ma réaction, mais je pense que le trop-plein de tension de ces dernières années a eu raison de moi. Ses doigts caressent doucement mon dos tandis qu'il me demande, inquiet :

– Qu'est-ce qu'il vous a fait pour que vous soyez à ce point démolie ?

Moi qui n'aime pas parler de mon passé, je suis étonnée quand mes lèvres se descellent pour tout lui avouer. Ses yeux s'agrandissent et son teint blêmit au fil des mots. Je m'arrête et relève la tête. Je frissonne devant l'intensité de son regard. Il me dévisage avec tendresse ou... pitié, je ne saurais dire. Il se penche pour déposer un baiser sur mon front, et me serre plus fort contre lui. Puis sa bouche glisse sur mes joues mouillées, arrêtant la course folle de mes larmes. Elle trace un chemin jusqu'à la mienne. Sa langue chaude et humide caresse ma lèvre inférieure, force le passage dans un baiser plus profond. Ma respiration se coupe. Son souffle sur mon visage et le tremblement de ses mains m'indiquent le trouble qui l'agite. Je m'agrippe désespérément à lui.

Je lâche un gémissement de plaisir quand ses doigts s'aventurent sous ma robe pour caresser mes fesses. Il me soulève pour me plaquer contre le mur, mes jambes s'enroulent autour de sa taille. Ma peau se couvre de frissons lorsque sa langue descend dans mon cou pour venir mordiller mon épaule. Je me ressaisis et glisse au sol pour le repousser. Il est d'abord surpris puis me fixe, inquiet, et essaye de s'approcher à nouveau. Je ne le laisse pas faire, m'éloigne et lance sur un ton grave :

– Je ne peux pas, Dylan... Il me faut plus... bien plus. Je sais ce qui va arriver, vous allez me donner du plaisir pour ensuite vous enfuir, comme les autres fois. Ça me fait mal, je ne peux pas vous laisser faire...

Il soupire, se passe une main lasse sur le visage et me répond, d'une voix pleine de tristesse :

– Mais je ne peux rien vous donner d'autre, Margot... C'est impossible, vous en connaissez les

raisons.

– Oui, et je refuse cette situation ! Je veux tout ou rien. Si vous me touchez, on ira jusqu’au bout. Sinon, veuillez garder vos distances !

Je suis agacée par son comportement et en colère contre moi-même d’être aussi faible face à cet homme et de réagir à la moindre de ses caresses. Je ne veux plus souffrir et sais qu’il n’est pas près d’ouvrir son cœur, alors je pense qu’il vaut mieux que je me tienne éloignée.

Il recule, soupire et se passe la main dans les cheveux. Son visage s’assombrit, ses yeux deviennent froids quand il s’adresse de nouveau à moi :

– Vous avez raison, je ne peux rien vous donner d’autre ! Je me laisse emporter par une simple attirance physique. J’aime ma femme et refuse de me lancer dans une histoire qui n’a pas d’avenir. Je l’attendrai le temps qu’il faudra.

Je me prends ses derniers mots en pleine figure. Mon cœur se fendille comme de la porcelaine dans ma poitrine. Mais qu’est-ce que j’avais imaginé ? Je détourne le regard pour cacher mon désarroi et me demande pourquoi je suis touchée par ses propos. Je ne suis pas amoureuse de lui, je devrais être indifférente. Alors pourquoi ça fait si mal ?

Je lui réponds maladroitement, sur un ton sec :

– Je veux que vous partiez ! Je suis sur mon lieu de travail. Je dois fermer la boutique…

Dylan ne bouge pas tout de suite et se contente de me dévisager. Je n’arrive pas à comprendre la multitude d’émotions qui déforment ses traits. Je le sens agacé mais fragile en même temps. Il y a aussi de la tristesse dans ses prunelles. Il fait demi-tour, s’éloigne et me jette par-dessus son épaule, d’une voix grave :

– Je vous attends dehors. Je refuse de vous laisser seule ici ! On doit parler de cet homme que vous avez vu.

J’éclate en sanglots à l’instant même où sa silhouette disparaît. Les larmes coulent abondamment sur mes joues. Je tape du poing sur le comptoir, folle de rage de m’être encore laissée emporter dans une histoire sans avenir. J’essuie mon visage d’un revers de la main et me redresse pour réparer les dégâts que j’ai causés. Je saisis ensuite les clés, me dirige vers la sortie et fixe la silhouette de Dylan à travers la vitrine. Je croise son regard quand il tourne la tête dans ma direction. Nos yeux sont soudés.

Puis, soudain, un bruit très fort vient me vriller les tympans. De nombreux coups de feu retentissent. La vitrine explose. Je vois Dylan tomber au sol. Mes jambes lâchent au même moment. Je me retrouve allongée au milieu des débris et bouts de verre. Je suis tétanisée. Je me demande si Dylan est toujours vivant.

Les yeux brouillés par les larmes, je me redresse dans le silence pesant qui s’installe après la

tempête. Je ne vois pas Dylan. Je suis coupée un peu partout et sous le choc. C'est en tremblant de tous mes membres que je m'approche de la vitrine éclatée. Je regarde par-dessus le rebord et ma gorge se noue. Mon estomac se retourne, j'ai tout juste le temps de me pencher pour vomir. Dylan est là, allongé sur le trottoir. Du sang recouvre sa chemise blanche. Son visage est blême, ses yeux sont fermés. Mon Dieu, il est mort...

– Dylan ! hurlé-je à plusieurs reprises.

# 13.

Je reste dans un coin de la boutique pour ne pas déranger les secours et la police. Je sais que Dylan est toujours en vie, mais j'ignore la gravité de ses blessures. Mon patron, M. Laforge, est arrivé lui aussi, accompagné d'un homme d'une grande élégance. Je ne le connais pas, mais la situation semble beaucoup l'affecter et il a l'air inquiet pour Dylan. Peut-être est-ce un membre de sa famille ? Je suis sous le choc, mes yeux sont gonflés d'avoir trop pleuré, mon ventre noué. Je me repasse la scène en boucle lorsque quelqu'un s'adresse à moi. Je relève le visage, surprise, et découvre cet homme si beau et élégant.

– Vous m'avez parlé ? demandé-je, d'une voix tremblante.

– Oui, je voulais savoir si ça allait, répond-il.

Il m'observe étrangement... Je dois sûrement avoir une mine affreuse, ce qui expliquerait son insistance.

– Oui, je pense. Je n'ai que quelques coupures. Pour Dylan, qu'ont dit les médecins ? questionné-je, très inquiète.

– Il est hors de danger, la balle a traversé son épaule.

– Je peux le voir ?

Il semble agité et son teint est livide.

– Non, il est sous protection, une ambulance le conduit à l'hôpital. Et vous aussi, nous devons vous mettre à l'abri !

– Comment ça ? Je veux aller le voir !

– Je suis désolé, mais c'est impossible. Vous allez devoir venir vivre chez moi jusqu'à la sortie de Dylan.

– Mais je ne vous connais pas !

– C'est vrai, je ne me suis pas présenté : Alex Laroche, le meilleur ami de Dylan. Je crois que vous avez rencontré ma femme, Éva ?

– Oui, sur la plage, dis-je rassurée. Je suis Margot. Vous savez pourquoi on a tiré sur Dylan ?

Il hésite un instant à me répondre, cherche ses mots et me lance :

– Je pense que ça a un lien avec un de ses clients, mais je ne peux pas vous en dire plus.

– Je comprends.

– Je règle deux ou trois choses ici et vous emmène chez moi, dit-il avant de tourner les talons.

– J'ai besoin de prendre quelques affaires chez Dylan, le stoppé-je.

– Très bien, on y passera en rentrant.

Je rejoins M. Laforge pour lui dire que je vais partir avec Alex Laroche. Comme j'ai déjà fait ma déposition, je n'ai plus rien à faire ici. Il me donne une semaine pour me remettre de mes émotions. Dylan ne quitte pas mes pensées une seule seconde.

Le trajet se déroule dans le plus grand silence. Nous sommes tous les deux secoués. Mais ses yeux m'observent à la dérobée alors, gênée, je décide de lui demander :

- Pourquoi me dévisagez-vous comme ça ?
- Pardon ? Je ne vous dévisage pas...
- Si, je vous ai vue ! insisté-je.
- Vous me rappelez seulement quelqu'un que j'ai connu, conclut-il, embarrassé.
- Vous n'êtes pas le premier à vous comporter de cette façon avec moi. Je pense savoir à qui je ressemble, mais personne ne veut m'en dire plus...

Il garde le silence. Déçue, je reporte mon attention sur la route.

Nous passons récupérer mes affaires, et nous nous rendons dans son immense demeure. Éva nous attend sur le perron et me prend dans ses bras. Elle m'aide ensuite à m'installer dans la chambre d'amis. Épuisée, je refuse de manger et décide de me coucher après une bonne douche.

Je ne dors pas vraiment cette nuit-là, je suis trop angoissée pour Dylan.

\*\*\*

À mon réveil, je m'habille rapidement, trop pressée d'avoir de ses nouvelles. Je sors de la chambre et trouve la cuisine en suivant la délicieuse odeur de café. Je rentre dans la pièce, Éva est là, avec sa fille. Un sourire illumine son visage quand elle me voit.

- Bonjour, Margot, comment vas-tu ce matin ?
- Ce n'est pas la grande forme, j'ai mal un peu partout et je n'ai pas vraiment réussi à dormir.
- Je comprends, c'est normal. Sers-toi un café, les tasses sont au-dessus de l'évier.
- Tu as des nouvelles de Dylan ?
- Oui, Alex a appelé l'hôpital ce matin. Il va mieux et se repose. Dylan était très inquiet pour toi. Il a apparemment harcelé les infirmières pour avoir son portable et te joindre, mais tu ne dois pas avoir le tien sur toi. Comme il n'arrivait pas à te contacter, il a appelé mon mari, continue-t-elle en ne pouvant contenir un sourire. Mais Alex lui a dit que tu dormais.

Je rougis, me sers une tasse de café et m'assois à table face à elle tandis qu'elle essuie la bouche de sa fille. Je ne comprends pas cette soudaine inquiétude de Dylan. Après tout, c'est lui qui est sur un lit d'hôpital, pas moi.

- Je l'ai oublié dans mon appartement, j'irai le récupérer plus tard. Pourquoi cherche-t-il à me joindre ?
- Sûrement parce qu'il tient très fort à toi, répond-elle en me dévisageant.
- Je ne vois pas pourquoi. Je suis seulement son employée.

Je détourne les yeux devant son regard insistant.

– Il y a bien plus que ça entre vous deux. Il s'isole et ne supporte aucune présence féminine depuis... le décès de sa femme.

– Elle n'est pas morte, mais disparue. Je peux te dire qu'il ne pense qu'à elle, annoncé-je tristement.

– La police a trouvé une grosse quantité de sang sur la plage. Nous sommes certains qu'elle n'est plus de ce monde.

– La plage ?

– Oui, celle qui se trouve devant sa maison.

Ma poitrine se serre. Ce n'est donc pas la mer que Dylan passe des heures à fixer, chaque soir, mais l'endroit où sa femme a disparu...

– Il l'aime toujours et refuse d'ouvrir son cœur à quelqu'un d'autre, confié-je.

Éva affiche aussitôt un sourire triomphant.

– Je le savais ! Il y a bien quelque chose entre vous !

– Non... Enfin, oui. On s'est embrassés quelques fois, mais ça ne va pas plus loin, avoué-je, ressentant le besoin d'en parler à quelqu'un.

– Tu sais, Margot, parfois il faut du temps pour passer à autre chose. Il ne faut pas renoncer, je suis certaine qu'il tient vraiment à toi.

J'aimerais être aussi optimiste qu'elle.

– Il m'a dit qu'il ne se passerait jamais rien de plus entre nous. Il ne veut pas tromper sa femme.

– Il culpabilise et il a peur de s'attacher à nouveau.

– Pourquoi culpabiliserait-il ?

– C'est à cause d'une de ses affaires que son épouse a été enlevée.

– Enlevée ? Je pensais qu'elle avait disparu, m'étonné-je.

Je me redresse et la fixe pour lui faire comprendre que je veux en savoir plus.

– En fait, la police privilégie la thèse de l'enlèvement car, à ce moment-là, Dylan défendait un des plus gros trafiquants de drogue de Marseille. Quand il a perdu le procès, son client a été envoyé en prison pour de nombreuses années. Son fils a alors repris le flambeau et s'est vengé en kidnappant Victoria. Nous savons que c'est lui, parce qu'il avait menacé Dylan, mais il n'y a aucune preuve exploitable.

– Mais c'est horrible ! m'écrié-je. Je comprends mieux pourquoi il s'interdit d'être heureux.

– Oui, mais je pense que ton arrivée dans sa maison n'est pas innocente. Tu dois vraiment beaucoup lui plaire !

– Je ne sais pas...

– Et toi, tu l'aimes ? demande-t-elle, curieuse.

– Je l'aime beaucoup. Il m'attire aussi. Je ne vais pas te mentir, je ne suis pas contre le fait

d'avoir une relation avec Dylan, mais ça me fait mal quand il me rejette.

– Laisse-lui un peu de temps, conclut-elle en posant sa main sur la mienne.

# 14.

Alors que je me suis réfugiée dans ma chambre depuis un moment, je décide de me rendre chez Dylan pour récupérer mon portable. Ne trouvant pas Éva, je sors de la maison seule et descends jusqu'à la plage. Je marche et pense aux révélations de cette dernière sur la femme de Dylan.

J'arrive sur la terrasse, et découvre une boîte devant l'entrée de mon appartement. Je me penche pour la ramasser et vois mon nom inscrit sur l'emballage. Mon cœur s'affole. Pourvu que ce ne soit pas Matt... Je déverrouille rapidement la porte pour me rendre dans la cuisine. Je pose le paquet sur le comptoir et reste quelques minutes, immobile, à le fixer. J'hésite à l'ouvrir. Une angoisse soudaine me serre la gorge. Je prends mon courage à deux mains et décolle le papier cadeau. Mon sang se fige dans mes veines. Je reconnais tout de suite l'étiquette sur la bouteille de vin. Matt et moi en buvions des litres à l'université. C'était notre boisson favorite, celle-là même que nous avons partagée lors de la soirée de notre premier baiser. Une carte postale l'accompagne, quelques mots y sont griffonnés de cette écriture que je connais par cœur.

*Pour fêter nos prochaines retrouvailles.*

*J'attends ton retour avec impatience.*

Je lâche la bouteille, qui se brise en mille morceaux sur le carrelage de la cuisine. Les larmes jaillissent de mes yeux et mon corps est secoué d'incontrôlables tremblements.

Comment a-t-il fait pour me retrouver ? C'est impossible, j'ai pris toutes les précautions ! Je récupère précipitamment mon portable et après avoir verrouillé la porte, cours à toute vitesse vers la maison voisine. Mon cœur tambourine dans ma poitrine. J'ai du mal à reprendre mon souffle quand je remonte m'enfermer dans ma chambre. Je reste recroquevillée un long moment sur mon lit, les yeux braqués sur le mur. Je sursaute lorsque mon téléphone se met à sonner. C'est Dylan, ça ne peut être que lui. Je décroche, le cœur au bord des lèvres. Sa voix grave et inquiète arrive à mes oreilles et j'éclate en sanglots.

– Margot ?

Je ne réponds pas.

– Margot ? C'est Dylan, parlez-moi... Pourquoi pleurez-vous ? demande-t-il, paniqué.

– Je suis désolée... c'est l'émotion, réponds-je entre deux reniflements.

– Je vais bien, Margot, et vous aussi ! Cessez de pleurer et dites-moi ce qui ne va pas.

– Je me suis fait tellement de souci pour vous...

– Tout va bien et je vais bientôt rentrer ! Nous partirons tous les deux quelques jours à Paris pour nous éloigner de Cassis.

Je suis vraiment étonnée par sa proposition.

– Et mon travail, je ne peux pas...

– C'est arrangé. C'est une question de sécurité, je vous ai mise en danger, je dois vous protéger maintenant !

– Très bien...

Je ne lui parle ni de ma découverte ni de Matt, ne voulant pas le stresser davantage. Je me demande si l'agression de Dylan et l'arrivée de ce paquet ne sont qu'une coïncidence. Serait-il possible que Matt se soit procuré une arme et ait même envoyé cet homme étrange au chapeau, l'autre jour ? Non, il n'aurait pas les moyens d'organiser une tentative de meurtre. Il dilapide tout son argent dans ses beuveries !

– Margot ?

– Oui, je suis là, réponds-je, sortant de mes sombres pensées.

– Autre chose ne va pas ? questionne-t-il d'une voix douce.

– Non... J'ai envie de vous voir... Vous me manquez, avoué-je, en me rappelant les paroles d'Éva.

Je dois insister, lui faire comprendre que je tiens à lui et qu'on a le droit d'être heureux.

Il ne me répond pas. Ma gorge se serre et je décide de faire diversion :

– Vous pensez rentrer dans combien de temps ? Et comment va votre épaule ?

– En fin de semaine prochaine, et je vais vite guérir, ne vous inquiétez pas. Nous partirons immédiatement. Alex nous emmènera en hélicoptère, ce sera rapide.

– Ah bon... Je n'ai jamais pris ce genre d'engin, dis-je, pas rassurée.

– Vous n'avez pas peur d'une tentative de meurtre, mais vous êtes angoissée à l'idée de monter dans un hélicoptère ? plaisante-t-il.

– Oui, je ne suis peut-être pas normale...

– Vous êtes la personne la plus normale et la plus courageuse que j'ai eu la chance de rencontrer ces dernières années, affirme-t-il d'une voix pleine de douceur.

– Je vais vous laisser vous reposer, vous devez être épuisé, dis-je, émue par ses paroles.

– Oui, à bientôt, Margot, je suis soulagé de vous avoir parlé.

– Moi aussi, Dylan, à très vite, conclus-je en raccrochant à regret.

L'entendre m'a apaisée. Je tiens vraiment à lui, je m'en rends compte... Je ne pense pas que ce soit de l'amour, mais de la tendresse. Je lui suis tellement redevable...

# 15.

Les jours suivants passent très lentement. Les heures s'éternisent et mes nuits sont entrecoupées de cauchemars. Le fait de savoir Matt dans les parages me perturbe vraiment. Je n'ose plus sortir de la maison et reste des journées presque entières enfermée dans ma chambre. Éva et Alex se font du souci pour moi, mais je ne peux rien leur dire. Je dois faire face à mes angoisses, seule.

Demain, Dylan doit rentrer et nous partirons pour Paris. Tout ira mieux là-bas. Je sursaute en entendant deux coups frappés à la porte. J'ouvre et suis surprise de découvrir Alex. Il a l'air stressé et sa voix est grave :

- Nous allons chez Dylan pour préparer vos valises et les siennes.
- Que se passe-t-il ? Il ne revient que demain, nous avons le temps !
- Non, suivez-moi ! On nous attend et Dylan rentre aujourd'hui ! Il a été victime d'une nouvelle agression à l'hôpital, donc je vous emmène cet après-midi à Paris, finit-il en marchant à toute allure.
- Il va bien ? m'affolé-je.
- Oui, il a encore eu de la chance cette fois-ci, mais il faut le mettre à l'abri.

Mon sang se glace. J'ai peur pour lui. Je ne supporterais pas de le perdre. Nous arrivons sur la terrasse où quatre hommes habillés de vêtements sombres nous attendent. Vu leur comportement, ce sont sûrement des agents de sécurité. On ne plaisante plus. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. La seule chose qui me réjouit dans tout ça, c'est le fait que je vais bientôt revoir Dylan. Mon cœur s'emballer rien qu'à cette idée.

Nous arrivons dans la maison et tandis qu'Alex se rend dans la chambre de Dylan, je file préparer mes affaires et ramasser les débris de la bouteille. Puis je le rejoins et me fige quand je rentre dans la pièce. Alex est assis sur le lit, la tête dans les mains. Il la relève pour plonger dans mes yeux noirs. Je frissonne devant la douleur que j'y découvre.

– Je ne savais pas... Je pensais qu'il avait tiré un trait sur son mariage et qu'il essayait d'avancer, dit-il en me désignant, d'un geste de la main, les armoires ouvertes. Je suis son meilleur ami et je n'ai rien remarqué de sa souffrance !

– Oui, ça m'a étonnée aussi quand j'ai découvert toutes les affaires de sa femme. Surtout que je n'étais au courant de rien...

– Je l'aime comme un frère et... je voudrais tellement le voir heureux. Je vais peut-être vous surprendre, Margot, mais depuis que vous êtes apparue dans son existence, je le trouve différent. Vous pourriez être cette personne qui lui redonnerait goût à la vie.

– Peut-être, mais encore faudrait-il qu'il me laisse entrer dans son cœur. Il souhaite rester fidèle à sa femme. Il est persuadé qu'elle va revenir...

– Comment j'ai pu passer à côté de ça ! achève-t-il en s'agitant.

– Je vais vous aider, ça ira plus vite.

– Merci.

Pendant que l'on regroupe les affaires, mon cerveau bouillonne. Je songe à Matt, à ces tentatives de meurtre, à Dylan, aux sentiments que j'éprouve pour lui. C'est une découverte pour moi, car je ne pensais pas pouvoir aimer de sitôt. Aimer... Je n'en reviens pas ! Je sens que je m'engage dans une relation très compliquée, encore une fois, mais comment lutter contre ce que je ressens et qui me ronge de l'intérieur ? Et comment faire pour qu'il oublie sa femme ? Qu'il nous laisse une chance ? Tellement de questions en suspens et si peu de réponses...

De retour chez Éva et Alex, je vais m'allonger un moment dans ma chambre. Lorsque, quelques heures plus tard, je me réveille, je suis surprise d'avoir dormi si longtemps. Je me lève pour aller prendre un café dans la cuisine, mais alors que je passe à proximité du salon, des voix me parviennent. Je m'approche et tends l'oreille. Je reconnais tout de suite Dylan. Mon cœur s'affole. Je fais un pas en avant, entends le reproche d'Alex et suis stoppée net dans mon élan.

– Elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau, ne me dis pas que c'est une coïncidence, je n'y croirais pas, Dylan ! Tu dois tirer un trait sur ton passé et avancer. Chez toi, tu vis au milieu de souvenirs, tu ne peux pas faire ça !

Je ne suis pas surprise par cette remarque, après ce qu'il m'a dit sur la plage et les réactions de ses amis, je me doutais bien que je ressemblais à sa femme. Mais l'entendre de vive voix, me fait l'effet d'une grande claque dans la figure.

– S'il te plaît, Alex, lâche-moi avec ça ! Elle ressemble à Victoria, c'est vrai, mais de toute façon, je ne compte pas avoir de relation sérieuse avec elle.

– Pourquoi ? Elle est charmante, je vois bien qu'elle t'attire ! Laisse-lui une chance. Et vide-moi cette maison ! S'il le faut, je viens t'aider et on range tout dans des cartons !

– Non, rien ne bougera, Alex... Elle est peut-être encore vivante. Si elle revient et qu'elle découvre que j'ai effacé toute trace de sa présence, comment le prendra-t-elle ? C'est ma femme ! Imagine-toi vivre la même chose avec Éva, tu l'effacerais de ta vie, comme ça ?

Un silence pesant s'installe. Je suis triste à mourir. Ce que je viens d'entendre me brise le cœur...

– Bien sûr que non, je ne l'effacerais pas de ma vie, mais j'essaierais de me donner une autre chance de connaître le bonheur. Rappelle-toi quand mon ex et mon frère m'ont trahi, je ne pensais plus pouvoir faire confiance ni aimer ! Regarde-moi, aujourd'hui, Dylan. Je suis l'homme le plus heureux du monde avec Éva et notre fille !

– Margot est très gentille, mais ça n'ira pas plus loin entre...

Il ne finit pas sa phrase. Je reporte mon attention sur lui et découvre qu'il m'observe, l'air complètement démuni. Il se lève pour me rejoindre. Je fais volte-face et file m'enfermer dans ma chambre, le cœur lourd de remords de m'être attachée à lui de cette façon.

Il vient frapper à ma porte. Je ne réponds pas et me contente d'écouter ses excuses.

– Margot, je suis désolé, vous n’auriez jamais dû entendre cette conversation. Ouvrez-moi, qu’on en discute ensemble. S’il vous plaît, m’implore-t-il.

– Laissez-moi tranquille ! Je ne veux pas vous parler, crié-je, de colère ou de désespoir.

Il n’insiste pas et m’abandonne à mon chagrin.

Un moment plus tard, Éva arrive pour me dire qu’on doit partir. Je suis à deux doigts de refuser, mais je n’ai pas le choix, ma vie est en danger. Je la suis dehors et vois Dylan près de la voiture, le bras en écharpe, le teint pâle. Il me fixe, et son air triste me tord le ventre. Ses yeux semblent remplis de douleur. C’est le monde à l’envers. C’est moi qui souffre, pas lui ! Alors, de rage, je monte dans la voiture sans plus prêter attention à lui. Je me concentre sur la route pour éviter de croiser son regard.

– Nous pouvons en parler ? me demande-t-il.

Je l’ignore.

– Margot... Je comprends votre colère, mais je ne vous ai jamais rien promis, j’ai toujours été franc avec vous !

Il pose sa main sur la mienne. Je me dégage brusquement et lui sors ce que j’ai sur le cœur :

– Vous avez toujours été franc avec moi ? Vous me manipulez depuis le début, vous avez fait en sorte que je tombe amoureuse de vous uniquement parce que je ressemble à votre femme, et puis vous...

Je me rends compte de ce que je viens de lui avouer et ne termine pas ma phrase. Son visage s’est décomposé, et moi, je ne sais plus où me mettre.

– Je n’ai jamais rien fait de tel, Margot ! Je n’ai jamais voulu que vous tombiez amoureuse de moi ! Et pour la ressemblance avec ma femme, ce n’est qu’une coïncidence.

Il serre la mâchoire et tourne la tête vers la vitre pour regarder le paysage.

Je vois bien qu’il est tourmenté, ses mains tremblent et son genou ne cesse de tressauter. J’essaie de me calmer pendant le reste du trajet, qui se fait dans le plus grand silence. Nous arrivons sur le parking d’un petit aéroport que nous traversons en marchant rapidement. Tandis que Dylan et Alex règlent les formalités, je me dirige vers l’hélicoptère. Il me rejoint. Je l’ignore toujours et refuse la main qu’il me tend pour m’aider à grimper dans cet engin qui me donne des palpitations. Alex s’installe aux commandes. Je tremble. Je sens que je vais faire une crise de panique. Nous décollons puis prenons de l’altitude. Je ferme les yeux et attrape le bras valide de Dylan. Mes doigts sont crispés et j’ai du mal à respirer. J’entends sa voix dans l’écouteur du casque :

– Tout va bien, Margot, vous ne risquez rien !

J'essaie de me détendre et, au bout d'un moment, cela fonctionne et j'ose enfin ouvrir les yeux. Il me fixe, inquiet. Je retire vivement ma main de son bras et détourne mon regard du sien.

Quand nous arrivons à destination, je lâche un soupir de soulagement et descends précipitamment pour mettre un pied à terre. Alors que les hommes déchargent les valises, je jette un œil aux alentours. Nous nous trouvons sur le toit d'un building, entre la Grande Arche de la Défense et la Seine, à la périphérie de Paris. On peut aussi apercevoir la tour Eiffel et L'arc de Triomphe, c'est incroyable...

Peu après, je les suis dans un couloir jusqu'à ce que nous emprunions un ascenseur. Nous nous retrouvons tous les trois dans un silence gênant. Je surprends plusieurs fois le regard d'Alex. Il nous observe tour à tour, un sourire en coin. Je ne comprends vraiment pas ce qui l'amuse. Je baisse le menton et prie pour qu'on arrive vite. Les portes s'ouvrent sur l'immense salon d'un appartement. Je sors la dernière. Dylan se tourne vers moi.

– Je vais vous montrer votre chambre, Margot.

Je hoche la tête et le suis. Il m'invite à entrer dans une pièce spacieuse aux nuances jaunes.

– J'espère que ça vous conviendra ? demande-t-il d'un ton neutre.

– Très bien, merci, réponds-je froidement.

Il sort et ferme la porte derrière lui. Je me retrouve seule face à mes tourments. Je prends tout mon temps pour ranger mes affaires, peu pressée de le rejoindre pour le dîner.

# 16.

Quand je me décide enfin à sortir de ma chambre, après avoir enfilé une robe confortable, je me dirige vers le grand salon. Tout est calme. J'entre dans la pièce et découvre Dylan seul, assis sur le canapé, le regard dans le vague. Mon cœur tressaille. Il lève la tête vers moi, se redresse et pose son verre sur la table basse. Je m'approche doucement. Devant lui, une bouteille de vodka à moitié vide. Je l'observe plus attentivement et remarque ses yeux brillants.

- Vous avez bu ? demandé-je inquiète.
- Peut-être un peu, oui, bredouille-t-il.

Je ne l'avais encore jamais vu si effondré et si... saoul !

- Mais il ne faut pas, vous êtes blessé, Dylan, et vous prenez des médicaments ! le disputé-je.
- Que pourrait-il m'arriver de plus dans cette putain de vie ? demande-t-il sur un ton plein d'amertume.

Il se lève et titube jusqu'à moi. J'ai l'impression d'être face à Matt. Je recule puis me ressaisis, avance vers lui et pose ma main sur son bras.

- Je vais vous faire un bon repas et ça ira mieux.
- Je n'ai pas faim, murmure-t-il en plongeant ses yeux brûlants dans les miens.

Je n'ose plus bouger. Il vient caresser ma joue. Mon corps s'enflamme, mon cœur cesse de battre. Sa main glisse derrière ma nuque et m'attire contre lui. Je suis incapable de résister tant je le désire. Il baisse la tête pour déposer un baiser sur mon front, puis égare ses caresses vers ma poitrine. Je lâche un gémissement. Ses doigts passent sous ma robe pour remonter vers mes fesses et me plaquer contre son érection.

- J'ai tellement envie de vous..., chuchote-t-il à mon oreille avant de la mordiller et de faire descendre sa langue le long de mon cou.

L'odeur d'alcool vient chatouiller mes narines, un léger malaise m'envahit et fait remonter en moi des souvenirs désagréables, mais je les chasse. Dylan n'est pas Matt. Et s'il s'est laissé aller ce soir, ce n'est pas sans raison.

Je ne sais pas comment je fais pour empêcher mes jambes de fléchir. Ses doigts s'aventurent sur mon ventre et déclenchent en moi une tempête d'émotions. Ils se faufilent ensuite sous mes dessous pour m'infliger de douces caresses, et s'enfoncer en moi de plus en plus vite, de plus en plus fort. Chaque cellule de mon corps est en feu. Je m'agrippe à lui, faisant attention à son épaule mais bien décidée, cette fois-ci, à ce qu'il ne me laisse pas sur ma faim. Nos langues se rencontrent et se mélangent dans une danse infernale. Je défais sa ceinture et glisse mes doigts dans son pantalon. Il

sursaute et recule violemment, mais je le retiens, déterminée à lui faire lâcher prise et oublier ses vieux démons. Je le pousse, l'obligeant à s'asseoir sur le canapé, puis m'agenouille devant lui et remonte mes mains le long de ses cuisses. Mes yeux plongent dans ses prunelles torturées. Il lâche un soupir quand je descends son pantalon et stoppe mon geste pour murmurer :

– Margot, je ne devrais pas, mais j'en ai tellement envie...

Je le fixe un instant, pleine de désir pour cet homme qui bouleverse toute ma vie. Ce soir, j'ai décidé d'aller jusqu'au bout. Je prends son membre dans ma main. Ses doigts s'enfoncent dans la chair de mon bras, sa tête tombe en arrière contre le dossier du canapé. Je relève son polo pour poser ma bouche sur la peau douce de son ventre plat et dur. J'en rêve depuis si longtemps qu'à ce contact, une décharge électrique me traverse le corps.

Je lève les yeux sur son visage pendant que ma langue glisse en dessous de son nombril. Ses traits sont tendus par le plaisir. Je suis soulagée qu'il se laisse enfin aller. Une sensation de bien-être m'envahit de voir qu'il s'ouvre à moi. Je ne le quitte pas du regard alors que je le déshabille. Sous ma main, son excitation est plus vivante que jamais. Il tressaute. Mes doigts commencent ce lent et irrésistible va-et-vient sur son membre dressé. Ses paupières se soulèvent et ses prunelles brûlantes plongent dans les miennes. Je colle mes lèvres sur son gland, dur et chaud. Du bout de la langue, je le soumets à une douce torture en traçant des sillons humides le long de son sexe, avant de le prendre complètement en bouche.

– Margot..., gémit-il d'une voix rauque, sans pouvoir finir sa phrase.

Ses doigts agrippent ma chevelure. Je continue, accélère le rythme et suis surprise quand sa main écarte mon visage :

– Je ne veux pas que notre première fois se passe comme ça... Ce n'est pas le bon moment...

– Il n'y a pas de bon ou de mauvais moment, Dylan. Nous en avons envie tous les deux, alors pourquoi ne pas vivre cet instant et arrêter de se poser des questions ? As-tu des préservatifs ? demandé-je en rougissant.

Après une hésitation, il me désigne le tiroir de la table basse. Je me lève et en récupère un, puis me positionne devant lui. Je retire mes vêtements doucement. Je suis surprise d'avoir si peu de pudeur en sa présence, comme si je le connaissais depuis toujours. Son regard me dévore et me brûle la peau. J'admire son superbe corps, son torse sculptural, ses épaules larges et ses jambes longues et musclées. Je me mordille la lèvre d'envie face à ce spectacle. Pour ce soir, il est à moi, et je compte bien profiter de lui ! Je m'assieds à califourchon sur ses cuisses et pendant que je déroule le préservatif sur son membre, je pose mes lèvres sur les siennes. Je n'en reviens pas, ce moment tant désiré se passe naturellement, comme si le destin en avait décidé ainsi. Sa main agrippe ma hanche. Je me soulève pour glisser lentement sur son sexe.

– C'est si bon d'être en toi, murmure-t-il, le souffle entrecoupé.

Commence alors une danse effrénée entre nos deux corps. J'aime le sentir me remplir. J'accélère

le rythme. Il se met à tourner des hanches tandis que je m'empale de plus en plus profondément sur lui. La vision de son sexe qui se retire de moi avant de me pénétrer à nouveau m'excite au plus haut point. Je relève les yeux et nos regards se soudent. Mon corps se met à trembler de manière irréprouvable. Je jette la tête en arrière pour lâcher un cri. Je suis complètement dévastée par un orgasme d'une rare intensité. Il me rejoint à son tour, et se redresse pour coller son corps contre le mien dans un dernier coup de reins.

Alors que nous reprenons notre souffle, l'un contre l'autre, sa main caresse mon dos. Sa bouche trouve la mienne pour un baiser plus profond, plus charnel. Mon cœur rate un battement. Il s'allonge sur le canapé en m'entraînant. Je me retrouve couchée contre lui, ma tête repose sur son torse. Je suis émue par ce moment passionné que nous venons de partager. J'ai encore du mal à croire que c'est bien arrivé.

- Qu'est-ce qu'on a fait, chuchote-t-il en fixant le plafond.
- On s'est fait du bien, réponds-je sans hésitation.
- Nous n'aurions pas dû, Margot...
- Mais pourquoi ça ? demandé-je en me redressant sur un coude pour le regarder dans les yeux.

Ce que je n'aurais sans doute pas dû faire... Lorsque je vois le remords sur son visage, la tristesse m'envahit.

- Parce que je suis marié...
- Arrête avec ça, Dylan ! Elle ne reviendra pas, m'emporté-je, agacée d'entendre toujours ce même refrain.

Il se rembrunit, et je regrette aussitôt mes paroles.

- Je t'interdis de dire ça, s'énerve-t-il.

Il me repousse pour se mettre debout et me jette un dernier regard empli de colère avant de faire volte-face. Je reste sur le canapé. Je ne sais pas quoi répondre. Les larmes au bord des yeux, je contemple son sublime corps s'éloigner. Je ne peux rien faire pour le retenir. Mon petit moment de bonheur aura été de courte durée. C'est la gorge nouée que je ramasse mes affaires pour retourner dans ma chambre. Je me couche le cœur vide, en me remémorant chaque seconde de ce moment partagé avec Dylan et ressens de la culpabilité de l'avoir blessé avec mes mots.

\*\*\*

Le lendemain, je me lève les yeux cernés et gonflés. Je prends une douche pour m'extirper de cet état comateux. J'enfile ensuite un jean noir moulant et un chemisier blanc. Après quelques touches de maquillage, je décide de sortir de ma chambre. Mes mains tremblent à l'idée de le revoir. Je ne suis pas particulièrement fière de mon attitude de la veille. Je ne sais ce qui m'a pris de me jeter sur lui comme ça.

J'arrive dans la cuisine. Il est là, debout, une tasse de café à la main, les traits tirés. J'imagine que,

comme moi, il n'a pas beaucoup dormi.

– Bonjour, Margot, dit-il d'une voix grave.

Il me fixe intensément. Je détourne le regard et réponds :

– Bonjour...

– J'aimerais que l'on discute de... ce qui s'est passé hier soir.

– Moi, je n'en ai pas envie, m'agacé-je en me servant une tasse de café, avant de lui tourner le dos pour faire face à la baie vitrée.

– Eh bien moi, je vais parler et tu vas te contenter d'écouter, continue-t-il en se rapprochant de moi.

Je lâche un soupir et pivote. Mes yeux rencontrent les siens. Le temps se fige. Nous nous observons en silence un long moment puis il reprend la parole :

– J'avais trop bu hier soir, ce qui explique... la suite. Sinon, rien de tout cela ne se serait produit, affirme-t-il d'un ton peu convaincant.

J'explose de rage et le gifle. Ma main est partie toute seule, je le regrette instantanément. Ma voix se déchire :

– Quel hypocrite tu fais ! Tu as apprécié cet instant autant que moi ! Tu te caches derrière de fausses excuses parce que tu as peur. Tu as peur d'aimer à nouveau ! Peut-être que tu t'en moques, mais pour moi, ce n'était pas une erreur, plutôt le plus beau moment que j'ai partagé avec quelqu'un ces dernières années !

Je le regarde, bouleversée. Il est immobile et blanc comme un linge. Ma gifle l'a surpris, lui aussi, et ses yeux se sont assombris :

– Pense ce que tu veux, je m'en fous ! Mais ne lève plus jamais la main sur moi... C'est bien compris ? finit-il, la mâchoire contractée par la colère.

– Je suis désolée pour la gifle, balbutié-je.

– Je pars pour la journée, je dois régler certains détails. Ne m'attends pas pour dîner ce soir, je suis invité.

Je le regarde s'éloigner et essuie mes joues. Je ne sais pas ce qui m'a pris... Je déteste la violence pour l'avoir bien trop endurée avec Matt, et m'en veux terriblement de l'avoir frappé.

# 17.

Les heures suivantes, je visite l'appartement, passant de pièce en pièce, émerveillée par ce que j'y découvre. Le luxe est de mise. Des tableaux sublimes recouvrent les murs, l'ameublement est moderne, mais rien n'égale cette vue incroyable sur Paris. J'observe à travers la baie vitrée les toits à perte de vue et remarque quelques monuments tels que la basilique du Sacré-Cœur. Le silence des lieux m'a fait du bien ; je me sens moins en colère, moins prisonnière de mes sentiments. Je sens que j'ai repris mes esprits. J'ai juste un peu peur de recroiser Dylan demain... Que doit-il penser de moi ? Et moi, qui suis-je pour lui avoir balancé tout ça alors que l'on se connaît depuis si peu de temps ?

La sonnerie de mon portable me ramène sur terre. C'est un numéro inconnu. J'hésite un instant, j'ai toujours peur de tomber sur Matt mais la curiosité l'emporte et je décroche :

- Bonjour, Margot. C'est Éva, j'espère que je ne te dérange pas ?
- Non, pas du tout. Je suis seule à l'appartement.
- Je t'appelle pour savoir ce que tu vas mettre ce soir, car je vais faire les boutiques cet après-midi.

Je reste silencieuse et pense à Dylan qui est invité aussi. Serait-ce pour la même soirée ?

- Margot ?
- Je suis là... Mais je ne sais pas de quoi tu parles, rétorqué-je, une boule dans la gorge.
- Ah... Pourtant, j'ai bien dit à Dylan de t'inviter. J'en suis sûre.
- Oui, mais je pense qu'il n'a aucune envie de sortir avec moi, et encore moins de me mélanger à son monde. Je me rappelle lorsque tu nous avais conviés, le jour où je t'ai rencontrée sur la plage, ça l'avait mis dans une rage folle !
- Peu importe ce qu'il pense ! C'est moi qui invite et je veux que tu viennes ! C'est une soirée qui me tient à cœur, je fête l'ouverture de ma troisième école de danse. Nous allons manger, danser, et il y aura plein de monde. Je tiens absolument à ce que tu sois là !

Mal à l'aise malgré son évidente sympathie pour moi, je cherche une excuse pour décliner son invitation :

- Je ne peux pas venir, Éva, je n'ai rien à me mettre et...
- C'est pour cette raison que je t'appelle, me coupe-t-elle. Je passe te prendre dans une heure et je vais te relooker !
- Je n'ai pas d'argent, avoué-je, mal à l'aise.
- Ce n'est pas un souci, les boutiques Laroche appartiennent à mon mari. On y trouvera notre bonheur.
- Dylan va être en colère...

– Oh ! Crois-moi, quand tu seras passée dans les mains de nos vendeuses et esthéticiennes, ce n'est pas de la colère qu'il va ressentir, mais plutôt... du désir ! répond-elle en riant.

– Très bien, cédé-je, finalement convaincue par son enthousiasme.

\*\*\*

Elle arrive une heure plus tard. Je suis encore une fois éblouie par sa beauté. Son visage bronzé aux traits fins, ses courbes sensuelles. Cette femme est tellement gentille que je me laisse entraîner dans les salons esthétiques pour subir tout un tas de tortures, puis chez le coiffeur pour raccourcir mes cheveux et me faire un carré plongeant bien lisse.

Après un maquillage savant vient le tour des essayages. Mon choix se porte sur une petite robe Chanel moulante, en crêpe de soie noire à fines bretelles. Elle m'arrive en dessous des genoux. Une paire d'escarpins à talons vertigineux complète ma tenue. Je m'observe dans le miroir un moment. J'ai du mal à me reconnaître. J'ai repris un peu de poids, et je dois avouer que je me trouve jolie, ce qui ne m'est pas arrivé depuis très longtemps. Éva me regarde avec admiration :

– C'est parfait, tu es magnifique !

– Merci, toi aussi, réponds-je en observant la superbe robe longue turquoise qu'elle s'est choisie.

– Bon, on y va ! lance-t-elle en m'entraînant par la main.

– Déjà ?

– Oui, je dois voir les derniers détails pour la réception. Il est hors de question que tu rentres et que je te laisse seule ! conclut-elle.

Nous repartons en berline. Lorsque nous arrivons dans la grande salle de l'école de danse, je reste sans voix. C'est magnifiquement décoré dans des tons blanc et turquoise. En me voyant écarquiller les yeux, elle m'avoue :

– Le turquoise est ma couleur préférée.

– C'est vraiment très beau, Éva.

– Je t'abandonne un moment, fais comme chez toi !

Je fais le tour de la salle du regard. Une armée de serveurs met en place un immense buffet, un orchestre s'installe au bout de la piste de danse, une ambiance survoltée mais joyeuse règne. Je me pose dans un coin pour ne pas gêner les préparatifs.

Une heure plus tard, les premiers invités arrivent. Je reste en retrait face à cette foule d'inconnus, mais Éva et Alex viennent me chercher pour aller boire une coupe de champagne en leur compagnie. Les musiciens entament une valse et les couples se précipitent sur la piste. Je n'aperçois toujours pas Dylan et suis soucieuse. J'ai peur de sa réaction lorsqu'il me verra.

– Margot, je te présente Florian, dit Éva en me sortant de ma torpeur.

Je reporte toute mon attention sur l'inconnu face à moi. Il se trouve être un très bel homme. Grand, les cheveux bruns très courts, des yeux noirs à tomber, un sourire incroyable. Mes joues rosissent

quand je lui tends la main pour le saluer.

– Enchanté, Margot, me dit-il d'une voix grave et sensuelle.

– Bon, je vous laisse faire connaissance, dit Éva, avant de s'éclipser pour accueillir d'autres convives.

– Vous êtes donc un ami d'Éva ? questionné-je pour engager la conversation.

– En fait, je suis plutôt celui d'Alex, mais Éva est tellement gentille que nous sommes vite devenus très complices.

– Oui, elle est incroyable !

– Vous n'êtes pas accompagnée ? me demande-t-il en me tendant une autre coupe de champagne.

– Non, réponds-je, en ayant une pensée pour Dylan.

– C'est une très bonne nouvelle pour moi ! Je suis venu seul aussi. Ah, je reconnais bien là Éva, elle ne supporte pas de voir ses amis seuls ! ajoute-t-il avec un sourire un peu gêné.

J'acquiesce en souriant à mon tour et scrute la foule. Je me retourne vers Florian, qui me regarde, hésite et me demande :

– Désirez-vous danser avec moi ?

Il a l'air si sympathique que je ne peux refuser.

– Avec plaisir, lancé-je, en me laissant entraîner sur la piste pour un slow langoureux.

Mais soudain, alors que la musique vient tout juste de commencer, mon cœur rate un battement. Mes yeux viennent de se poser sur Dylan, à l'autre bout de la pièce. Il est plus beau que jamais dans son costume gris. Le col de sa chemise blanche est ouvert, ce qui lui donne un côté décontracté. J'ai du mal à respirer, mais à voir l'air heureux qu'il dégage, j'ai comme l'impression de me prendre un coup de couteau en plein cœur. Tandis que j'agonise, monsieur passe du bon temps... Je décide de l'ignorer et me concentre à nouveau sur mon cavalier, mais un instant plus tard, je le découvre rigide comme un piquet au bord de la piste. Il nous fusille du regard, sa mâchoire est crispée. Je suis tellement nerveuse que je marche plusieurs fois sur les pieds de mon cavalier.

– Je suis sincèrement désolée, m'excusé-je en rougissant.

– Ce n'est pas grave. Vous semblez tendue, quelque chose ne va pas ?

– Euh... non, tout va bien, mais je ne suis pas très habituée à ce genre de soirée, ça me stresse.

J'espionne encore une fois par-dessus son épaule et croise le regard sombre de Dylan. Il ne nous lâche pas des yeux.

La musique cesse, je n'ai pas le temps de réagir que Dylan m'arrache aux bras de Florian, et lui dit d'une voix froide :

– Si tu permets, Florian, je te la vole. Je dois dire deux mots à cette demoiselle.

Il m'entraîne ensuite sur la piste. Sous mes doigts, je sens ses muscles tendus, j'ai le sentiment que

je vais passer un sale quart d'heure !

– Margot, explique-moi donc la raison de ta présence ici, ce soir ? demande-t-il entre ses dents serrées.

Je ne réponds pas, trop agacée par son comportement.

– Tu n'as vraiment rien à me dire ?

– Eh bien, j'ai été invitée par Éva... Tu sais, l'invitation que tu ne m'as jamais fait passer ?

Il se raidit. Alors que je sens la chaleur de sa main dans mon dos, mon cœur s'affole.

– J'ai une bonne raison de ne pas t'en avoir parlé !

– Ah bon ? Et laquelle ?

– C'est mon univers, Margot ! Tu n'as rien à y faire ! répond-il sèchement.

– Je n'en reviens pas qu'après le moment que l'on a partagé hier, tu sois si odieux avec moi !

J'ai un trou à la place du cœur, les larmes me montent aux yeux.

– Je crois que je me suis bien trompée sur toi..., bredouillé-je.

Je baisse la tête pour cacher mon chagrin et le repousse pour m'éloigner. Il me rattrape par le bras et me dit d'un ton empreint de regrets :

– Où vas-tu, Margot ?

– Peu importe, passe une bonne soirée et ne t'occupe plus de moi ! Lâche-moi, l'imploré-je, devinant les regards curieux des invités sur nous.

Il obtempère. Je me sauve pour me réfugier dans un couloir, derrière la salle. Je m'adosse au mur de peur que mes jambes ne m'abandonnent. Je ferme les yeux et laisse partir ma tête en arrière. Pourquoi suis-je tombée amoureuse de lui ? Je savais que j'allais encore souffrir...

Je sursaute en sentant une main sur mon épaule et suis surprise de découvrir Florian devant moi.

– Vous vous êtes disputée avec Dylan ?

– Oui, avoué-je.

– J'ignore quelle est votre relation avec lui, mais vous devriez vous en éloigner ! Je connais Dylan depuis longtemps. Il est très gentil, mais c'est un homme torturé. Il ne vous apportera rien de bon !

J'hésite quelques secondes puis réponds :

– Je sais... mais je n'y peux rien. En plus, je suis coincée avec lui dans ce maudit appartement ! m'énervé-je en tapant du plat de la main contre le mur.

– Je ne comprends pas... Vous vivez avec lui ? questionne-t-il en haussant les sourcils.

– Oui, je suis son employée et comme il a reçu des menaces de mort, il m'a emmenée à Paris avec

lui.

Il semble étonné. Je sors un mouchoir de ma poche pour réparer les dégâts devant le miroir.

– Venez boire un verre avec moi, vous n’allez pas passer la soirée seule dans ce couloir ! me propose-t-il sur un ton amical.

– Vous avez raison, merci.

Je le suis et tressaille quand il pose sa main dans mon dos pour me guider à travers la foule. Je ne sais pas pourquoi je ne supporte pas qu’un autre homme que Dylan me touche.

\*\*\*

Près du bar avec Florian, je porte ma coupe de champagne à mes lèvres en le dévisageant. Je déteste boire de l’alcool d’habitude, mais ce soir, j’en ai besoin. Il est vraiment charmant. Pourquoi je ne tombe jamais amoureuse d’hommes comme lui ? Je n’ai droit qu’aux relations compliquées et douloureuses.

– J’aimerais beaucoup vous revoir, Margot, me dit-il au bout d’un moment en me fixant de ses beaux yeux noirs.

– Je ne sais pas si c’est une bonne idée, Florian..., répons-je en rougissant.

– Pourquoi ? Sortez-vous avec Dylan ?

– Non ! Pas du tout !

– Alors peut-être que je ne vous plais pas ?

– Si... enfin... vous êtes charmant, bégayé-je.

Touché par mon compliment, il me sourit et, avec un air de défi, me lance :

– Alors, acceptez de sortir avec moi. Je vous invite au restaurant demain soir, si vous voulez bien ?

Je le regarde et ne sais quoi répondre. Mes yeux s’égarent un peu plus loin et tombent sur Dylan. Mon cœur se serre. Je reporte toute mon attention sur Florian :

– Très bien, j’accepte.

Il sourit, pose sa main sur la mienne et me dit :

– J’en suis très heureux ! Je viendrai vous chercher chez Dylan vers dix-neuf heures.

– Vous savez où il habite ?

– Oui, je le connais depuis très longtemps. Désirez-vous danser encore un peu ?

– Merci, Florian, mais je suis épuisée, je vais rentrer.

Il semble déçu.

– Ah, et vous avez un chauffeur ?

– Non... mais je vais prendre un taxi.

– Hors de question ! Je vous ramène. Je vais chercher mon manteau, je reviens, conclut-il en s'éloignant vers les vestiaires.

Je me dirige vers la sortie et me rends compte que je n'ai aucune clé pour rentrer. Je m'affole. Je vais devoir trouver Dylan pour les lui demander. Je parcours la salle et le repère près de la piste de danse, en pleine conversation avec Alex. Je lui fais un signe de la main. Lorsque ses yeux se posent sur moi, il semble encore contrarié. Il quitte son ami et me rejoint, puis me dit sur un ton glacial :

– Qu'est-ce que tu veux ? Je croyais que tu ne désirais plus me voir de la soirée...

– Euh... Je vais rentrer, Dylan, je suis fatiguée. Mais je n'ai pas les clés.

– Ah, je vais te ramener ! s'agace-t-il en soupirant.

– Non ! le coupé-je.

– Pourquoi ? Je ne vais quand même pas te laisser prendre un taxi !

– On me raccompagne...

Son visage se décompose et ses yeux se plissent.

– Qui te ramène ? questionne-t-il, agressif.

– Moi, intervient Florian en arrivant à mes côtés.

Dylan fixe la main que Florian vient de poser sur ma hanche et blêmit. On pourrait penser qu'il est jaloux... Mais c'est impossible.

– Je te remercie, Florian, mais je vais m'en charger ! dit-il en le mitraillant des yeux.

– Laissons le choix à Margot, si tu le veux bien ! répond ce dernier, sur la défensive.

Tous les deux se tournent vers moi. Je ne sais plus où me mettre, mais lance sans hésitation :

– Je vais rentrer avec Florian !

Dylan semble hors de lui mais ne rétorque rien. Il se contente de sortir les clés de sa poche et de me les tendre. Nos doigts se frôlent lorsque je les saisis. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Cet homme a un pouvoir démentiel sur mon corps.

– Je n'ai pas de double sur moi, il faudra m'ouvrir la porte quand je sonnerai, lance-t-il en me dévorant des yeux.

– Très bien.

Après un dernier regard, je fais demi-tour et entraîne Florian vers la sortie avant que ces deux-là ne se sautent à la gorge !

# 18.

Nous arrivons devant le building, situé dans le quartier de la Défense, où se trouve l'appartement de Dylan. Florian arrête le moteur puis engage la conversation, me parlant de tout et de rien. Il m'explique ses années tumultueuses à l'université, sa passion pour les bateaux. Je lui raconte quelques anecdotes de mon passé en évitant bien sûr d'aborder mon histoire avec Matt. Nous rions beaucoup. Je suis étonnée de prendre tant de plaisir à discuter avec lui.

– Merci beaucoup pour cette soirée, Florian, ça n'aurait pas été pareil sans vous.

Il me regarde en souriant avant de me dire d'une voix grave :

– C'est ma soirée qui aurait été bien terne sans votre présence.

J'ouvre ma portière et vois qu'il fait de même.

– Je vais vous raccompagner jusqu'à l'entrée, comme il fait nuit, dit-il en se précipitant pour m'aider à descendre.

Je suis agréablement surprise par ses petites attentions. Il est adorable et à l'écoute.

Nous montons les marches en silence. Arrivés devant les portes vitrées, nous nous immobilisons. Ses yeux se posent à plusieurs reprises sur ma bouche. Je sens mes joues rougir.

– À demain soir, alors ? demande-t-il en se raclant la gorge.

Il n'a pas l'air sûr de lui, à tous les coups il pense que j'ai changé d'avis.

– Oui, avec plaisir.

Mon cœur s'accélère. Je le vois se pencher, mais je ne bouge pas... Est-ce de la curiosité ? Ou une forme de vengeance envers Dylan ? Je pourrais le repousser, mais je reste figée en regardant ses lèvres s'approcher dangereusement. Son souffle caresse mon visage avant que sa bouche frôle ma joue. Elle est douce et chaude. Son baiser est léger comme le vent. Il recule en plongeant ses prunelles brûlantes dans les miennes.

– À demain, Margot, murmure-t-il avant de descendre les marches.

Je contemple sa silhouette qui s'éloigne et mes poumons s'emplissent à nouveau d'air. Soudain, j'aperçois Matt à l'autre extrémité du building... Immobile, il me regarde comme si j'étais le diable en personne. Mon ventre se noue. Il avance dans ma direction tel un chien enragé. Je recule contre la vitre. Mon sang se glace dans les veines. Tous mes muscles se mettent à trembler lorsqu'il arrive à

ma hauteur.

– Que fais-tu ici ? bredouillé-je, en plein cauchemar.

– Tu n’as pas changé, toujours la même pute qui se fait tripoter par le premier venu ! lâche-t-il en refermant sa main sur ma gorge.

Un gémissement m’échappe quand ma tête heurte le verre. Ses doigts s’enfoncent dans la chair tendre de mon cou.

– S’il te plaît, Matt... laisse-moi tranquille, l’imploré-je en sentant les larmes passer le barrage de mes cils.

– Tu pensais que je ne te retrouverais pas ? Tu t’es crue plus maline que moi ? La gendarmerie de Cassis m’a appelé pour me dire qu’ils avaient ton portefeuille ! J’ai bu une bouteille à ta santé ! ricane-t-il en resserrant son emprise autour de mon cou.

– Comment as-tu fait pour nous suivre jusqu’ici ?

– Ah ça, c’est un secret !

Son haleine empeste l’alcool à plein nez. J’en ai la nausée. Je lâche un cri quand il m’attrape par les cheveux pour m’entraîner derrière lui. Je panique complètement.

– Nous allons rentrer à la maison maintenant. Je vais m’occuper de toi, tu vas voir ! dit-il d’une voix menaçante qui me transperce le cœur.

– Laisse-moi, Matt... Tu ne peux pas faire ça, je ne t’aime plus !

Je regrette instantanément de m’être rebellée quand son poing me percute le visage de plein fouet. Je m’écroule au sol, complètement sonnée, vois le décor tourner autour de moi et ne distingue plus vraiment ce qui se passe. Je suis horrifiée lorsqu’on me soulève et que des bras m’entourent. Ma tête vacille, je la laisse aller contre le torse de... Dylan. Je sais que c’est lui, je reconnaîtrais son parfum, son odeur entre mille.

\*\*\*

J’ouvre les yeux alors qu’il me dépose délicatement sur mon lit :

– Je vais appeler une ambulance, se précipite-t-il.

– Non, Dylan, ce n’est pas grave, ça va passer, j’ai l’habitude... Où est-il ?

Blanc comme un linge, il s’agite dans tous les sens, puis vient s’asseoir sur le bord du lit pour me dire d’une voix empreinte d’anxiété et de colère :

– Il s’est sauvé après que je lui ai mis mon poing dans la figure ! C’était qui, ce taré ?

– Mon ex...

– C’est à cause de lui que tu t’es enfuie ?

– Oui...

– Je comprends mieux. On peut l’attaquer en justice, tu sais !

– Je veux juste l’oublier et qu’il fasse de même... Je me demande comment il a pu nous retrouver.

Je lui mens et ne mentionne pas qu’il se trouvait à Cassis pour ne pas l’inquiéter plus.

– Je ne sais pas, mais je compte bien le découvrir ! Je vais te chercher un sac de glace, dit-il en sortant de la chambre.

Je me lève pour me déshabiller et m’immobilise devant le miroir sur pied. Me voilà de nouveau avec un hématome énorme sur le visage... Moi qui espérais que tout cela faisait partie de mon passé !

J’enfile ma nuisette, me glisse sous les draps et me cale contre les oreillers. Les larmes coulent le long de mes joues. Toujours ce foutu passé qui me rattrape : quand va-t-il enfin me laisser tranquille ?

Dylan revient avec un sac de glace et une tasse de chocolat chaud dans les mains. Je remarque que son bras n’est plus en écharpe et m’inquiète.

– Ta blessure, Dylan ?

– Je ne pouvais pas te porter avec l’écharpe, j’ai dû l’enlever. Je la remettrai plus tard.

– Tu m’en veux toujours pour ce soir ?

– Je ne t’en veux pas, Margot, murmure-t-il en caressant ma main. Tout ça est tellement compliqué...

Il marque une pause. Notre engueulade, notre... rapprochement auraient-ils servi à quelque chose, finalement ?

– J’ai juste été surpris de te trouver là-bas. Pourquoi Florian t’accompagnait-il ?

Je discerne une pointe de jalousie dans sa voix. Je ne peux m’empêcher de sourire et lui réponds :

– Il était seul et j’étais seule, alors Éva nous a présentés. Serais-tu jaloux ? ironisé-je.

Sa main, toujours posée sur la mienne, tremble. Je me raidis en voyant son visage s’assombrir.

– Ça ne m’a pas plu de te voir avec lui, avoue-t-il en baissant les yeux.

– Pourquoi ? bégayé-je, la gorge nouée.

– Je ne sais pas... Tu as éveillé des émotions que je n’avais pas ressenties depuis longtemps, dit-il d’une voix angoissée.

Je suis sous le choc de cette révélation. Mon cœur bat plus vite. Réalise-t-il, enfin, qu’il y a quelque chose entre nous ? J’ai du mal à le croire, mais un infime espoir naît en moi.

Ne pouvant résister plus longtemps, je tends la main vers son visage et le caresse du bout des doigts. Un frisson me parcourt. Je l’aime vraiment profondément. Il se penche pour presser ses lèvres douces sur les miennes. Nos langues se rencontrent, je m’agrippe à lui de toutes mes forces. Il recule

de quelques centimètres pour m'observer :

- Tu es épuisée et il est tard, je vais te laisser te reposer...
- Non... Reste avec moi, s'il te plaît, le supplié-je.
- Très bien, répond-il en se levant.

Je suis surprise qu'il accepte ma proposition si facilement et rassurée de ne pas passer la nuit seule.

Je le regarde se déshabiller, admirative de ce corps sublime. Après avoir éteint, il me rejoint sous les draps mais se tient à distance. Je m'approche de lui pour me lover contre sa peau. Il glisse un bras sous ma tête. Je laisse échapper un soupir de soulagement. Sa main glisse sous ma nuisette pour se poser sur ma hanche. Il s'immobilise lorsqu'il découvre que je suis nue. Son souffle s'accélère.

- Je crois qu'il est plus raisonnable que je dorme dans ma chambre, chuchote-t-il contre ma tempe.
- Non... Ne pars pas, le supplié-je en me tournant dos à lui pour qu'il me serre contre son torse.

Nous sommes allongés sur le côté, l'un contre l'autre. Je sens la force de son désir contre mes fesses, mais je me fais violence.

Ce n'est pas le bon moment pour ça, je suis toute chamboulée d'avoir revu Matt ce soir. Le bras de Dylan passe sous le mien pour encercler ma poitrine. C'est encore plus difficile de se contrôler. Cette proximité, peau contre peau, me rassure. Je ne sais pas de quoi sera fait demain... Mais là, à cet instant, je savoure chaque seconde, jusqu'à m'endormir.

# 19.

La douleur me réveille. Je passe la main sur le côté droit de mon visage et découvre que c'est bien enflé. J'ouvre un œil puis l'autre et sursaute lorsque des jambes s'entremêlent aux miennes. Après quelques secondes, je me rappelle les événements de la veille. Dylan est toujours contre moi, son bras autour de ma taille. Il semble dormir profondément. Je n'ose pas bouger et profite de ce moment, par peur de sa réaction au réveil. Va-t-il me rejeter comme d'habitude ? Je suis inquiète.

Au bout d'un moment, son torse se serre contre la peau nue de mon dos. Son souffle sur ma nuque s'accélère. L'excitation monte rapidement en moi. Je sens la preuve évidente de son désir dans le bas de mes reins. Il est réveillé, je le sais...

Je recule mes fesses pour me coller contre lui, il ne lui en faut pas plus pour passer à l'action. Sa main descend sur mon ventre pour se faufiler entre mes jambes. Mon cœur explose dans ma poitrine. Ses doigts fouillent mon intimité pour se perdre au plus profond de moi. Des gémissements m'échappent. Sa langue caresse mon épaule. Il me plaque sur le dos et écarte mes jambes pour déposer une pluie de baisers sur la peau sensible de l'intérieur de mes cuisses. Je tremble, j'ai du mal à respirer. Je ferme les yeux. Il lape mon clitoris de sa langue toujours plus insistante. Une décharge électrique traverse toutes mes terminaisons nerveuses. Il se redresse tout à coup et disparaît dans le couloir. Je reste pantelante et me demande où il est allé. Il revient quelques minutes plus tard, nu, avec un préservatif. Mon cœur s'affole dans ma poitrine.

Il dirige les opérations en me tournant sur le ventre, puis s'accroche à mes hanches et me tire vers lui. Je me retrouve à quatre pattes, à sa merci. Il déroule la protection sur son membre, me pénètre sans détour et plonge au plus profond de moi. Je mouille tellement que ses va-et-vient glissent et m'emmènent au bord du précipice. Il accélère la cadence. Ses doigts s'enfoncent dans ma chair. Je ne peux retenir les gémissements qui s'échappent de ma bouche. J'atteins le point de non-retour et m'agrippe aux draps alors que mon corps est secoué de tremblements incontrôlables. Il me pilonne avec force et jouit à son tour. Je m'allonge. Il se laisse tomber à mes côtés, essoufflé.

Nous nous dévisageons quelques minutes en silence. Puis il me demande, d'une voix douce :

– Ton visage est enflé, tu n'as pas trop mal ?

– Non.

– Voilà une manière de se mettre de bonne humeur pour la journée, murmure-t-il en traçant, du bout de ses doigts, une ligne imaginaire le long de ma colonne.

– Oui, si tu ne le regrettes pas...

Il s'immobilise et me fixe droit dans les yeux.

– Margot, je ne regrette rien ! Tu as raison, je dois tirer un trait sur le passé... Même si c'est

douloureux.

Je suis agréablement surprise par cet aveu. Mon cœur s'emballé. Mais je ne peux m'empêcher de penser que ce revirement de situation n'est dû qu'à sa jalousie envers Florian.

– Tu crois que l'on a quelque chose à vivre, tous les deux ? demandé-je pour m'enlever ces doutes de la tête.

– Je ne sais pas, mais... on peut y aller doucement. Partager de bons moments ensemble et voir où ça nous mène.

– Je ne veux pas souffrir, Dylan. J'ai déjà assez souffert comme ça...

– Je sais... Va prendre une douche, je vais nous préparer le petit déjeuner, conclut-il en déposant un baiser sur mon épaule, avant de se lever pour sortir de ma chambre.

Je suis tellement heureuse de ce moment magique partagé avec lui que j'en oublie presque mes problèmes avec Matt. Je me redresse, file sous la douche, puis enfile une robe légère et le rejoins dans la cuisine.

– Tu veux des œufs brouillés ? demande-t-il, un sourire aux lèvres.

– Euh... non merci, réponds-je en riant, me souvenant de la dernière fois qu'il m'en a fait.

– Ah, c'est vrai, j'avais oublié que tu connaissais déjà mes talents culinaires, plaisante-t-il.

– Pour mon plus grand malheur !

– Café et brioche alors ?

– Oui, ça ira très bien, merci, Dylan.

Je me pose sur le tabouret devant le comptoir et l'observe à la dérobée. Il est torse nu et porte seulement un bas de survêtement gris qui lui tombe sur les hanches. Je regarde ses muscles onduler sous sa peau bronzée et blêmis en voyant son pansement à l'épaule.

– Tu devrais faire attention à ton bras.

– Oui, je vais remettre mon écharpe.

– Que va-t-il se passer ? Nous allons rester longtemps ici ?

Son corps se raidit et son sourire s'efface. Ce n'était peut-être pas le bon moment pour aborder ce sujet... Il me répond d'une voix tendue quand il pose les tasses de café et les viennoiseries sur le comptoir devant moi :

– Je ne sais pas... J'ai engagé des détectives pour enquêter sur les tentatives de meurtre dont j'ai été victime, car je n'ai aucune confiance en la police.

– Pourquoi ?

– Parce que... pour la disparition de ma femme, ils ont bâclé l'affaire !

Je ressens un pincement au cœur quand il me parle de son épouse.

– Tu ne penses pas que Matt puisse être responsable de ton agression ? demandé-je, inquiète.

– J'ai déjà informé mes détectives. Ils vont le prendre en compte dans leur enquête.

Il marque une pause.

– Mais tu m’as bien dit qu’il n’était pas à Cassis au moment des faits ?

Face à mon silence, il relève la tête et me fixe intensément.

– Tu es au courant de quelque chose que j’ignore ? questionne-t-il, suspicieux.

– Euh... oui. Il était bien à Cassis quand on a essayé de te tuer...

– Comment le sais-tu ? demande-t-il, devenant tout à coup très sérieux.

– J’ai trouvé un paquet qui m’était adressé à la maison, avec une bouteille de vin et une carte de

Matt.

– Une bouteille de vin ?

– Oui, celui qu’on buvait tout le temps ensemble.

Dylan s’agite, me lance un regard plein de reproches et me dit sur un ton agacé :

– C’est pas vrai ! Ça ne t’a pas semblé assez important pour m’en parler ?

– Je ne voulais pas t’inquiéter. Tu étais à l’hôpital et...

– Bordel, Margot ! Tu te rends compte des risques que tu as pris ? s’énerve-t-il en faisant les cent pas dans la cuisine.

– Je suis désolée, murmuré-je, baissant les yeux.

– C’est juste que je ne voudrais pas qu’il t’arrive quoi que ce soit ! dit-il en se radoucissant. Je vais prévenir mes détectives.

Il sort de la pièce, me laissant seule.

\*\*\*

Je passe le reste de la journée allongée sur le canapé pour me reposer pendant que Dylan travaille dans son bureau. En fin d’après-midi, il me rejoint, s’assoit à côté de moi et glisse sa main sur ma cuisse. Je suis soulagée de voir qu’il ne m’en veut plus.

– Une pizza devant la télé, ça te dit ? demande-t-il doucement en me dévorant des yeux.

– Je veux bien.

– Jambon champignon ?

– Oui.

Nous sursautons tous les deux quand l’interphone se met à sonner. Je suis envahie par le stress. Pourvu que ce ne soit pas encore cet abruti de Matt. Dylan s’est raidi, lui aussi inquiet. Il se lève et me dit très sérieusement :

– Je reviens, ne bouge pas d’ici.

Il réapparaît quelques minutes plus tard, l’air franchement agacé, accompagné de Florian.

Je me redresse précipitamment et bredouille :

- Florian... Je suis désolée, j'ai complètement oublié notre rendez-vous...
- Je vois ça, répond-il en s'approchant, les yeux braqués sur mon visage.

Son sourire s'est envolé, laissant place à de l'inquiétude.

- Qui t'a fait ça ? questionne-t-il en posant ses mains sur mes épaules.
- Je me suis fait agresser hier soir, après ton départ.
- Et tu vas bien ?
- Oui, Florian, ne te fais pas de souci, ce n'est rien de grave.

Il semble soulagé puis m'embrasse sur les lèvres. Je n'ai pas eu le temps de réagir. Je recule et regarde Dylan blêmir. Son visage se décompose.

- Qu'est-ce que... Vous aviez rendez-vous tous les deux ? lance-t-il froidement en serrant les poings.
- Oui, on doit dîner ensemble, pourquoi, ça te pose un problème ? répond Florian, sur la défensive.
- Non, plus maintenant !

Dylan me jette un regard mauvais avant de tourner les talons pour s'enfermer dans son bureau. Ma poitrine se comprime et j'ai du mal à déglutir. Ma gorge nouée m'en empêche. Je suis étonnée de voir Dylan réagir de cette façon...

- Que se passe-t-il, Margot ? me demande Florian, soucieux.
- Rien... Mais je ne vais pas sortir ce soir, je ne me sens pas très bien après l'agression. Ça ne t'embête pas si l'on reporte notre dîner ?
- Non, je comprends. Je te donne ma carte et dès que tu vas mieux, appelle-moi. Je suis heureux d'avoir pu te voir, même un bref instant.

Florian s'en va, et je reste seule un long moment dans le salon. Angoissée, je prends mon courage à deux mains et me rends devant son bureau. Je frappe plusieurs fois et, n'ayant aucune réponse, me décide à ouvrir la porte. Il est debout, les mains dans les poches, devant la baie vitrée, les yeux dans le vague.

– Dylan ?

Il reste silencieux, alors j'insiste :

- Dylan, s'il te plaît, parle-moi...
- Que je te parle ? Tu peux m'expliquer pourquoi Florian se pointe chez moi et t'embrasse comme si c'était normal ? demande-t-il, hors de lui, en se tournant face à moi.

Cette fois-ci, c'est moi qui reste muette.

– Tu peux me dire pourquoi nous avons fait l’amour ce matin alors que tu sors avec lui ?

La culpabilité me tord l’estomac. Je ne sais plus où me mettre et bredouille :

– Je ne sors pas vraiment avec lui...

– Non ? Et comment tu appelles ça, alors ? crie-t-il, fou de rage. Je crois que tu t’es bien foutue de moi ! Comme si ma vie n’était pas déjà assez compliquée..., conclut-il en prenant sa veste pour partir.

– Dylan, reste, nous devons parler.

– Non, je ne préfère pas.

Je le regarde s’éloigner sans savoir quoi faire pour le retenir. Les portes de l’ascenseur se ferment, et je laisse éclater mon chagrin...

Allongée sur mon lit, le ventre noué, je me demande pourquoi j'ai accepté de sortir avec Florian. Cela m'aurait évité bien des problèmes si j'avais refusé. Dylan a si mal réagi que je ne sais pas s'il me pardonnera... Je regarde mon réveil encore une fois. Il est minuit passé. Je décide de me lever pour aller boire quelque chose de frais. J'avance dans la pénombre et prends une petite bouteille d'eau dans le frigo, avant de repartir en direction de ma chambre. En traversant le salon, un cri m'échappe. Je distingue une ombre à l'autre bout de la pièce.

– C'est moi !

Je reconnais la voix de Dylan et m'apaise immédiatement. Que fait-il tout seul dans le noir, immobile ? Je m'approche et lui dis :

– Je ne savais pas que tu étais rentré.

– Je viens d'arriver, tu peux retourner te coucher, répond Dylan d'une voix distante.

– Non...

Je ne suis plus qu'à quelques centimètres de lui. Son parfum chatouille mes narines, les battements de mon cœur s'accélèrent. Il reste silencieux, les yeux braqués vers l'extérieur, l'air pensif. Je regarde son profil un moment, puis insiste :

– Dylan, je suis désolée... C'est toi que je désire, avoué-je dans un murmure, le cœur au bord des lèvres.

– Je ne suis pas sûr, Margot... que ce soit une bonne idée. Je n'ai plus les épaules pour supporter un nouvel échec, dit-il d'une voix grave.

Il se tourne face à moi. Son visage éclairé par les lumières de la ville semble tourmenté. Je lève la main pour la poser sur sa joue.

– Ne fais pas ça, Dylan. Ne me rejette pas. J'ai fait une erreur, je ne recommencerai pas. Je tiens trop à toi. Tu as beaucoup souffert dans le passé, tout comme moi. On peut se reconstruire ensemble ! conclus-je d'une voix étranglée par les émotions.

Ça fait trop mal de le voir s'éloigner après les beaux moments que l'on a partagés, je ne supporterai pas qu'il me repousse à nouveau. Vivre tous les jours à ses côtés en sachant qu'il ne veut pas de moi serait un calvaire. Je devrais prendre la décision qui s'impose : partir, ce qui me brisera le cœur à coup sûr. Je laisse retomber mon bras et lui demande :

– Penses-tu qu'il y ait la moindre chance, au fond de toi, pour que tu m'aimes ?

– Je... je ne crois pas, Margot, murmure-t-il. J'ai une forte attirance pour toi... mais ce n'est pas de l'amour.

Je me ramasse ses derniers mots comme un coup de poignard en plein cœur. Mes jambes se mettent à flageoler. Je recule et me précipite dans ma chambre.

\*\*\*

Dès que le jour se lève, je sors du lit complètement anéantie. Je suis au bout du rouleau. Je prends la décision d'appeler Éva. J'ai besoin d'une amie à qui parler et comme elle connaît Dylan, elle sera de bon conseil.

Elle répond tout de suite. Percevant mon désarroi, elle me donne rendez-vous, une heure plus tard, dans le hall du building. Je prends une douche brûlante, enfile un jean noir avec un top mauve, me lisse les cheveux et me maquille un peu pour cacher les cernes sous mes yeux.

Je sors de la chambre et trouve Dylan dans la cuisine. Je ne le regarde pas quand je m'adresse à lui d'une voix distante :

– Dylan, je vais sortir, aurais-tu une clé à me prêter ?

Il s'immobilise puis me demande, sur un ton de reproche :

– Tu sors ?

– Oui.

– Où vas-tu ?

– Bien que ça ne te concerne pas, je vais voir Éva.

– Comment veux-tu que je te protège, si je ne sais pas où tu vas ? s'agace-t-il.

– Nous n'allons pas loin, je ne risque rien.

– Tu sors avec Florian ? s'emporte-t-il.

Il me dévisage de ses yeux sombres, l'air profondément jaloux. Je suis étonnée et réponds sèchement :

– Non ! Je viens de te dire que je sortais avec Éva !

Je le regarde, stupéfaite. Je n'en reviens pas qu'il ait l'audace de me faire une crise de jalousie après ce qu'il m'a dit hier.

– Dylan, tu as été très clair concernant notre relation ! Je sais maintenant que tu ne m'aimes pas et ne souhaites rien construire avec moi. Alors peu importe avec qui je sors ou ce que je vais faire, ça ne te concerne pas ! achevé-je en le fusillant du regard.

– Très bien.

Énervé, il se dirige vers son bureau et revient quelques instants plus tard avec un trousseau de clés. Je lui arrache des mains et pars en direction des ascenseurs sans me retourner.

– Tu as ton portable ? demande-t-il un peu plus gentiment.

– Oui, réponds-je en regardant les portes se fermer derrière moi.

Je soupire un grand coup pour essayer de me calmer. J'arrive au rez-de-chaussée et suis très heureuse de voir qu'Éva est déjà là et m'attend dans le hall d'accueil. Elle remarque tout de suite que je ne vais pas bien et me prend dans ses bras pour me serrer très fort.

– Margot, tout va s'arranger, tu verras.

– Je ne crois pas, non... Cette fois, c'est sûr, il ne se passera plus rien entre nous, lancé-je sur un ton triste.

– Laisse-lui le temps.

– Non, Éva. Je ne peux plus. C'est trop douloureux à chaque fois qu'il me rejette. Nous avons fait l'amour, c'était merveilleux. Après, il me balance à la figure que ce n'était pas de l'amour, mais une attirance physique !

Elle se contente de hocher la tête d'un air compatissant.

– Ce n'est plus possible, je sors déjà d'une relation qui a bien failli me détruire, je ne suis pas assez forte pour toutes ces conneries, m'énervé-je.

– Viens, on va boire un café, tu vas me raconter tout ça tranquillement, dit-elle en m'entraînant par le bras.

Nous nous dirigeons à l'angle de la rue et entrons dans un joli petit bistrot aux couleurs vives et au mobilier ancien. Nous nous asseyons dans un coin discret et commandons deux cappuccinos. Éva me demande de tout lui raconter, alors je vide mon sac. Je lui parle de Matt et de mon passé. Elle écoute d'une oreille attentive et me confie qu'elle aussi a traversé de nombreux drames avant de nager dans le bonheur avec Alex. Elle m'avoue qu'elle était strip-teaseuse au Loup blanc, le célèbre club privé dans le quartier de Pigalle. Je n'en reviens pas.

– Tu comprends pourquoi je te dis de ne pas baisser les bras, Margot ? Si je ne m'étais pas accrochée à Alex, au début, nous n'en serions pas là aujourd'hui !

– Oui, mais je ne veux plus subir. Jecrois que je vais repartir à Cassis pour recommencer mon travail dans la boutique de souvenirs, et aussi me trouver un petit studio. Je ne désire plus dépendre de lui. Je ne ferai pas deux fois la même erreur.

– Eh bien, on s'en va demain, si tu veux, on te ramène avec nous.

– Oui, dis-je sans hésitation.

Elle me donne rendez-vous le lendemain à quatorze heures dans le hall du building. Je suis soulagée. Je dois m'éloigner de cet homme au plus vite avant qu'il ne me détruise totalement.

Nous nous quittons un moment plus tard. Je reprends la route pour l'appartement et ne peux m'empêcher d'observer les alentours, de peur de retomber sur Matt. Lorsque j'arrive et entre dans la cuisine, Dylan est là. Je pose les clés sur la table devant lui et ressors sans un mot. J'ai tout juste le temps de voir l'air contrarié sur son visage. Une fois dans la chambre, je fais ma valise en silence, et me demande comment je vais lui annoncer mon départ...

# 21.

Je ne bouge pas de ma chambre durant de longues heures. J'ai peur qu'il ne refuse de me voir partir, mais je ne lui laisserai pas le choix. C'est lui qui est menacé, pas moi. Je n'ai pas de raison de rester ici.

Je me lève, le ventre noué, et prends la direction du salon. Des voix parviennent jusqu'à mes oreilles. Je ne savais pas que Dylan recevait du monde aujourd'hui. J'arrive et me décompose sur place en le découvrant assis sur le canapé avec, à ses côtés, une blonde aguicheuse. Ils sont collés l'un à l'autre. Elle a la main posée sur le genou de Dylan tandis qu'il l'embrasse passionnément.

– Je crois que l'on a de la visite, murmure-t-elle en s'écartant.

Il tourne la tête dans ma direction et hausse les sourcils, un sourire satisfait sur les lèvres :

– Margot, voici Claire.

Ils échangent des regards complices.

– Tu voulais me dire quelque chose ? reprend-il sur un ton narquois.

– Non, bredouillé-je, trop blessée pour en dire plus.

Je recule et m'en vais d'un pas chancelant jusqu'à ma chambre. Comment peut-il me faire ça ? Si c'est une vengeance, c'est réussi. J'ai un trou béant à la place du cœur. Demain, je partirai et, une fois à Cassis, je me trouverai rapidement un logement pour m'éloigner de cet homme qui me détruit à petit feu.

Je passe la nuit à me morfondre au fond de mon lit, en l'imaginant en train de faire l'amour à cette blonde. Ça m'est insupportable... Mes yeux n'ont de cesse de pleurer, alors que ma poitrine se contracte douloureusement. Je me sens si vide que j'ai l'impression de faire un bond dans le temps et de me retrouver au fond de ce placard miteux. Je me recroqueville sur le côté, les yeux fixés sur le réveil qui semble marcher au ralenti. Le temps s'étire, j'aimerais tellement être déjà demain, dans l'hélicoptère qui m'emmènera loin d'ici, loin de Dylan.

\*\*\*

Le jour se lève, je peux enfin sortir de mon lit. Après une douche rapide, j'enfile un jean avec un pull violet. Je ne me maquille pas, impossible avec les yeux aussi gonflés.

Je sors discrètement pour aller prendre un café dans la cuisine. L'appartement est silencieux. Il doit dormir. Je ne sais pas s'il est seul ou si la blonde a passé la nuit dans ses bras... Mon ventre se serre à cette idée. Je prends la tasse entre mes doigts tremblants et retourne dans ma chambre. Les

heures passent lentement.

C'est le moment de partir. C'est difficile, mais je n'ai pas d'autre choix. Il a cherché à me piétiner, mais je resterai digne. Je vérifie que je n'ai rien oublié et prends ma valise. Je sors sur la pointe des pieds pour ne pas attirer son attention et monte dans l'ascenseur, le cœur lourd.

\*\*\*

J'arrive devant la porte de la maison de Dylan, à Cassis, et m'effondre. Je me sens plus seule que jamais dans ce silence pesant. Je défais mon bagage et cherche le numéro de mon patron pour lui téléphoner :

- Monsieur Laforge, bonjour, c'est Margot. Je voulais savoir si je pouvais reprendre le travail ?
- Bonjour, Margot... Mais je vous croyais à Paris avec Dylan ? dit-il sur un ton étonné.
- Je suis rentrée et j'ai vraiment besoin de travailler.
- Les travaux ne sont pas finis, mais... j'ai une vendeuse malade dans une autre boutique, donc vous pouvez la remplacer.
- Très bien.
- Je vous donne les horaires et l'adresse.

Je raccroche, soulagée. Je vais enfin reprendre le cours de ma vie et pouvoir jeter un coup d'œil aux petites annonces pour trouver un studio.

Je passe la soirée devant la télé et me demande si Dylan s'est aperçu de mon départ. L'émission que je regarde s'achève. Je découvre huit appels en absence et un SMS sur mon portable. Je panique et hésite à lire le message. Mon cœur tambourine dangereusement. Je fixe un instant la petite enveloppe sur l'écran et décide de l'ouvrir en soupirant.

[Où es-tu ? Donnes-moi  
de tes nouvelles, Margot.  
Tu ne peux pas partir  
comme ça, sans protection,  
je suis inquiet.]

De colère, j'éteins le portable. Comment peut-il me dire qu'il est inquiet alors que, pas plus tard qu'hier soir, il embrassait une autre femme ! Il peut bien aller se faire voir, lui et son maudit message !

Je me couche très perturbée, épuisée par ces derniers événements et m'endors aussitôt.

\*\*\*

Le réveil sonne à six heures. Je me lève de mauvais poil, me prépare un café, le bois rapidement puis sors en direction du garage pour prendre la voiture. Je suis surprise de voir accourir Éva.

– Margot, je suis contente de te trouver là... Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Dylan ignorait tout de ton départ ? Il a téléphoné à la maison ce matin, hors de lui. Il était mort d'inquiétude pour toi. J'ai dû lui dire la vérité, je suis désolée.

– Je sais... Il a essayé de me joindre aussi, mais je ne veux pas lui parler !

– Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Il se fait vraiment du souci pour toi, Margot.

– Avant-hier soir, je l'ai surpris en train d'embrasser une autre femme sur le canapé, dis-je, les larmes aux yeux. Alors que la veille, on faisait l'amour ensemble.

Éva semble étonnée. Elle me fixe un instant puis me dit :

– Ah... Ce n'est pourtant pas le style de Dylan de faire des choses comme ça.

– Je ne sais pas... Je crois que je me suis trompée sur lui.

– Non, Margot. Il y a forcément une explication. Il était dans tous ses états ce matin, il tient vraiment à toi. Peut-être veut-il se prouver qu'il ne t'aime pas parce qu'il a peur.

– Je pense qu'il s'est vengé à cause de ce qui est arrivé avec Florian...

Je suis agacée de la voir le défendre. Éva se contente de poser sa main sur la mienne, et ne sait visiblement pas quoi répondre.

– Éva, il est beaucoup trop compliqué pour moi. Son passé est trop lourd, tout comme le mien... Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne idée de construire une relation sur des fondations bancales.

– Je comprends. Qu'est-ce que tu vas faire ? demande-t-elle, sincèrement inquiète pour moi.

– Je reprends mon travail aujourd'hui, et il faut vite que je trouve un studio pour partir d'ici.

– Pour ça, je peux t'aider, dit-elle en souriant.

– Je veux bien, comment ?

– J'en ai un, au premier étage de ma maison de danse. Il est petit mais tout équipé. Si ça t'intéresse, je te le loue à un bon prix.

– Oui, bien sûr que ça m'intéresse, Éva !

– Très bien, tu finis à quelle heure ?

– Dix-neuf heures trente.

– Je passe te chercher et je te le fais visiter. Si ça te convient, je te donnerai les clés tout de suite.

– Merci, Éva. Tu ne peux pas savoir comme tu me rends service. Prends-moi devant la mairie de Cassis. Je suis dans l'autre boutique, le temps des travaux.

– Très bien, alors à ce soir, Margot, conclut-elle.

Elle m'embrasse sur la joue et s'éloigne en direction de la plage.

Si tout se passe bien, je déménage demain. Je demanderai à Éva de m'emmener avec le peu d'affaires que j'ai, comme ça je laisserai la voiture ici, ainsi que le portable. Je ne veux rien prendre qui me rappelle Dylan.

\*\*\*

La journée s'écoule rapidement et je suis heureuse de retrouver Éva, le soir venu.

– Alors, tu es prête ? demande-t-elle avant d’ouvrir la porte du studio.

– Oui...

J’écarterquille les yeux en découvrant ce petit nid douillet. Un salon tout équipé avec une cuisine américaine. Des couleurs joyeuses recouvrent les murs, les rideaux et le tissu du canapé. Sur la gauche, une grande chambre avec une immense salle de bains. Dans le coin cuisine, une porte-fenêtre qui donne sur une jolie petite terrasse avec vue sur la mer.

– C’est incroyable ! C’est trop beau, Éva ! Je ne peux pas accepter, dis-je, émue.

– Je préfère le louer à quelqu’un que je connais et si je peux rendre service par la même occasion, c’est encore mieux, lance-t-elle en souriant avant de me glisser les clés dans la main. Le contrat de location est sur la table. Remplis-le et pose-le dans la boîte aux lettres de l’école, je le récupérerai plus tard.

– Merci de tout cœur, Éva... Ça me touche tout ce que tu fais pour moi, avoué-je en la prenant dans mes bras.

– Tu sais, Margot, moi aussi, j’ai traversé des moments très difficiles dans ma vie et si on ne m’avait pas aidée, je ne serais plus là aujourd’hui !

Elle me laisse un instant plus tard. J’en profite pour faire le tour de mon nouveau chez-moi, le sourire aux lèvres. Je remplis le bail, découvre le montant dérisoire du loyer et lâche un soupir de soulagement. Avec mon salaire, je devrais pouvoir mener une vie normale. Je suis si heureuse. Il y a si longtemps que je rêve d’avoir mon indépendance. En plus, je suis à quinze minutes à pied de mon travail, ce qui, je l’avoue, m’arrange.

Je rentre et me lance dans la préparation de ma valise, ce qui ne me prend guère de temps, vu le peu de choses que je possède. Je récupère le portable ainsi que les clés de la voiture et me rends chez Dylan. J’arrive dans sa cuisine, et tout y est si sombre et silencieux que mon cœur se serre. Des larmes perlent à mes paupières. Je pose tout sur le comptoir et parcours la pièce du regard. On aurait pu être si heureux ensemble, quel gâchis...

Je pénètre dans sa chambre une dernière fois pour m’imprégner de son parfum en prenant son oreiller dans mes bras. Des souvenirs viennent me percuter de plein fouet. Mes poumons s’emplissent de son odeur, mon cœur rate un battement. Je quitte sa maison précipitamment. C’est trop douloureux.

Je me couche, complètement démunie d’avoir perdu cet homme qui a su me faire oublier mon passé.

Je me lève d'humeur morose et appelle Éva pour lui demander de m'emmener au studio avec mes affaires. Je me prépare et ferme toute la maison avant de mettre les clés dans la boîte aux lettres. Après un dernier regard empli de tristesse sur cette belle bâtisse, je prends la direction de la plage et me rends chez mon amie. Elle m'attend dehors, et lorsque j'arrive à sa hauteur, elle me tend les bras. Je me réfugie dans son étreinte amicale.

– Tu es sûre de toi ? demande-t-elle, anxieuse. Dylan a encore téléphoné ce matin, il rentre cet après-midi.

– J'espère que tu ne lui as rien dit pour le studio !

– Non, bien sûr, mais tu devrais le prévenir.

– Je ne veux plus le voir. S'il a ma nouvelle adresse, j'ai peur qu'il vienne.

– Mais tu ne pourras pas le fuir éternellement, Margot !

– C'est juste le temps que je me remette. Je suis si en colère pour ce qu'il a fait que je préfère ne pas le voir pour le moment.

– Très bien, comme tu veux. On y va ? me demande-t-elle en ouvrant son coffre pour y ranger ma valise.

– Oui.

Dans la voiture, je reste silencieuse. Toutes mes pensées sont tournées vers celui que je dois oublier à tout prix. Éva me dépose et je défais rapidement mon bagage avant de partir au travail.

Les heures s'écoulent difficilement. Je sais que Dylan est sûrement rentré chez lui et a dû s'apercevoir de mon absence.

Le soir venu, je m'installe sur ma petite terrasse pour manger un sandwich, tranquillement. Je me sens seule, trop seule... Pourtant ce jour était censé être un nouveau départ. Je devrais être en train de fêter mon indépendance, mais non... je pleure une relation qui n'a duré que quelques instants.

Je me couche et passe une nuit peuplée de cauchemars avec la sensation étrange de ne compter pour personne... Ma famille me manque, j'aimerais tellement les revoir, mais je sais que c'est peine perdue.

\*\*\*

Je me réveille de très mauvaise humeur et avec une migraine atroce. Je pars au boulot et lorsque j'arrive devant la boutique de souvenirs, rien ne s'arrange...

– Que fais-tu là ? m'agacé-je en passant près de Dylan.

– Tu croyais que j'allais te laisser partir comme ça, sans aucune explication ? dit-il de sa voix

grave qui me chamboule complètement.

Je suis si faible face à cet homme que je me fais violence pour ne pas me réfugier dans ses bras.

– Je te remercie pour tout ce que tu as fait, Dylan, mais... je pense qu'après ce qui s'est passé à Paris, il vaut mieux en rester là.

– Quoi, c'est tout ? Salut, à la prochaine ? ironise-t-il, un sourire amer sur les lèvres.

– Tu espérais quoi, après ce que tu m'as dit ? Tu m'as brisé le cœur et humiliée avec ta... blonde. Tu ne m'as laissé aucune chance, Dylan, entre ton passé et ton caractère de... de merde ! lâché-je, à bout de nerfs.

Il se tient immobile et se contente de me dévisager. Je remarque la fatigue sur ses traits et me dis que je ne suis pas la seule à passer de mauvaises nuits. Je soupire et reprends :

– Laisse-moi, Dylan. Nous deux, c'est voué à l'échec, nous sommes trop différents et avons un passé trop lourd à porter... Tant que tu n'auras pas tiré un trait sur tes fantômes, on n'a aucune chance et moi, je ne sais plus vraiment où j'en suis, avoué-je.

Je sens des larmes franchir la barrière de mes cils. Il tend la main et pose sa paume sur ma joue. Je tressaille et ferme les yeux pour ne pas voir le doute et la détresse dans son regard. Je sais que je prends la bonne décision, mais ça n'enlève pas cette douleur qui me traverse la poitrine.

– Je suis vraiment désolé, Margot. Je ne pensais pas te faire autant souffrir. Tu as raison, il vaut peut-être mieux prendre nos distances quelque temps... Je ne sais plus trop où j'en suis, moi non plus.

Il se penche et dépose un baiser d'une extrême douceur sur mes lèvres. Mon cœur explose en mille morceaux, laissant un vide immense à la place, alors que je regarde sa silhouette s'éloigner. Pourquoi faut-il que je l'aime autant ?

Je rentre chez moi en fin d'après-midi et me sens complètement perdue. Son visage m'obsède, sa peau, son odeur, tout me revient en pleine figure et je lutte pour ne pas le rejoindre.

\*\*\*

Les semaines suivantes ne se passent pas mieux. Je suis malheureuse et n'arrive pas à sortir la tête de l'eau. Je travaille, rentre seule et sombre dans la dépression.

J'ai pris l'habitude de boire un café, tous les midis, pendant ma pause, avec Éva. Elle est mon seul soutien, mais on ne parle jamais de Dylan, elle sait que j'en souffre trop.

– Tu te rappelles mon ami Florian ? me demande-t-elle lors de l'une de nos rencontres.

– Oui, bien sûr. Il doit sûrement m'en vouloir, car je ne l'ai jamais recontacté.

– Il vient passer quelques jours de vacances chez nous, le mois prochain. Je sais qu'il aimerait beaucoup te revoir, Margot.

– Je ne crois pas que ce soit une bonne idée... Je n'arrive toujours pas à me remettre de mon histoire avec Dylan.

– Et moi, au contraire, je pense qu'il est temps que tu recommences à vivre ! Ça fait maintenant presque deux mois que tu n'as pas vu Dylan. Il est passé à autre chose et tu devrais en faire autant !

– Comment ça, il est passé à autre chose ? m'affolé-je, en retenant les battements de mon cœur qui menacent de faire exploser mes côtes.

Éva reste silencieuse et évite mon regard, alors que j'ai l'impression que le ciel vient de me tomber sur la tête.

Je la dévisage intensément et la soupçonne de me cacher des informations.

– Dis-moi la vérité, Éva. J'ai le droit de savoir !

– Et bien... depuis quelques jours, il... fréquente officiellement une femme, avoue-t-elle rapidement en se levant pour nous commander deux autres cafés.

Je mets quelques secondes à comprendre ce qu'elle vient de me dire. Le trou profond qui se forme dans ma poitrine m'arrache un sanglot. Je pose mes mains sur mon visage pour cacher mes larmes et sursaute en sentant les doigts d'Éva sur mon épaule.

– Je suis désolée, je... je ne voulais pas te faire souffrir, mais seulement te mettre au courant pour que tu l'oublies.

– Qui est cette femme ?

– Margot...

– Qui est cette femme ? répété-je, en haussant le ton malgré moi.

– Claire, l'une de ses employées. Celle que tu as vue chez lui quand tu es partie de Paris...

Je reste sans voix et me contente de fixer la serviette que je suis en train de déchirer en morceaux sur la table.

– Qu'a-t-elle de plus que moi ? Je ne comprends pas, murmuré-je, anéantie.

Je m'enfonce dans mon siège et essaie de retenir les tremblements de mes mains.

– Je ne sais pas. Il est si détaché de tout depuis quelques semaines. Il a changé, ce n'est plus le même homme.

– Je suis d'accord pour revoir Florian, dis-je tout à coup, surprenant Éva.

– Très bien, je lui dirai quand il arrivera. Il sera très heureux de l'apprendre et je pense que ça te fera du bien. Il est très gentil et il t'aime beaucoup.

– Tu m'avais dit la même chose pour Dylan ! ne puis-je m'empêcher de lancer sur un ton de reproche.

– Je sais, Margot. J'ai fait une erreur et je le regrette.

– Excuse-moi.

Je quitte Éva un moment plus tard pour reprendre le travail, avec cette impression que ma vie s'est

effondrée et que plus rien n'a vraiment d'importance.

Je passe les semaines suivantes entre mon travail et mon studio. Je n'ai pas le moral, je pense en permanence à Dylan et à sa nouvelle copine. J'ai le cœur brisé.

Aujourd'hui, c'est mon jour de repos. Je décide d'aller faire les magasins, ayant enfin un peu d'argent pour me faire plaisir. J'achète un nouveau portable pour qu'Éva ou mon patron puissent me joindre à tout moment. Je traîne ensuite dans la rue piétonne et passe de boutique en boutique, dénichant plusieurs jeans, quelques pulls et une jolie robe de cocktail ainsi qu'une paire d'escarpins. Si je dois prochainement sortir avec Florian, je veux être présentable. Ces derniers temps, je ne pense presque plus à Matt, ce qui me soulage. J'espère qu'il a enfin tiré un trait sur notre histoire.

Je devrais nager dans le bonheur de voir un homme tel que Florian s'intéresser à moi, mais non, rien ne va. Je n'ai plus goût à rien.

Alors que je traverse la rue pour me rendre à la boulangerie, mes yeux sont attirés par une silhouette familière. Je m'immobilise. Mon cœur dégringole dans ma poitrine...

Dylan est là. Encore plus beau que dans mon souvenir. Il porte un costume et a le sourire aux lèvres. On pourrait croire qu'il est heureux, mais moi, je remarque tout de suite ses yeux si clairs complètement éteints, ce regard vague, cette expression d'ennui profond sur son visage. Je me demande ce qu'il fait là. Puis je vois cette fameuse Claire sortir du magasin et se pendre à son cou. Mon cœur explose en morceaux. Cette douleur qui ne me quitte jamais vraiment s'intensifie à m'en donner envie de vomir. Je recule d'un pas, essuyant mes yeux au passage. Je ne veux pas pleurer. Je ne dois pas pleurer. C'est fini, je dois passer à autre chose, mais quand son regard se pose sur moi, mes jambes se mettent à flageoler. Il a l'air aussi surpris que moi puis ses traits s'assombrissent, se décomposent. Je le vois repousser légèrement sa compagne et faire un pas dans ma direction. Je panique, fais volte-face et m'enfuis vers mon studio.

C'est incroyable comme ça fait mal. Tant que je ne le voyais pas de mes propres yeux avec cette femme, cette histoire ne me paraissait pas réelle. J'avais, au fond de moi, l'espoir que ce ne soit qu'une aventure.

\*\*\*

Cette rencontre me perturbe plusieurs jours. Je navigue entre colère et tristesse. La semaine suivante, je retrouve Éva pour boire un café durant ma pause. Elle me lance au milieu de la conversation, d'une voix gênée :

– Je ne souhaitais pas t'en parler, mais Dylan m'a harcelée de questions, il y a quelques jours de cela. Il cherchait absolument à avoir ton adresse ou ton numéro de téléphone. J'ai refusé, bien sûr,

mais je voulais que tu sois au courant.

– Je l’ai vu, avoué-je.

Ma poitrine se serre à nouveau. Je remue mon café sans pouvoir m’arrêter tellement je suis nerveuse. Éva me fixe mais reste silencieuse.

– La semaine dernière, avec sa... son amie, continué-je, la gorge nouée.

– Ce qui explique son état ces derniers jours. Ce que je ne comprends pas, c’est que vous êtes irrémédiablement attirés l’un vers l’autre, mais une relation semble impossible...

– Il me disait ne pas vouloir tromper sa femme et me repoussait sans cesse, alors que fait-il avec cette Claire ? rétorqué-je, en détournant le regard pour cacher mon profond désarroi.

– Je pense que ce n’est qu’une histoire de sexe, rien de plus. Et peut-être a-t-il enfin compris que son épouse ne reviendrait jamais...

– Florian arrive quand ? demandé-je pour changer de sujet.

Parler de Dylan et de cette blonde m’est insupportable.

– La semaine prochaine. Veux-tu que je lui donne ton nouveau numéro de téléphone ?

– Oui, réponds-je après une courte hésitation.

– Super, il sera très heureux et ça te fera du bien !

– Je l’espère, répliqué-je, pas très convaincue.

– Tu verras bien. Bon, je dois te laisser, Margot. Alex m’attend.

– OK, à bientôt, Éva.

Je la regarde partir et décide d’en faire autant.

\*\*\*

Dimanche arrive. J’ai du mal à sortir de mon lit. Les jours où je ne travaille pas, je passe mon temps à broyer du noir, alors je les redoute.

En fin de matinée, je suis avachie sur le canapé, regardant je ne sais quel programme à la télévision, quand mon portable sonne.

Un numéro inconnu s’affiche. Je réponds :

– Allô ?

– Bonjour, Margot, c’est Florian. Je suis heureux de vous entendre.

– Bonjour ! lancé-je, étonnée.

– Je voulais t’inviter à déjeuner ce midi, tu es libre ?

– Mais tu ne devais pas arriver la semaine prochaine ?

– Si, mais j’ai décidé de partir plus tôt.

Je panique, angoissée à l’idée qu’il soit là *pour moi*. Je ne suis pas prête pour une nouvelle relation.

- Margot ? Ça va ?
- Oui, oui, pardon...
- Alors ? Midi devant l'école de danse ?
- Oui, très bien.
- À tout à l'heure, Margot, conclut-il avant de raccrocher.

Je me lève et file prendre une douche, puis revêts une robe longue et noue mes cheveux. Je suis finalement contente de sortir de chez moi, même si, sur le coup, j'étais réticente. Je me rappelle avoir passé un très bon moment en sa compagnie, quelques mois plus tôt.

Midi arrive. Je suis fin prête, descends dans la rue et trouve Florian adossé contre le mur de l'école de danse d'Éva. Je ne peux m'empêcher de le détailler. Il porte un jean noir avec un polo blanc. Il est vraiment beau. Mon regard glisse sur ses larges épaules et sur son visage bronzé. Il tourne la tête vers moi et me fixe. Un grand sourire illumine ses traits. Une sensation de bien-être m'envahit à l'idée de pouvoir à nouveau goûter aux petits plaisirs simples de la vie.

- Margot, je suis content de te revoir, dit-il en me prenant dans ses bras.

Je tressaille à son contact, mais ce n'est pas désagréable. Je réponds, gênée :

- Moi aussi et... je voulais m'excuser pour mon comportement à Paris. Je suis partie comme une voleuse, sans même te dire au revoir.
- Ce n'est pas grave.

Tout est tellement plus facile avec Florian, c'est très différent de ma relation compliquée avec Dylan. Pourquoi je songe encore à lui ? Il me détaille du regard et me lance :

- Tu as changé.
- Non, je ne pense pas.
- Si, tu as maigri.
- Peut-être un peu. C'est le travail et cette chaleur, réponds-je en sachant très bien que ce ne sont pas les vraies raisons.
- On va manger en terrasse sur le port ?
- D'accord, il y a une bonne pizzeria.

Il m'entraîne par le bras. Je ne suis pas super emballée au début, mais je me détends finalement et le reste de la balade se passe très bien. Nous nous installons au soleil et passons commande. Il me fixe intensément, ce qui, je l'avoue, n'est pas pour me déplaire.

- Alors, tu ne travailles plus pour Dylan ?
- Euh... non, je travaille dans une boutique de souvenirs.
- Donc, tu n'habites plus chez lui non plus ? demande-t-il très sérieusement.
- Non, comme Éva a dû te le dire, je vis au-dessus de l'école de danse.
- Elle m'a seulement dit de te donner rendez-vous là, que ce serait plus simple pour toi, sans me préciser pourquoi.

– Ah... et bien, je ne vois plus Dylan depuis plusieurs mois.

– C'est tant mieux pour moi, plaisante-t-il, l'air réellement soulagé. Je dois t'avouer qu'à Paris, j'étais très mal à l'aise en sa présence. Son comportement à ton égard me dérangeait. S'est-il passé quelque chose entre vous deux ?

Il marque une pause puis reprend :

– Oh pardon, je suis bien trop curieux. Tu n'es, bien sûr, pas obligée de me répondre.

Je baisse les yeux, fixe mes doigts tremblants et décide d'être franche avec lui. À quoi bon mentir, de toute façon ?

– Nous avons eu une petite aventure qui ne m'a rien apporté de bon, mais c'est fini. Je ne veux plus avoir affaire à lui, il a rencontré quelqu'un d'autre.

– Je suis au courant, je les ai vus lors d'une soirée à Paris. Dylan est une connaissance de travail, je le fréquente depuis quelques années, mais il est instable et ne s'est jamais vraiment remis de la disparition de sa femme.

– Je sais...

– Et si tu me parlais de toi, pour changer de sujet.

Je me crispe sur ma chaise.

– Il n'y a pas grand-chose à dire. Je mène une vie simple, je n'ai...

Je ne finis pas ma phrase, les yeux braqués sur l'homme immobile au coin de la rue. Ce chapeau étrange qui lui couvre la tête et cette allure menaçante me rappellent l'inconnu de la dernière fois. Et si Matt m'avait une fois de plus retrouvée et que cet homme travaillait pour lui ? Je ne crois pas aux coïncidences. J'essaie de me reprendre et de profiter du moment présent aux côtés de Florian, mais un frisson me parcourt soudain l'échine.

*Je deviens paranoïaque, il faut que je me calme.*

Je reporte mon attention sur Florian. Avec lui, je ne risque rien. J'essaie d'ignorer cet inconnu.

Le repas terminé, nous nous promenons sur le port. Ensuite, il me raccompagne. Je ne peux m'empêcher de regarder par-dessus mon épaule à plusieurs reprises. Nous arrivons devant chez moi, je suis stressée et ne désire pas rester seule, alors je fixe Florian :

– Tu veux... boire un dernier café ? demandé-je, trop angoissée pour me préoccuper du fait qu'il pourrait mal interpréter ma proposition.

Surpris, il me répond sans hésiter :

– Avec plaisir, Margot.

Nous montons chez moi et je referme vite la porte sur nous. J'espère que je me suis fait des idées et que personne ne nous suivait. Je prépare le café tandis que Florian fait le tour du salon, les mains dans les poches. Je pose deux tasses sur la table basse et m'installe dans le canapé. Florian s'assoit à mes côtés. Son genou frôle le mien, mon cœur s'emballe tout à coup.

– C'est très sympa comme décoration, lance-t-il en plongeant ses superbes yeux noirs dans les miens.

– Je n'ai aucun mérite. Éva me l'a loué tout meublé, réponds-je, gênée par la proximité de nos deux corps.

Je saisis ma tasse et me concentre pour empêcher mes doigts de trembler. Il ne me lâche pas du regard, ce qui n'arrange rien à mon état d'agitation.

– Margot, je dois t'avouer que tu me plais vraiment beaucoup, mais je ne veux pas avoir de faux espoirs. Je dois savoir si j'ai une chance de te séduire...

Je le dévisage, hésitante, puis réponds franchement :

– J'ai passé un très bon moment avec toi, aujourd'hui, Florian. Ça m'a vraiment fait du bien car, en ce moment, je ne sais plus trop où j'en suis...

– Je suis peut-être trop direct avec toi...

– Non, c'est seulement soudain et je ne... je ne suis pas contre le fait de te revoir.

Le sourire qu'il me renvoie me donne des frissons dans tout le corps. Il avance la main pour saisir ma tasse, la pose sur la table, puis se tourne vers moi. Ma respiration s'accélère lorsque son visage s'approche doucement du mien. Ses doigts glissent délicatement sur ma nuque, ses lèvres effleurent les miennes avec une tendresse infinie. Je sens la caresse de sa langue voulant se frayer un chemin pour un baiser plus profond. Je ne résiste pas et me laisse emporter par cet instant magique. Il est si séduisant et son parfum est un réel plaisir, ce qui me surprend. Il m'attire encore plus près, mais je me raidis. Il le sent et recule.

Je le dévisage en silence, trop perturbée par ce qui vient de se passer. Il glisse ses doigts le long de ma joue et murmure :

- Je crois que je vais y aller...
- Oui, je pense que c'est mieux, réponds-je, gênée.

Je le regarde se lever et l'imité, les jambes un peu tremblantes. Je le suis jusqu'à la porte d'entrée. Là, il se tourne vers moi et se contente de me dévisager.

- À très vite, Margot !
- Oui...

Ses yeux ne me quittent pas quand il sort et que je referme la porte. Je dois m'appuyer contre le mur quelques secondes pour reprendre mes esprits. Mon attirance pour lui est inattendue, je suis sous le charme de ce baiser, si doux et si sauvage à la fois.

*Mon Dieu, que m'arrive-t-il ?*

\*\*\*

Les jours suivants se passent dans la bonne humeur. Je ne revois pas l'homme au chapeau mais dîne tous les soirs avec Florian. Nous allons aussi danser plusieurs fois. Une réelle complicité est née entre nous. Je l'aime vraiment beaucoup, même si ces sentiments sont loin de ceux que je porte à Dylan. J'ai beau tout faire pour l'oublier, il est toujours présent dans ma tête et dans mon cœur.

Ce soir, c'est notre dernier rendez-vous. Florian s'en va demain. Je suis triste, son départ va laisser un grand vide dans mon quotidien. Je décide d'organiser un petit repas à la maison car je n'ai pas envie de sortir. Je m'active à préparer un plat de lasagnes. Je suis excitée de passer la soirée ici avec lui. Je file sous la douche, mets ensuite ma jolie robe noire et relève mes cheveux. Je me maquille légèrement, juste pour mettre en valeur mes grands yeux noirs.

Il arrive et me prend dans ses bras pour me serrer très fort contre lui. Il sent bon, c'est enivrant. Je m'accroche à ses épaules le temps d'un baiser langoureux. Il met mes émotions à rude épreuve. Mon corps tout entier s'enflamme. Je ne me suis pas trompée, Florian pourrait être celui qui ferait battre à nouveau mon cœur. Tout est si simple avec lui ! Je crois que j'en avais perdu l'habitude... Il s'écarte pour plonger son regard dans le mien. J'ai du mal à reprendre mon souffle lorsqu'il s'approche :

- Tu es sublime, glisse-t-il à mon oreille avant de la mordiller.
- Merci...
- Tu vas me manquer, Margot.

– Toi aussi, murmuré-je en baissant les yeux.

Je l'entraîne vers la cuisine pour ne plus penser à la séparation qui arrive à grands pas. Je suis profondément triste de le voir partir et n'ose pas imaginer les jours suivants sans sa présence.

Nous mangeons et parlons de tout et de rien. Au moment de boire le café, nous nous installons sur le canapé.

– Je reviens dans quinze jours, pour le week-end, m'accueilleras-tu chez toi ? Je ne souhaite pas déranger Alex et Éva une nouvelle fois.

Mon cœur s'emballe à l'idée qu'il dorme avec moi, puisque mon canapé n'est pas assez grand pour lui...

– Oui, bien sûr, réponds-je après une courte hésitation.

– Je ne m'impose pas, Margot, si tu ne veux pas, je trouverai un hôtel.

– Non, il n'y a aucun problème, Florian.

– Viens là, dit-il en m'attirant contre lui. Je sais que tu as peur, mais si ça va trop vite, nous pouvons ralentir. Je ne suis pas Dylan... Je ne joue pas avec toi ! J'ai de réels sentiments.

En entendant le prénom de celui auquel je m'interdis de penser, ma poitrine se serre, comme prise dans un étau. Ça n'en finira jamais... Combien de temps faudra-t-il pour oublier ?

Je sors de mes songes quand sa main se glisse dans la mienne. Il se penche doucement. Ses yeux sondent les miens. Nos lèvres se frôlent. Tout dérape en quelques secondes. Il m'allonge sur le canapé et devient plus impatient que jamais en faufilant ses doigts sous ma robe pour la remonter. Mon cœur s'emballe dangereusement. Sa bouche se pose sur mon décolleté. Je suis incapable de le repousser, je pense que je le désire aussi. Peut-être en ai-je besoin pour effacer les traces de Dylan.

Je l'aide à retirer ma robe et commence à défaire les boutons de sa chemise. Je caresse la peau nue de son torse. Cet homme est vraiment sublime. Ses mains sont partout sur moi et sa bouche se délecte de chaque centimètre de mon corps en fusion. Sa langue laisse une traînée chaude et humide jusqu'à l'intérieur de mes cuisses. Je tressaille de plaisir. Ses doigts experts plongent au plus profond de moi pendant que je me cambre. Il mène la danse.

Il se redresse pour déchirer l'emballage d'un préservatif, je lui prends des mains pour le dérouler le long de sa verge. Je le désire, c'est une certitude. Mon corps revit. Il s'allonge sur moi. Son sexe rigide se fraye un chemin vers mon intimité mouillée. Je ne pensais pas ressentir ce genre d'émotions, de sensations avec un autre homme que Dylan. Je dois reconnaître que c'est intense et que mon corps en avait vraiment besoin.

Ses coups de reins se font plus violents, ses yeux brûlants fouillent les miens. Emportée par une vague de délices, un gémissement m'échappe alors que mes ongles se plantent dans la chair de son dos. Florian accélère le rythme et dans un dernier va-et-vient, ne tarde pas à me rejoindre dans les limbes du plaisir.

Il se retire délicatement et me prend au creux de ses bras. Nos bouches se trouvent dans un tendre baiser. Essoufflés et à bout de forces, nous restons allongés, nos peaux luisantes de sueur, collées l'une à l'autre. Tout doucement, je reprends mes esprits et me rends compte que l'on vient de franchir un cap irréversible. Rien ne sera plus jamais pareil entre nous.

– C'était merveilleux, murmure-t-il en se redressant.

– Oui.

– Tu ne regrettes rien, j'espère, Margot ?

– Non ! Pourquoi veux-tu que je regrette ?

– Je ne sais pas... J'ai peur que tu ne disparaisses encore une fois.

– Je suis désolée de ne pas t'avoir prévenu que je quittais Paris. Je n'ai pas l'intention de disparaître, Florian, tout va bien, dis-je en essayant de m'en convaincre.

– Je peux utiliser la salle de bains deux minutes avant de partir ? demande-t-il.

Il se lève et ramasse ses affaires.

– Reste, lancé-je, incapable d'empêcher mes yeux admiratifs de courir sur son corps nu.

Il s'immobilise et se tourne pour me dévisager, ne s'étant sûrement pas attendu à cette invitation, puis, d'une voix douce, me répond :

– Tu es sûre ?

– Oui, il est tard et... je ne veux pas rester seule.

– Très bien, rejoins-moi sous la douche, lance-t-il en souriant avant de faire demi-tour en direction de la salle de bains.

Je le suis sans hésitation. Ce soir, je me sens enfin libérée de l'emprise de Dylan...

Comme je m'y attendais, nous faisons l'amour encore une fois sous les jets d'eau chaude. Nous prenons notre temps cette fois-ci, c'est plus sensuel. Il me possède tout en douceur.

Huit mois ont passé. Je n'ai pas revu Matt ni l'homme au chapeau, et encore moins Dylan.

J'ai passé l'hiver entre mon travail à la boutique de souvenirs et mon petit appartement. Ma relation avec Florian a beaucoup évolué, je ne pense presque plus à Dylan. Presque plus... De temps en temps, un souvenir me revient, mais je le chasse. Je ne sais pas ce qu'il devient et ne désire pas le savoir. J'essaie de passer à autre chose et de me concentrer sur ma nouvelle vie. Tous les midis, je bois le café avec Éva et nous passons de longs moments à discuter. Ça m'aide à avancer. Je ne pense presque plus à Matt ni au cauchemar qu'il m'a fait vivre. Je me sens plus forte et mieux dans ma peau. Florian m'a aidée à faire de nouveau confiance et à m'épanouir dans une relation à deux. Nous passons des heures à discuter au téléphone et je supporte de moins en moins la distance qui nous sépare.

Ce soir, Florian arrive pour une semaine tout entière. Je suis vraiment heureuse. Après le dîner, il s'approche de moi avec un sourire malicieux, une petite boîte dans les mains, qu'il dépose dans le creux de ma paume. J'écarquille les yeux, ouvre l'étui et découvre un superbe anneau serti de diamants. Mon cœur s'emballe, je n'arrive plus à respirer. Je lève les yeux pour plonger dans les siens et suis surprise d'y voir tant d'angoisse. Il a peur.

– Je ne comprends pas, dis-je, d'une voix étranglée par l'émotion.

Il s'approche à quelques centimètres de moi et saisit mes mains dans les siennes.

– Je sais que l'on se fréquente seulement depuis quelques mois, mais... je t'aime, Margot. Je ne peux plus vivre loin de toi. Veux-tu m'épouser ?

Je reste sans voix quelques minutes. Je tremble, transpire et ne sais quoi répondre. Enfin, si, je sais, mais j'ai peur de lui briser le cœur. Je n'ai pas le choix, je ne peux pas lui mentir :

– Je t'aime aussi, Florian, mais... c'est trop tôt pour moi. Je ne suis pas prête. Ne sois pas fâché, laisse-moi juste un peu de temps, conclus-je, mal à l'aise en voyant son visage se décomposer.

– Très bien. Je ne m'attendais pas à cette réponse, mais je comprends.

La déception que je lis sur ses traits me serre le cœur. Je viens de le blesser. Je le laisse partir dans la chambre sans le retenir. Je n'en ai pas la force. Je le rejoins un peu plus tard et m'endors dans ses bras, comme si de rien n'était.

Le jour suivant, nous sommes sur le canapé devant un bon film quand le téléphone de Florian sonne. Il répond, se lève pour sortir sur la terrasse et revient pour me demander :

– Samedi soir, Alex organise une grande fête surprise pour l'anniversaire d'Éva. Nous sommes

invités, tu es d'accord ?

– Oui, c'est super ! Éva va être aux anges.

– Très bien, je rappelle Alex.

Pendant une seconde, je pense à Dylan, il sera sûrement présent. Mais je me reprends, je n'en ai plus rien à faire, je suis avec Florian, maintenant.

\*\*\*

Le samedi arrive. Je sors de ma chambre dans la magnifique robe de soirée que Florian m'a offerte pour l'occasion. Elle est longue et moulante, en satin bleu nuit. Avec mes talons hauts et mon chignon amélioré de quelques perles, je suis plutôt contente du résultat. Je retrouve mon cavalier et me sens plus belle que jamais en voyant ses yeux emplis d'admiration me dévorer sur place.

– Waouh ! Je ne sais pas quoi dire, plaisante-t-il en me prenant dans ses bras pour déposer un baiser sur mon front.

– Idem, répliqué-je en contemplant son superbe smoking de la même couleur que ma robe.

Nous partons, bien décidés à passer une bonne soirée, même si j'appréhende de croiser Dylan. On se gare devant la gigantesque propriété de nos hôtes. Main dans la main, nous franchissons les portes. Une multitude d'invités remplit les pièces du rez-de-chaussée et la terrasse. Alex a mis le paquet sur la décoration. Des ballons et des fleurs envahissent la maison.

Nous saluons toutes les relations de Florian. Moi, je ne connais pas grand monde, je dirais même personne. Enfin, c'est ce que je pensais jusqu'à ce que mon cœur se glace dans ma poitrine en voyant cette haute et large silhouette que je n'arrive pas à oublier. Il se tourne et son regard tombe sur moi. Il se crispe, ses yeux s'assombrissent. Moi, je lutte pour ne pas m'enfuir en courant et essaie d'empêcher mes jambes de flageoler. Mon Dieu, il est encore plus beau que dans mon souvenir. Je ne peux détacher mes prunelles de ce visage qui hante mes nuits depuis presque un an...

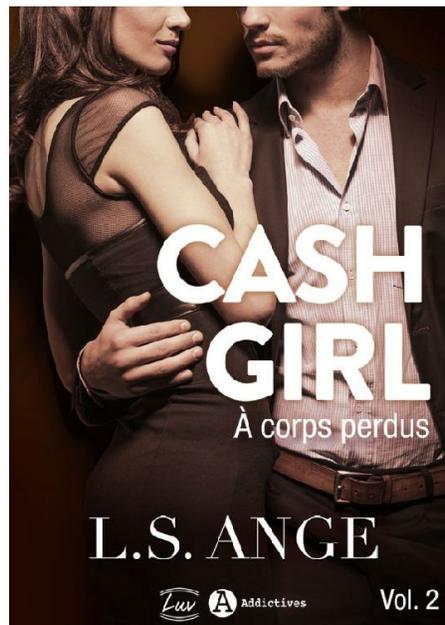
**À suivre,  
ne manquez pas le prochain épisode.**

**Également disponible :**

## **Cash Girl - A corps perdus, vol. 2**

A 28 ans, Margot ne connaît que les coups, les humiliations et l'enfermement. A cause d'un mari violent qui la séquestre depuis des années.

Le jour de son anniversaire, la jeune femme parvient enfin à s'enfuir à l'autre bout du pays, pour essayer de se reconstruire et d'échapper à ses démons. Elle croise alors le chemin de Dylan Lorenz, célèbre avocat partageant sa vie entre Paris et le sud de la France. A ses côtés, elle va reprendre goût à la vie... et à l'amour. Mais jusqu'à quand ? Qui se cache derrière cet homme torturé et secret ? Prise entre les mensonges de Dylan et son ancien compagnon qui refait surface, Margot saura-t-elle prendre la bonne décision... ou tombera-t-elle dans le piège ?



Découvrez *L'inconnu du premier étage* de Juliette Duval

# L'INCONNU DU PREMIER ÉTAGE

## Premiers chapitres du roman

ZLIN\_001

# 1. Il était une fois...

*Il était une fois...* L'affiche étale dans la station de métro ses colombes en plein vol, ses oiseaux dorés et son couple souriant, promesse d'amour éternel. Je demeure dix bonnes secondes figée devant. Je sais que la société d'organisation de mariages de Mélanie marche bien, mais de là à se payer un mur dans le métro... Je secoue la tête. Gare Montparnasse, vingt-trois heures, un soir de février. Il fait froid, il fait sombre, des clochards dorment sur les bouches d'aération et je tombe de sommeil. Tous les ingrédients d'un bon cauchemar. Je m'attendrais presque à voir des mains griffues sortir de l'ombre pour me tirer par mes vêtements...

*Plaisanterie pourrie, Gwenn...*

Une séquelle du fait d'avoir été surnommée Blanche-Neige par mes camarades durant toute ma scolarité. Franchement, je me demande où mes parents avaient la tête le jour de ma naissance... Quand on porte un nom de famille qui signifie « neige » en breton, on ne baptise pas sa fille Gwenn, c'est-à-dire « blanche ». Non. Même pas quand on a trop forcé sur le calvados, ce qui constitue une tendance lourde chez mon père.

Je tire de ma poche un plan tout froissé. Le point rouge, dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement, correspond à l'adresse de Mélanie, ma meilleure amie. La Chaumière, un nom bien rural pour un immeuble situé en plein Paris. Il ne me reste plus qu'à trouver la bouche de métro qui m'amènera à bon port. Je respire un grand bol d'air vicié et mon nez se met à piquer. Il ne manque plus que j'attrape un bon rhume !

Je rumine en remontant les couloirs souterrains au milieu d'une foule pressée, maussade et indifférente. Ai-je eu raison de tout quitter sur un coup de tête ? Sur le moment, je n'ai pas réfléchi. Découvrir mon fiancé avec sa langue dans la gorge de ma belle-mère m'a causé un choc suffisant pour que je boucle mes bagages d'une main tout en téléphonant à Mélanie de l'autre. Le tout en un temps record. Ils s'embrassaient encore quand j'ai quitté la maison, sans avoir apparemment remarqué ma présence.

J'essaye de me convaincre qu'ils ne me manqueront pas. Ma belle-mère passe sa vie à tenter de pourrir la mienne. Je comprends qu'elle soit aigrie d'avoir épousé un ivrogne, plus souvent allongé au pied de ses pommiers à cuver son vin qu'à tailler les arbres (ma mère, elle, avait rapidement compris qu'elle avait intérêt à mettre les voiles... elle avait juste oublié de m'emmener avec elle), mais ce n'est pas une raison pour me le faire payer. Quant à Daniel... Je croyais sincèrement qu'il était mon prince charmant. Nous nous connaissons depuis le collège, nous sommes sortis ensemble tout le temps du lycée et devons nous marier au printemps prochain. En un sens, mieux valait que je découvre son véritable visage avant. Mais quand même, ça fait mal. Et je subodore que ça fera encore plus mal une fois la stupeur liée au choc dissipée. Raison de plus pour me trouver loin de l'épicentre du séisme quand cela arrivera.

Nous sommes dimanche soir. Demain, lundi, le restaurant sera fermé, ce qui me laisse le temps de prévenir mon patron de mon départ. Une boule se forme dans ma gorge à l'évocation de l'Auberge du puits. Gérard m'y a accueillie à bras ouverts dès ma sortie de BTS. Il m'a donné ma chance, parlait même de me soutenir dans mon projet de monter ma propre affaire... Et pour toute reconnaissance, je le quitte sans préavis. Même si, comme l'a dit Mélanie, Paris regorge d'opportunités, même si je sais qu'il ne m'en voudra pas et me fournira les recommandations nécessaires, j'ai honte de moi.

En bout de couloir, je m'arrête pour vérifier le plan sur le mur. Parfait, la rame va bien vers la station à laquelle je dois descendre. Pas si difficile de se repérer, au fond, je serai bientôt une vraie Parisienne (enfin, le jour où je me déplacerai sans un papier froissé à la main). J'entreprends de descendre les marches avec mes deux énormes valises. Les voyageurs ignorent ma pitoyable bataille. Certains me bousculent même pour aller plus vite. Je serre les dents. Un filet de sueur coule dans mon dos et, la fatigue aidant, je sens venir le coup de froid. Soudain, c'est le drame. La plus petite des deux valises (celle qui contient les objets fragiles, bien sûr) m'échappe et s'envole pour un saut en free-style par-dessus la dernière volée de marches. Un cri d'horreur m'échappe.

– Non !

Juste avant que mon précieux bagage ne s'écrase lamentablement au sol, un ange descendu du ciel le rattrape au vol. D'accord, il n'a pas d'ailes, porte un bonnet rouge et une barbe de plusieurs jours lui couvre les joues, ce qui le classe indubitablement parmi le sexe masculin (alors que les anges, c'est bien connu, n'ont pas de sexe). Mais il a sauvé ma valise ! Je demeure plantée comme une cruche au milieu des marches, une main tendue en avant, l'autre crispée sur la poignée de la seconde valise.

– Euh... merci, bredouillé-je avec un temps de retard.

– De rien, répond mon sauveur avec un sourire aussi charmant que son léger accent.

Pour ce que je devine de lui, entre le bonnet qui lui descend au niveau des sourcils et l'écharpe qui lui remonte sur le menton, le reste semble l'être aussi (charmant). Grand, quoique légèrement voûté, les épaules larges, les lèvres pleines, la mâchoire volontaire... J'enfonce mes ongles dans la paume de ma main pour me reprendre. L'heure n'est pas à fantasmer sur des inconnus alors que je n'ai même pas encore formellement rompu avec Daniel !

Je descends tant bien que mal les dernières marches et attrape ma valise. C'est-à-dire, la main de l'inconnu, qui n'a toujours pas lâché la poignée.

– C'est bon, je la tiens, lui dis-je avec un sourire un peu crispé.

Il ne bouge pas, se contentant de me regarder de sous son bonnet. Me suis-je trompée ? L'ange est-il un psychopathe ? Au moins, il sent bon, ce qui dans ce couloir bondé, constitue un luxe appréciable. J'ai toujours été très sensible aux odeurs, ce qui dans les couloirs de métro n'est vraiment pas un atout.

– Où allez-vous ? demande-t-il sans lâcher la valise.

On m'a toujours répété de ne jamais donner mon adresse à un inconnu. À vingt ans passés, je continue d'appliquer ce précepte. Je désigne le quai du menton sans me compromettre. Ma main repose toujours sur celle de l'ange-psychopathe. Je perçois la chaleur de sa peau, étonnamment douce pour celle d'un homme.

– La rame arrive. Venez, je vous donne un coup de main, décrète-t-il.

Je bredouille, à mi-chemin entre la crainte et l'embarras.

– Pas la peine.

– Votre valise a une roulette cassée, objecte-t-il, pragmatique. Vous allez galérer pour passer les portes. De plus, je vais également dans cette direction.

Mon bras retombe. J'ai du mal à croire en une aide désintéressée. En réalité, j'ai du mal à croire à quoi que ce soit depuis mon départ en catastrophe, comme si mon esprit était anesthésié. L'inconnu cherche-t-il à me draguer ? Et si tel est le cas, quel risque je cours ? Avec un soupir, je lui abandonne ma précieuse valise. Trop fatiguée pour me battre. Advienne que pourra. Quand la rame s'arrête à notre hauteur, je lui emboîte le pas puis me serre contre lui sur la première banquette libre. Au fond, je ne suis pas mécontente d'avoir de la compagnie. À cette heure tardive, il n'y a guère de monde dans le métro et les rares noctambules à s'y risquer m'ont tous l'air louche. Davantage que mon compagnon d'aventure, en tout cas.

Bercée par la chaleur de la rame, je m'endors à moitié. Trop de monde, trop de bruit, trop d'émotions. Un grand « atchoum » me réveille.

– Désolé, s'excuse mon sauveur, un mouchoir en papier sous le nez. Je souffre d'allergie, c'est une plaie.

– L'air du métro ne doit pas aider, remarqué-je, compatissante.

– C'est pire à la campagne, à cause du pollen... Je descends au suivant. Quel est votre arrêt ?

Le morceau de papier froissé refait son apparition. Je me tords le cou pour vérifier le plan de lignes au-dessus de nous.

– Le suivant aussi, constaté-je.

Un sourire creuse les joues de mon voisin, entre l'écharpe et le bonnet.

– Le hasard fait bien les choses.

Sans doute... Comme il m'a annoncé son arrêt avant moi, il ne peut pas être un psychopathe, n'est-ce pas ? En sommes-nous arrivés au stade où je peux lui demander son nom ? Si ça se trouve, une fois descendus de cette rame, nous ne nous reverrons jamais. Dommage, ça me plairait de connaître quelqu'un dans la grande ville, pour commencer. Enfin, quelqu'un d'autre que Mélanie.

– Attention à la marche, m'avertit-il alors que nous quittons la rame.

Je peste intérieurement contre les roulettes des valises et l'absence d'escalier roulant. Cet endroit doit être un cauchemar pour une personne en fauteuil roulant. Au détour d'un couloir, nous croisons deux types, manifestement avinés, qui se disputent bruyamment. J'ai beau être une fille forte, indépendante et tout ce qu'on veut, je me sens soudain heureuse d'être accompagnée. Au moins jusqu'à la sortie.

– Vous allez de quel côté ? s'enquiert mon chevalier servant alors que nous émergeons enfin des entrailles de la terre.

Une fois de plus, j'extirpe le plan froissé de ma poche. Je n'ai aucune idée de la façon dont je dois l'orienter. Faut-il remonter ou bien descendre la rue ? Tandis que je fronce les sourcils en m'efforçant de distinguer le nord du sud, mon compagnon tape du pied pour se réchauffer. Il désigne mes valises du menton.

– Vous déménagez ou vous venez pour faire du tourisme ? demande-t-il sur le ton de la conversation.

– Ni l'un ni l'autre, dis-je distraitement. Euh, le numéro 85, c'est dans quelle direction ?

Mon sauveur pose la valise. Il enlève son bonnet, passe une main dans ses cheveux, remet le bonnet, se frotte la barbe et éternue.

– Vous allez à la Chaumière ? demande-t-il.

Il n'a pas l'air de considérer ça comme une bonne nouvelle. Le froid de février me transperce soudain avec davantage d'acuité. J'avale ma salive avant de répondre faiblement.

– Euh... oui.

– Eh bien ! Je vais pouvoir vous aider alors, annonce-t-il dans un soupir. C'est également là que j'habite.

Je manque de lâcher mon plan. Dois-je voir là un signe du destin ? Combien y avait-il de chances pour que je rencontre l'un des colocataires de Mélanie dans le métro ? Surtout, un spécimen aussi séduisant. Mon poing se referme brutalement sur le plan. Ce n'est pas ce qui doit me préoccuper en premier... d'autant que lui n'a pas l'air de considérer cela comme une chance.

– Alors, ravie de faire votre connaissance, dis-je avec un sourire engageant. Je m'appelle Gwenn, au fait.

Il considère un instant ma main tendue avant de la serrer.

– Colin.

Sa poignée de main est franche, chaude, électrisante. Je mets quelques secondes de trop à récupérer mes doigts. Cette soirée devient décidément de plus en plus étrange. Colin éternue une fois de plus avant de se tourner vers un café, dont les néons agressifs colorent son visage en rouge.

– Vous avez l’air frigorifiée, fait-il remarquer. Puis-je vous offrir un café pour vous réchauffer ?

L’enseigne ne me paraît guère engageante. Si les néons annoncent « Le Cabanon, ouvert 24h/24 », la décoration ressemble davantage au croisement entre une case vaudou et un cabaret des années 1980. Au moins, il doit y faire chaud. En plus, Mélanie m’a prévenue qu’elle rentrerait très tard. Je n’ai pas hâte de me retrouver seule avec mes pensées moroses.

– C’est gentil, merci, accepté-je.

L’intérieur du café sent le désodorisant à la pomme. Il y règne une telle chaleur que mes joues s’empourprent. J’écarte le col de mon écharpe.

– Jérémy, lance mon nouvel ami en direction du comptoir, deux chocolats chauds, s’il te plaît.

Je me laisse tomber sur une chaise en aluminium. Presque chic, tellement c’est cheap... Maintenant que l’adrénaline du voyage diminue, la fatigue me tombe dessus comme une masse.

– J’ai pensé qu’à cette heure, s’excuse Colin en prenant place face à moi, mieux vaut éviter le café.

Douce attention, même si je doute de trouver le sommeil cette nuit. Nous sommes les seuls clients du café, ce qui accentue encore le côté surréaliste de la situation.

– Vous êtes une amie de Mélanie ?

– Euh... oui. Vous la connaissez ?

Colin sourit. Ses longs doigts frottent l’un contre l’autre par nervosité ou pour se réchauffer. Je n’arrive pas à le cerner. Je songe au fait que Mélanie m’a très peu parlé de ses colocataires. Colin est-il plus qu’un ami pour elle ? Cette perspective me serre le cœur sans aucune raison valable.

– Tout le monde se connaît à la Chaumière, soupire Colin, fataliste. Vous vous en rendrez compte bien assez tôt.

Un nouvel éternuement le fait s’interrompre un instant, avant de poursuivre.

– Pourquoi Mélanie n’est-elle pas venue vous chercher à la gare ?

– Elle était de mariage, expliqué-je.

Ma meilleure amie est organisatrice de mariage, « wedding planner » en anglais, ça fait plus chic. À vingt-trois ans, elle a déjà sa propre agence, compte des stars parmi sa clientèle et mène une vie tout droit sortie d’un conte de fées, du moins de mon point de vue de provinciale.

– Les affaires marchent bien pour elle, commente Colin, avec l’air de s’en réjouir. Mais comment comptez-vous accéder à l’appartement ? Notre digne concierge doit dormir, à l’heure qu’il est.

– Elle m’a laissé les clés dans la boîte aux lettres.

Un rictus malicieux étire le coin des lèvres de Colin. Mon traître de cœur se met à battre un peu

plus vite. Tout compte fait, il fait bien trop chaud dans ce café.

– Ce brave Aristide en aurait une attaque... commente-t-il en riant. D'un autre côté, je comprends qu'elle n'ait pas voulu vous jeter tout de suite en pâture aux locataires.

– Ils sont si terribles que ça ?

Il a beau plaisanter, je perçois derrière la façade une pointe de sérieux qui m'inquiète un peu. Mélanie a un côté insouciant qui, du temps de notre adolescence, nous a valu plus d'une fois de nous retrouver dans l'embarras.

– Ils sont gentils mais curieux, m'explique Colin. Ils exigeront de tout savoir de votre vie.

Une soudaine raideur dans sa posture montre qu'il trouve cette attitude déplaisante. Je hausse les épaules.

– Ils risquent d'être déçus...

Ma vie n'a absolument rien de palpitant, à l'exception du dernier épisode. À Port-Doël aussi, tout le monde savait tout sur tout le monde. Impossible, par exemple, de passer à la pharmacie sans connaître par le menu les problèmes de santé de tout le voisinage, en particulier ceux que vous préféreriez continuer à ignorer. Or, ma vie n'a jamais défrayé la chronique, contrairement à celle de Mélanie.

– Tout le monde cache un ou deux cadavres dans ses placards, rétorque Colin.

La lumière artificielle fait ressortir ses yeux comme deux lacs d'ombre. Je remue sur ma chaise en gloussant bêtement.

– Pas de cadavre, je le jure !

Un énorme bras noir passe au même instant dans mon champ de vision. Je sursaute. En entrant, je n'ai pas prêté attention au serveur planqué derrière le comptoir. À présent qu'il se trouve devant moi, je me rends compte qu'il aurait davantage sa place sur un terrain de rugby. Il doit dépasser les deux mètres et sa carrure en remontrerait à bien des ours. Par-dessus le marché, il se déplace sans aucun bruit. J'attends qu'il ait le dos tourné pour attraper ma tasse d'une main légèrement tremblante. Qui est cet ogre ? Heureusement, il a de nouveau disparu derrière son comptoir et Colin, lui, ne semble pas le moins du monde impressionné. Je m'éclaircis la voix avant de reprendre, d'un timbre un peu trop aigu.

– Alors, euh... Vous habitez à la Chaumière depuis longtemps ?

– Vous voyez que vous vous y plairez parfaitement, répond Colin en riant. Vous posez déjà des questions !

Vexée, je m'empresse de faire machine arrière.

– C’était juste histoire de faire la conversation. Sinon, euh... Ce chocolat a l’air délicieux.

L’odeur qui monte de ma tasse me donne envie de me baigner dedans. Si l’endroit ne paye pas de mine, ils ont l’air en revanche de servir des boissons convenables, y compris pour quelqu’un de difficile en la matière, comme moi. La première gorgée me fait frissonner de volupté. Colin en profite pour m’adresser un sourire contrit.

– Désolé. Je suis un peu chatouilleux sur le sujet de ma vie privée. Sans doute parce que je travaille de chez moi et que par conséquent, je dois me fixer des limites. Donc, je suis arrivé à la Chaumière il y a un peu plus d’un an maintenant. Et vous, que faites-vous dans la vie ?

Le chocolat m’a redonné des forces en même temps qu’un certain sens de l’humour. C’est pourquoi ma réponse n’est sans doute pas celle qu’il attend.

– Des tartes aux pommes.

– Des tartes aux pommes, répète-t-il, perplexe.

Il fronce les sourcils puis son visage s’éclaire, malicieux.

– C’est un code. Vous êtes agent secret !

Agent secret. Pourquoi agent secret ? Je n’ai pas vraiment le profil de l’emploi, à moins que les doudounes rose vif ne constituent le nouvel uniforme des services secrets. Ou peut-être que c’est lui, l’agent secret. Et s’il était en train d’essayer de me recruter ? Oh, mon Dieu, je savais que je n’aurais jamais dû faire confiance à un type qui offrait de porter mes valises ! Je décline poliment.

– Non, vraiment, ce n’est pas un job pour moi.

– Alors, quel est votre genre de job ?

La tasse de chocolat fume devant son visage, troublant ses traits. Je me résous à revenir en terrain plus sûr.

– Je suis cuisinière, expliqué-je.

– Spécialiste de la tarte aux pommes, donc, commente Colin, pince-sans-rire.

Je me sens obligée de préciser.

– Mon père possède des vergers.

Eh oui, j’en ai fait des tartes aux pommes ! Des tartes, de la compote, des crumbles, des clafoutis, des charlottes, de la gelée... S’il avait existé une spécialisation « pommes » dans mon cursus de formation, je l’aurais eue haut la main ! Colin m’adresse un clin d’œil de connivence, ce qui me pousse à m’enhardir.

– Et vous, alors, vous êtes agent secret ? rétorqué-je.

Il repousse son bonnet en arrière. J'admire son front haut, la ligne de ses sourcils, la façon dont ses cheveux sombres rebiquent en tous sens. Il éternue plusieurs fois avant de répondre.

– Mieux.

Mieux qu'agent secret ? Je passe en revue les professions les plus fantasmées.

– Pompier ? Acteur ? Musicien ? Agent du fisc ?

– Écrivain, lâche-t-il sobrement. Mille vies en une.

Écrivain ? Il a le physique d'un homme qui passe sa vie en salle de sport plutôt que devant un clavier. Je hoche néanmoins la tête en signe d'admiration. Sur mon échelle de valeur, écrivain arrive juste derrière chanteur de rock.

Nos chocolats terminés, je me tortille pour extraire mon portefeuille de la poche intérieure de ma doudoune. Colin m'arrête d'un geste de la main.

– Je paye.

– Vous avez déjà porté mes valises, protesté-je, gênée. C'est à moi de vous inviter.

– Nous aurons bien d'autres occasions, m'assure Colin, avec un clin d'œil. Considérez ceci comme un geste de bienvenue.

Bien d'autres occasions... Je ne sais même pas combien de temps je vais rester. Toutes les fibres de mon être se rebellent à l'idée de rentrer chez moi, pourtant je n'ai pas de plan, pas de projet d'avenir, pas de travail et pas de logement. Je me frotte les yeux. Mes idées s'embrouillent, des taches noires apparaissent dans mon champ de vision. Il est décidément temps que j'aïlle me reposer.

Quand je saisis la poignée de ma valise, j'ai l'impression qu'elle pèse une tonne.

– Ça va aller ? s'inquiète Colin, me voyant vaciller. Nous ne sommes plus très loin.

Cet homme est trop parfait pour être vrai. J'ai dû m'endormir dans la rame du métro et je vais me réveiller à un terminus glauque quelconque, entourée de clochards et de vendeurs de drogue.

Le froid à l'extérieur me coupe la respiration. J'échangerais volontiers mon royaume pour un feu de bois. Ou, à défaut, un radiateur en fonte. Au bout de trois mètres à peine, ma valise se coince entre deux pavés. Les larmes me montent stupidement aux yeux. Fatiguée, j'ai soudain l'impression que je n'y arriverai jamais.

– Ça va aller, me promet Colin, en s'emparant de mes valises.

Quand c'est lui qui les porte, on a l'impression que tout est facile. Comment pourrais-je ne pas être sous le charme ?

Deux pâtés de maison plus loin, nous arrivons au numéro 85. Colin pousse une porte découpée

dans une grande grille de fer. Le porche franchi, nous nous retrouvons dans une petite cour aux pavés irréguliers. L'air sent la fumée, la terre humide et la soupe de poireaux.

– La Chaumière est au fond, m'indique Colin.

Je plisse les yeux pour distinguer le bâtiment. Deux pauvres réverbères dispensent un éclairage chiche. Une vigne vierge, sur laquelle subsistent quelques feuilles pourpres, recouvre les murs de briques chapeautés d'un grand toit d'ardoises.

– Venez, m'appelle Colin, je vous montre les boîtes aux lettres.

Si je devais dessiner la Chaumière, j'utiliserais uniquement des crayons et des fusains. Ocre et noir. Une faible ampoule éclaire le hall d'entrée plongé dans la pénombre. Devant moi, un escalier en bois s'enfonce dans l'obscurité. À sa droite, s'ouvre un ascenseur muni d'une grille en fer forgé. Vintage, mais guère rassurant. Pourtant, avec mes valises, je ne vais pas avoir d'autre choix que de m'y risquer. À la gauche de l'escalier, de grosses lettres dorées sur une porte en bois massif forment le mot « Loge ». Une enveloppe est collée au battant avec du gros scotch marron.

– C'est pour vous, annonce Colin, en la détachant d'un coup sec.

À l'intérieur, un mot calligraphié avec des pleins et des déliés. Le concierge écrit-il à la plume d'oie ? L'espace d'un instant, j'imagine que la Chaumière est un endroit où le temps s'est arrêté. Quand j'en ressortirai, tout le monde, sauf moi, aura vieilli de vingt ans... Je secoue la tête pour chasser ces bêtises. Le mot dit simplement : « Les clés sont dans la boîte aux lettres. » Ce que je savais déjà, mais j'apprécie l'attention.

Face à l'ascenseur, les boîtes aux lettres, ornées de moulures biscornues, doivent dater de la même époque que le bâtiment, à en juger par leur aspect massif. Une clé pend à un clou en fin de rangée – la même pour toutes les boîtes. Pratique mais pas au top quant à la protection de la vie privée. Je m'empare du lourd trousseau de clés posé au fond.

– Cinq clés, m'étonné-je.

Cela fait beaucoup pour un seul appartement, non ?

– Deux pour la porte de l'appartement, m'explique Colin, une pour la grille, une pour l'entrée générale de l'immeuble et une pour la lingerie.

Il désigne une porte à droite, jumelle de celle de la loge. Cette fois, les lettres dorées inscrivent le mot « Lingerie ». En dessous, un tableau métallique rempli de petites fiches en carton.

– Si vous avez de la lessive à faire, réservez votre créneau à l'avance, me conseille-t-il.

Je vais de surprise en surprise. Je n'imagine pas du tout Mélanie vivre dans un endroit pareil.

- Mais combien y a-t-il de locataires ? demandé-je, effarée.
- Sept, avec le concierge. Mais pour une seule machine.
- Ah...

Sept locataires et une chaumière... Je me frotte les yeux tandis que Colin étourdi. L'impression d'avoir pénétré dans une dimension parallèle se dissipera peut-être à mon réveil. Je tends la main à Colin.

- Je vais monter, annoncé-je d'un ton décidé, je tombe de sommeil.
- Mélanie habite au dernier étage, souligne-t-il. Besoin d'aide pour monter les valises ?

La proposition est tentante. Mais j'ai déjà accepté un chocolat. L'inviter chez moi, ou plutôt chez Mélanie, même s'il est séduisant, surtout parce qu'il est séduisant, serait franchir un pas de trop. Surtout dans mon état de fatigue physique et morale. Je refuse en souriant.

- Je vais prendre l'ascenseur.

Colin n'insiste pas. Il se contente de hocher la tête avant de poursuivre.

- En cas de problème, n'hésitez pas à m'appeler. Je suis au premier.
- Entendu.

Mon sourire se fane au moment où Colin disparaît dans l'escalier. Je me retrouve seule face au monstre de mes cauchemars, l'ascenseur. La grille grince horriblement quand j'appuie sur le bouton. Mes dents en font autant. Une odeur désagréable règne dans la cabine étroite. De la rouille, peut-être. Je bloque la grille avec l'une de mes valises, le temps de traîner l'autre à l'intérieur. Il y a de la moquette au sol, un miroir dans un cadre doré au fond et de gros boutons ronds en cuivre. J'appuie sur celui du dernier étage. La grille se referme centimètre par centimètre, au rythme des battements de mon cœur. Je me promets intérieurement d'utiliser l'escalier à l'avenir, sauf en cas de nécessité absolue. Même sur trois étages, j'irais plus vite à pied !

Mes deux grosses valises m'obligent à me tenir plaquée à la paroi tandis que le câble remonte la cabine cahin-caha, marquant une pause à chaque palier. Mon souffle forme de la buée sur le miroir. Je détourne les yeux pour ne pas voir mon visage défait. Ce soir, je ne suis certainement pas la plus belle.

L'ascenseur s'arrête au dernier étage, avec un sursaut d'agonie. J'attends une éternité que la grille daigne me libérer pour accéder au palier. Un post-it en forme de colombe, sur la porte de droite, annonce « Mélanie Lagadec ». Je cligne des yeux. Une serrure en haut, une serrure en bas, soit deux clés à trouver. En vertu de la bonne vieille loi de Murphy, ce sont les deux dernières qui se révèlent être les bonnes. La porte s'ouvre sur un long gémissement.

Aussitôt, un parfum familier me fait monter les larmes aux yeux. Mélanie a toujours eu une passion pour les bonbons à la fraise. Le jour où elle a découvert qu'il existait un parfum associé, elle n'a plus voulu porter que ça. Je regrette soudain qu'elle ne soit pas là. J'aurais besoin d'une épaule amie. En

attendant, je tâtonne à la recherche de l'interrupteur et je retiens mon souffle quand la lumière jaillit.

Une guirlande de lanternes multicolores s'est allumée le long de la poutre maîtresse, transformant la pièce en décor de conte de fées. J'ai abandonné mes valises de chaque côté de la porte d'entrée pour pénétrer dans une immense pièce mansardée. Un grand tapis tressé recouvre le sol ciré. À ma droite, une cuisine à l'américaine, avec un bar en chêne vernis, un réfrigérateur, une plaque de cuisson, un immense évier en pierre. À ma gauche, deux portes, sans doute la chambre et la salle de bains. Mon attention se focalise sur le canapé au fond de la pièce. Mélanie l'a déplié pour y installer un oreiller à petits cœurs et une couette épaisse. À cet instant, je n'ai jamais vu plus beau lit. Le temps de passer à la salle de bains, de me brosser les dents et d'enfiler un pyjama, je m'écroule littéralement sur le lit. Et alors que j'aurais cru ne pas pouvoir fermer l'œil de la nuit, je sombre aussitôt dans un sommeil profond.

## 2. *Home, Sweet Home*

Je me réveille au son du violon. Désorientée, je cligne des yeux, cherchant à me rappeler où je suis. Mes rêves furent peuplés de sombres forêts et de mystérieux princes qui, par quelque tour obscur de mon subconscient, avaient tous le visage de Colin. Un son diffus semble filtrer à travers les murs, de la même façon qu'un faible soleil d'hiver se glisse à travers les volets. Je cherche le réveil du regard. Puis, la conscience me revient d'un coup. Je ne suis pas chez moi. La tentation de tirer la couette par-dessus ma tête et de continuer à dormir pour oublier les événements de la veille me traverse mais je sais qu'une fois réveillée, je ne ferai que ruminer. Le drap s'est sournoisement entortillé autour de mes jambes durant la nuit. Je me débats un moment pour m'en extraire. Enfin debout, je me traîne à travers la pièce, direction la cuisine à l'américaine.

– Café ? bredouillé-je.

Pas de cafetière en vue. Dépitée, je me laisse tomber sur un tabouret à côté du comptoir. J'avais oublié que Mélanie ne boit que du thé. Si je veux ma dose quotidienne de caféine, je vais devoir descendre à ce bar où Colin m'a invitée hier. Ou aller sonner directement chez Colin... Je repousse cette hypothèse. À mon arrivée, j'étais encore engourdie, sous le choc. À présent, la conscience de la trahison de Daniel et du choix que j'ai fait me reviennent avec une acuité coupante comme un rasoir. Utiliser le beau voisin comme dérivatif ne me mènera nulle part. Je dois affronter la réalité.

Je me risque jusqu'à la porte de Mélanie. L'entendre ronfler légèrement me rassure. Au moins, elle est bien rentrée même si cela semble mal parti pour qu'elle se réveille de sitôt. Il ne me reste plus qu'à me débrouiller par mes propres moyens pour affronter cette première journée d'après le tremblement de terre. Je tire de ma valise de quoi m'habiller et disparaiss dans la salle de bains.

J'en sors à peine quand plusieurs coups retentissent à la porte. Un doigt sur les lèvres, je m'empresse d'aller ouvrir.

– Chut, Colin ! Mélanie dort encore.

– Ce n'est que Rose, m'informe une voix grêle. Votre voisine du dessous.

Confuse, je recule pour mieux dévisager la nouvelle venue. Rose mesure bien trois têtes de moins que Colin. Elle fait honneur à son prénom en n'arborant que cette couleur de la tête (cheveux argentés aux reflets magenta) aux pieds (bottines fuchsia). Les joues brûlantes, je bredouille.

– Euh... enchantée. Vous vouliez voir Mélanie ?

– Oh, non, me détrompe Rose avec un geste désinvolte de la main. Elle se lève rarement avant midi. Je me suis dit que vous auriez faim avant. Ça vous dirait, un café ?

– Vous êtes officiellement ma nouvelle meilleure amie, dis-je en m'écartant pour la laisser entrer.

Le parfum divin qui émane de l'énorme bouteille thermos que Rose serre contre elle vaut toutes les compromissions. Elle sort deux tasses d'un placard avec une assurance qui témoigne d'une longue habitude.

– Qui joue du violon ? demandé-je.

– Yacine, mon voisin de palier. Il vous a réveillée ? s'inquiète ma visiteuse.

Je la rassure aussitôt.

– Non, pas du tout. Mais Mélanie...

– Oh, elle, fait Rose en haussant les épaules, quand elle dort, la Chaumière pourrait bien s'écrouler qu'elle ne se réveillerait même pas.

L'odeur du café versé dans les tasses me fait monter l'eau à la bouche. Il n'est peut-être pas aussi bon que le chocolat du Cabanon mais, dans mon état, j'avalerais du jus de chaussette.

– Alors, Gwenn, commence Rose en me tendant une tasse, vous avez déjà fait la connaissance de Colin, à ce que j'ai compris ?

Je ne relève pas le fait qu'elle connaisse mon prénom. Colin ne mentait pas en affirmant que les occupants de la Chaumière pratiquent le commérage comme sport national. Raison de plus pour me mordre les doigts de l'avoir saluée d'un « Bonjour Colin ». J'entoure ma tasse de mes mains en priant pour que mes joues ne soient pas aussi rouges que ma veste en laine.

– Nous nous sommes croisés par hasard à la gare hier soir, expliqué-je. Il m'a aidée à porter mes valises.

– Vraiment ?

L'information a l'air de surprendre Rose. Soudain, elle se met à ressembler à notre chien quand il a flairé la trace d'un lapin.

– Colin est si secret, me confie-t-elle. Vous savez, c'est très familial, ici. Tout le monde se connaît.

Je bois une gorgée de café pour me donner une contenance. Il est un peu fort mais je ne vais pas m'en plaindre. Prudemment, je hoche la tête pour confirmer.

– C'est ce que Colin m'a dit.

– Eh bien, rétorque Rose du tac au tac, il ne participe guère. On jurerait qu'il a des choses à cacher.

Je me tortille sur ma chaise, soudain mal à l'aise. Colporter des ragots n'a jamais été mon sport favori. Quand de nouveaux coups retentissent à la porte, je bondis littéralement, ravie de trouver un prétexte pour échapper à la conversation. J'ouvre le battant en grand avec un joyeux :

– Bonjour !

Ce n'est toujours pas Colin mais un homme d'une quarantaine d'années, très élégant, en costume sombre. Ses lunettes à monture métallique lui donnent un petit air intellectuel, démenti par son allure de mannequin. Il me tend la main avec une courbette.

– Adam Lormières. Je suis votre voisin de palier.

Décontenancée par cette salutation désuète, autant que par sa voix basse et veloutée, je fais un pas en arrière avec un sourire poli.

– Enchantée. Désirez-vous une tasse de café ?

Il incline la tête en signe d'acceptation. Ses chaussures vernies crissent sur le parquet. Je n'ai pas le temps de refermer la porte derrière lui qu'un nouveau locataire se présente déjà. Cette fois, il s'agit de Renaud Lebriand, le visage plissé de rides joyeuses, locataire du premier étage. Il remarque derrière lui un jeune homme aux grands yeux de biche et à l'allure maladivement timide.

– Yacine Bellouche, se présente-t-il en se dandinant d'un pied sur l'autre. J'espère que le violon ne vous a pas dérangée ?

– Pas du tout, le rassuré-je, souriante. Vous jouez très bien.

Il rougit jusqu'à la racine des cheveux. Rose lui colle d'office une tasse de café entre les mains. Je me demande si se réunir ainsi chez les autres constitue une habitude ou si tout le monde est simplement curieux de voir la nouvelle. Mélanie va-t-elle piquer une crise si elle se réveille ? En tout cas, je comprends la réticence de Colin à ce sujet. Je me sens moi-même partagée entre malaise et gratitude devant cette bienveillante invasion.

– On s'y fait, me confie Adam, me voyant dévisager les visiteurs, perplexe. C'est comme une grande famille.

– Je comprends, c'est juste que... je n'ai pas une grande expérience de la famille.

Entre ma mère, envolée sans se retourner quand j'avais 7 ans, mon père, ivrogne invétéré, et ma belle-mère, qui n'a jamais pu me sentir, le modèle n'a guère été à la hauteur. J'ai passé plus de temps avec celle de Mélanie qu'avec la mienne, pour tout dire. Rose me tire de cet accès de mélancolie en repartant à la pêche aux informations.

– Vous comptez rester longtemps ?

Je serais bien en peine de lui donner une réponse. L'avenir m'apparaît encore enveloppé de sombres brumes. La porte qui s'ouvre une fois de plus me dispense de répondre. Ce n'est plus un appartement mais une auberge espagnole ! L'animal le plus laid que j'aie jamais vu entre dans la pièce. On dirait un croisement entre une serpillière moisie et une saucisse poilue.

– C'est Gamin, me souffle Adam à l'oreille. La perle de notre concierge.

De fait, derrière l'ignoble bestiole claudique un vieil homme, dont la coiffure n'est pas sans rappeler celle du « Doc » dans *Retour vers le futur*. Il porte une chemise à carreaux verts et bleus, un pantalon en velours beige ainsi qu'un énorme sac en papier dont s'échappe une odeur alléchante.

– Je parie que personne n'a apporté à manger, grogne-t-il en le jetant sur la table du salon.

Des croissants dorés et des petits pains dodus au chocolat s'en échappent. Tirailée entre un appétit soudain et la crainte que m'inspire le nouveau venu, je tente un timide « Merci ».

– Vous ! attaque-t-il en se tournant vers moi, si vous comptez rester, je vous conseille de bien lire le règlement intérieur au-dessus des boîtes aux lettres. Pas de boue dans les escaliers. Les poubelles sont sorties le mardi et le vendredi. Le recyclage, le jeudi. Container spécial pour le verre. Il faut réserver sa place pour la lingerie. Pas de fêtes après vingt-deux heures en semaine, minuit le week-end. Si vous n'en organisez pas, c'est encore mieux. Pour les colis encombrants...

Sa voix est rocailleuse comme un torrent, il bute sur les premiers mots et s'essouffle sur les derniers.

– Du calme, Aristide, fait Rose en posant une main sur son épaule. Laissez-lui le temps d'arriver.

– Mais le règlement, c'est le règlement, proteste le concierge.

– Il fait plusieurs pages, se plaint Renaud Lebriand, flottant dans son pull trop grand. Personne ne peut tout retenir.

– Je le connais, moi, rétorque Aristide. Dans les moindres détails.

Sa dernière phrase contient clairement une menace. Monsieur Lebriand tortille les manches de son pull tandis que le malheureux violoniste semble vouloir disparaître dans le sol. Je dégaine mon arme fatale : mon plus joli sourire. D'après Daniel, mon petit ami, ex-petit ami, devrais-je dire, personne ne peut y résister. J'espère de tout cœur qu'il a raison.

– Merci d'avoir apporté les croissants, dis-je.

Le concierge marmonne quelques mots inintelligibles, soudain embarrassé. Le tapis tressé semble d'un coup le passionner. Je prends un croissant dans le sac, en arrache la pointe et m'accroupis à hauteur de la « chose », censée être un chien.

– Je peux lui en donner ?

Le visage d'Aristide s'illumine d'un coup. Il minaude comme une fillette.

– Juste un petit bout, alors. Il adore mais ce n'est pas très bon pour ses intestins, à son âge.

Un voile opaque recouvre les yeux de l'animal sous les franges de la serpillière. J'ai également l'impression qu'il est dur d'oreille mais l'odorat fonctionne parfaitement. À peine lui ai-je mis le bout de croissant sous le nez qu'il manque de m'emporter la main.

– Il est tellement adorable, roucoule son maître.

Les autres lèvent les yeux au plafond dans un bel ensemble. J'étouffe un fou rire en explorant les placards à la recherche d'un saladier. Ce comité d'accueil improvisé a au moins l'avantage de m'empêcher de ruminer sur les raisons de ma présence ici.

– Alors, poursuit Rose, infatigable enquêtrice, vous cherchez un travail sur Paris ?

Je m'efforce de ne pas penser au coup de fil que je vais devoir passer à l'Auberge du puits.

– Oui. Si vous connaissez un restaurant susceptible d'embaucher une cuisinière...

– Une cuisinière, répète Renaud.

Des étoiles brillent littéralement dans ses yeux. Il tapote son ventre d'une main fébrile.

– Personne ne sait cuisiner, ici. Vous devriez nous donner des cours. J'en ai assez de manger des plats tout préparés.

– Ou bien, suggère Adam visiblement guère enthousiaste à l'idée de mettre la main à la pâte, vous pourriez monter un service de restauration à domicile. Vous auriez d'ores et déjà sept clients.

Alors, oui, ils sont curieux, intrusifs, et tout ce qu'on voudra, mais également adorables. Un service de restauration à domicile, j'y pense depuis longtemps. À Port-Doël, il existe une clientèle de personnes âgées sans moyen de locomotion, à qui je pourrais proposer mes services. À Paris, j'avance en terrain inconnu. Je ne sais même pas si je vais rester. Je suis partie avec une seule idée, fuir. Il va bien falloir que je me fixe un plan plus précis que celui-ci, mais rien que d'y penser me donne envie de me rouler en boule dans un coin pour hurler à la mort.

Je jette un coup d'œil insistant en direction de la porte de la chambre de Mélanie. Comment peut-elle continuer à dormir avec un tel brouhaha ? Pas de Colin, non plus. Je mentirais si je prétendais ne pas être déçue. Cependant, Rose ne me lâche pas.

– Moi, dit-elle, je peux vous confectionner n'importe quelle tenue. J'ai pris ma retraite de modiste il y a plusieurs années mais j'ai conservé mes machines. Cuisine contre couture, ça vous plairait ?

– Pour ma part, indique Adam, sans me laisser le temps de répondre, j'offre des conseils juridiques.

– Et moi, euh, ajoute Renaud, je peux vous montrer ma collection de trains miniatures. Sans me vanter, c'est la plus belle d'Europe.

– Il n'a même plus la place pour circuler chez lui, confirme Rose, il y en a partout. Et toi, Yacine, tu pourrais lui donner des cours de violon, non ?

– Euh, balbutie le violoniste, bien sûr, si elle veut, avec plaisir.

J'étouffe un fou rire nerveux. Je n'ai plus d'emploi, plus de foyer, plus de fiancé mais au moins, je serai habillée comme une princesse, le droit n'aura plus de secrets pour moi, je saurai jouer du violon et je pourrai me vanter d'avoir contemplé la plus belle collection de trains miniatures d'Europe.

– C'est très gentil, remercié-je à la ronde. J'y penserai.

Curieusement, cette réunion de famille un peu déjantée me remonte le moral. J'ai bien fait de partir. En réalité, j'aurais dû prendre cette décision il y a longtemps, quand Mélanie, après le Bac, est venue s'installer ici. Mais il y avait Daniel, bien trop attaché à ses terres pour bouger, et mon père, qui réagissait à tout changement dans son existence par une augmentation de sa consommation d'alcool... Bref, je me suis convaincue que je m'épanouirais à Port-Doël. N'ai-je pas été embauchée dans la meilleure auberge de la région dès mon BTS en poche ? Le patron me fait confiance pour mener la cuisine comme je l'entends. À Paris, je ne suis personne. Mais l'accueil des locataires de la Chaumière me démontre que je me suis laissée aveugler par mes craintes.

– Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? éclate soudain une voix claire.

Nous nous retournons tous avec un bel ensemble. Mélanie vient d'émerger de sa chambre, ses cheveux châains courts pointant en tous sens, une main devant la bouche pour masquer un bâillement. « Je suis une princesse », proclame sa chemise de nuit à pois roses.

– Nous souhaitons la bienvenue à Gwenn, se défend Rose.

– Aristide vous a envoyé des invitations ou quoi ? bougonne Mélanie.

Le concierge se racle la gorge avant de se baisser pour caresser la serpillière qui lui tient lieu de chien. Les autres locataires affichent un air plus ou moins innocent.

– Gwenn avait faim, fait remarquer Adam, jouant la carte de la pitié. Et Rose a monté du café. Tu n'en as pas chez toi...

– Formidable, commente Mélanie, désabusée. Eh bien, je vous remercie tous d'être passés. C'est extrêmement gentil à vous. À présent, je vais vous demander de nous laisser. Je dois m'habiller et Gwenn et moi avons à discuter.

Je regarde les locataires sortir avec un sentiment mitigé. Leur présence joyeuse constituait un rempart contre la triste réalité. Je ne suis pas certaine d'avoir envie de discuter.

### 3. La chose la plus compliquée

Une fois la pièce vidée, un vertige me saisit. La raison de ma présence à la Chaumière me retombe dessus comme une chape de plomb.

– Désolée, je n'ai pas voulu te réveiller hier soir, s'excuse Mélanie, en s'emparant d'un pain au chocolat.

– Comment ça va, ce matin ?

– Je ne sais pas.

Je n'ai pas oublié le spectacle d'hier. Daniel et ma belle-mère enlacés sur le canapé, s'embrassant à perdre haleine. Mon estomac se contracte à l'évocation de ce souvenir, comme s'il recevait un second coup de poing. Que Fiona trompe mon père n'est pas une nouveauté. Elle éprouve le besoin pathologique de séduire tout représentant de la gent masculine passant à sa portée. En revanche, que Daniel ait succombé à son petit manège, c'est comme s'il m'avait arraché le cœur de la poitrine.

– Tu as pris la bonne décision, affirme Mélanie.

Elle a toujours pensé que je n'avais rien à faire avec Daniel. Selon elle, je reste avec lui par habitude, pas par amour. Mais alors, pourquoi sa trahison me fait-elle aussi mal ?

– Je suis partie sur un coup de tête, objecté-je. Ce n'est pas comme si j'avais un projet ou quoi que ce soit.

– Ça viendra. Avec ton talent, tu n'auras aucun mal à trouver du boulot.

– À Paris ?

– Et alors ? Aie un peu confiance en toi. C'est la recette du succès.

J'émiette un croissant sans conviction. Mes certitudes, ce sont mes racines. Ici, je ne connais rien ni personne. Exception faite de Mélanie et peut-être des excentriques locataires de la Chaumière.

– Tes colocataires sont spéciaux, non ? dis-je pour changer de sujet.

– Un peu. Mais ils ont le cœur sur la main, c'est l'essentiel.

– Ça ne t'embête pas qu'ils sachent tout de ta vie et débarquent sans prévenir ?

À l'époque où nous vivions à Port-Doël, elle défendait farouchement son espace privé. Même sa mère n'avait pas le droit d'entrer dans sa chambre.

– On s'y fait, répond Mélanie, en haussant les épaules. À l'heure où tout le monde se plaint de la solitude dans les grandes villes, c'est plutôt mignon, je trouve.

– Mignon ?... Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de ma meilleure amie ?

« Mignon » n'appartenait pas au vocabulaire de Mélanie. Formidable, éblouissant, extraordinaire, oui, mais « mignon »... Il ne manque plus que les chatons et les licornes. Elle renifle le thermos en

riant.

– Désolée pour le café. Le seul que je trouve presque buvable, c'est celui du Cabanon. Tu l'as déjà repéré ? Un café bar avec des néons, à deux pâtés de maisons.

– Oui. Je m'y suis arrêté avec Colin, hier soir.

Mélanie repose brusquement le thermos. Son regard me passe au laser.

– Avec Colin ?

Je lève les deux mains pour l'arrêter. Elle n'est pas devenue « wedding planner » pour rien. Ma meilleure amie prétend que le prince charmant n'existe pas mais elle passe son temps à vouloir caser les autres. Si ce n'est pas une contradiction...

– Nous nous sommes croisés par hasard dans le métro et il m'a aidée à porter mes valises. Rien de très excitant, tu vois, tenté-je pour la calmer.

– Tu rigoles ? Ce type est un sociopathe ! À peine s'il dit bonjour quand on se croise dans les couloirs. Sa vie sociale se résume à bonjour, au revoir, merci.

Elle est la deuxième personne à me décrire Colin comme un homme peu sympathique. Ce n'est pourtant pas l'image que j'ai gardée de lui.

– Tu exagères ! dis-je, en protestant. Il m'a paru tout à fait normal.

– C'est ça qui n'est pas normal.

Raisonner avec Mélanie revient souvent à se cogner la tête contre un mur. J'abandonne la partie. Après tout, je ne reverrai sans doute jamais Colin, même si cette pensée m'emplit d'une inexplicable nostalgie.

– Bon, de toute façon, je ne vais pas rester ici éternellement.

Mélanie repose brutalement le second pain au chocolat, qu'elle vient de piocher sur la table.

– Ne me dis pas que tu envisages de retourner à Port-Doël ?

Ce n'est pas tout à fait ce que j'ai en tête mais sa réaction me donne envie de la défier.

– Pourquoi pas ? Hier encore, j'étais convaincue que j'y passerais ma vie.

– Justement !

Elle se lève d'un bond pour arpenter la pièce en faisant de grands gestes des bras.

– Tu étais prisonnière d'une malédiction ! s'écrie-t-elle.

L'affirmation me fait sourire. J'adore son côté *drama queen*, sauf lorsqu'il me concerne au premier chef.

– Il ne faut pas exagérer...

– Malédiction qui t'empêche de voir Port-Doël tel qu'il est vraiment. Un trou loin de tout, sans aucun intérêt, tranche-t-elle.

Elle n'a jamais changé d'opinion sur notre village. À 6 ans déjà, elle souhaitait plus que tout en sortir. Moi, au contraire, je m'étais imaginée y vivre.

– Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de boîtes de nuit... rétorqué-je.

– Tu sais quoi ? poursuit-elle sans m'écouter. Tout ça, c'est la faute de Daniel. D'abord, tu n'étais même pas amoureuse de lui au collège. Tu étais simplement flattée que le plus beau garçon du coin s'intéresse à toi.

Je me sers une troisième tasse de café. Elle a peut-être raison sur ce point. Et alors ? L'amour emprunte parfois des voies inattendues.

– Tu t'es laissée enfermer dans ce couple avec un avenir tout tracé, des mômes, la ferme que Daniel doit hériter de son père et qui ferait bien avec tes vergers, une vie tranquille et sans histoire.

Présenté comme ça, ça paraît presque sordide. Je proteste, loyale à ce que j'ai considéré comme étant ma voie jusqu'à hier encore.

– Pourquoi pas ? Plein de gens vivent comme ça et en sont très heureux.

– Mais pas toi. Sois honnête ! Quelque part, ça ne t'a pas libérée de partir, enfin ?

Je fixe le fond de ma tasse sans répondre. Je préférerais me couper la langue plutôt que de reconnaître qu'elle a raison. Port-Doël n'est pas si horrible que ça. D'accord, il ne s'y passe pas grand-chose. La fête des Pommes en septembre, la messe de Noël en décembre et on a fait le tour. Mais c'est calme. Reposant... Ennuyeux comme la pluie.

– J'avais un travail ! dis-je en cherchant un argument.

– C'est intéressant que tu cites ton boulot avant ton petit ami, commente Mélanie, ironique.

Sa remarque fait jaillir en moi une colère à fleur de peau.

– Daniel m'a trahie !

Je manque de renverser ma tasse de café dans mon indignation. Un coin de mon esprit a conscience qu'au fond, ça n'a été que la goutte qui a fait déborder un vase déjà bien plein, mais ma rancœur se cristallise autour de mon désormais ex-fiancé, même s'il l'ignore encore. En comparaison, mon patron m'apparaît comme un saint.

– Gérard, au contraire, a été le premier à me donner ma chance. Lui faire faux bond de cette manière, c'est un mauvais coup.

– Appelle-le, conseille Mélanie. Il comprendra.

– Oui, mais pour lui dire quoi ? Je prends quelques jours de vacances ? Je démissionne ?...

– Tu ne retournes pas là-bas, tranche Mélanie, catégorique. Il faudra me passer sur le corps d'abord.

J'esquisse un sourire. Tant de conviction me donne envie de m'y accrocher pour m'épargner la douloureuse nécessité de prendre moi-même une décision.

– D'accord.

Je ramasse mon téléphone, posé sur le comptoir de la cuisine, mais j'hésite au moment de composer le numéro de l'Auberge du puits. J'ai peur de me fermer définitivement la porte. Et, si je ne trouve pas de travail à Paris ? Et, si soudain Port-Doël me manque ?

– Je devrais appeler Daniel d'abord, dis-je. Je ne lui ai même pas dit que je le quittais.

– Il te prendra d'autant plus au sérieux s'il apprend que tu as démissionné.

L'argument se tient. Néanmoins, j'ai l'impression de faire les choses à l'envers.

– Je n'aurais pas dû fuir. Plaquer quelqu'un au téléphone, ce n'est pas mon genre.

– Arrête de trouver des prétextes et appelle ton futur ex-patron, gronde Mélanie. Veux-tu t'installer dans ma chambre pour être tranquille ?

Les limites de notre cohabitation me tombent dessus d'un coup. Dans un espace aussi réduit, l'intimité est toute relative. Si je reste, je devrai me trouver un appartement au plus vite. Tout cela paraît encore si irréel. La seule solution pour rendre les choses plus concrètes, c'est de démissionner. Là, j'aurai vraiment coupé les ponts. Le téléphone serré dans ma main, je pars m'enfermer dans la chambre de Mélanie.

– Alors ? interroge Mélanie, quand j'en ressors vingt minutes plus tard.

– J'ai démissionné, annoncé-je sobrement.

Pourtant, mon cœur bat la chamade. J'ai sauté sans parachute et j'ignore encore comment je vais atterrir. Gérard a été adorable. Sans poser de question, il m'a dispensée de préavis à effectuer et a même proposé de me faire une lettre de recommandation. Mon sentiment de culpabilité s'en trouve d'autant plus renforcé. Ai-je fait le bon choix ? De toute façon, il est trop tard pour regretter.

– Parfait, déclare Mélanie, satisfaite. Mets ton manteau, je t'emmène à la Tour.

– La Tour ?

– Qu'est-ce qu'on t'apprend dans ta province ? raille Mélanie. La Tour est le meilleur restaurant de Paris.

– D'après qui ? demandé-je en enfilant docilement mes chaussures.

– Tout le monde !

D'expérience, « tout le monde » signifie, pour Mélanie, aussi bien elle-même que toute la population de la ville.

– Et, nous y allons pour... ? insisté-je.

– J’y ai rendez-vous pour organiser un mariage princier, chantonne Mélanie en pirouettant autour de la table.

À mon tour, je me moque gentiment.

– « Princier », rien que ça ?...

– Parfaitement ! m’assure Mélanie. Lorenzo Battisti, ça te dit quelque chose ?

Je hausse les épaules.

– Ça devrait ?

– Si je te dis « Pomma d’Oro » ? lance Mélanie.

– Là, oui.

Pomma d’Oro est une multinationale de la restauration collective. Une camarade de BTS a été embauchée dans l’une de leurs filiales, à Rennes. Mais cela ne m’éclaire pas au sujet de Lorenzo Battisti et du mariage princier.

– Et le rapport entre les deux ?

– Lorenzo Battisti est l’héritier du groupe. Ce qui, à 32 ans, fait de lui le célibataire le plus convoité d’Europe. Quel âge a ce manteau ? s’interrompt Mélanie, en me voyant enfiler le mien.

– Euh... Je l’ai acheté l’année du Bac, je crois, pourquoi ?

Désorientée, je vérifie qu’aucun trou ne dépare le tissu. À l’époque, j’avais mis le prix pour avoir un vêtement qui dure. Depuis cinq ans, il a vaillamment résisté à tous mes déplacements. Paris ne peut lui avoir été fatal. Si la laine bleu sombre s’élimine un peu au niveau des manches et des coudes, il me paraît néanmoins aussi solide qu’au premier jour. Sobre, élégant et inusable. Mon amie lève les yeux au ciel.

– Tu sais pourquoi je t’emmène à la Tour ?

– Pas pour rencontrer le célibataire le plus convoité d’Europe, rétorqué-je, avec une pointe de malice. Si j’ai bien compris, il est déjà casé.

– En revanche, rebondit Mélanie, sans relever ma pique, La Tour est de plus en plus sollicitée pour des mariages, des communions, des Bar Mitzvah et j’en passe... Ils cherchent à développer leur activité traiteur. Or, ils n’ont personne pour le moment.

Mon cœur bondit dans ma poitrine. La mention du prince Lorenzo ne m’a pas émue le moins du monde, par contre la cuisine...

– Pigé ? conclut Mélanie, triomphale. Alors, fais-toi belle !

– Je n’ai pas emporté d’autre manteau, objecté-je. Et, depuis quand faut-il être élégante pour cuisiner ?

Mélanie soupire, mais un coup d’œil à sa montre la dissuade d’insister.

- C'est bon, grouille ! On va être à la bourre.
- Or, la ponctualité est la politesse des rois, rappelé-je.
- Très drôle. Allez, viens !

Je ne peux m'empêcher de guetter la silhouette de Colin dans les escaliers. Et même plus tard, dans le métro. En vain. Je me console en me disant que si je reste chez Mélanie, j'aurai sans doute l'occasion de le croiser. En attendant, mieux vaut me concentrer sur la Tour. Mélanie a raison, je ne sors pas assez, si j'ignore jusqu'au nom du plus prestigieux établissement parisien.

- Raconte-moi tout ce que tu sais au sujet de la Tour.

Deux changements de rames nous laissent largement le temps de faire le tour de la question. Je me cramponne à la manche de Mélanie, certaine de me perdre si je me retrouve seule. Mélanie a beau prétendre que je m'adapterai très vite à la vie dans la capitale, je regrette mon guide d'hier. Colin a été une parenthèse lumineuse dans une journée chaotique. Cela justifie bien que je pense autant à lui, n'est-ce pas ?

- Je n'ai jamais travaillé pour un traiteur, fais-je remarquer à Mélanie.
- Mais tu as l'intention de monter ta propre affaire. Donc, tu as étudié le sujet.

Elle paraît si contente d'elle que je renonce à lui expliquer la différence entre réfléchir et accomplir, en cuisine. Après tout, au pire des cas, ma candidature ne sera pas retenue et je n'aurai plus qu'à chercher un poste qui soit davantage à ma portée.

La masse imposante de la Tour des Dames emplit l'impasse Chrétien-de-Troyes, en bord de Seine, sur l'Ile-de-la-Cité. Je lui trouve une allure vaguement menaçante. La faute peut-être aux gargouilles qui surmontent le pont-levis.

- Il s'agit d'un ancien poste de garde, m'apprend Mélanie. Les murs datent du Moyen Âge. Impressionnant, non ?

Ce n'est rien de le dire... Qui peut s'offrir un bâtiment pareil en plein Paris ? Je doute d'avoir ma place ici. Mélanie doit littéralement me pousser sur le pont-levis pour me décider à entrer.

- La chance, ma vieille, c'est de se trouver au bon endroit au bon moment, m'encourage-t-elle. Saisis-la !

L'intérieur « brode » sur le thème médiéval. Tapisseries aux murs, poutres apparentes au plafond, armoiries du propriétaire au-dessus de l'imposante cheminée. L'homme qui nous accueille arbore une tunique bleu marine sur des chausses grises.

- Vous désirez ? s'enquiert-il d'une voix compassée.
- Mélanie Lagadec, se présente mon amie, sûre d'elle. J'ai rendez-vous avec Lorenzo Battisti, au sujet de l'organisation du mariage.
- Très bien, acquiesce-t-il après avoir consulté le registre posé sur le pupitre en face de l'entrée.

Veillez me suivre.

Cet endroit ressemble davantage à un musée qu'à un restaurant. Dans l'escalier, nous passons devant des peintures de style ancien, illustrant la légende arthurienne. Je révise mentalement mes plans. Si le service traiteur doit donner dans le style moyenâgeux, je ne suis pas sortie de l'auberge ! Je hume l'air, m'efforçant d'analyser le type de plats en train de mijoter. Le parfum de la sauge est nettement identifiable, de même que celui de l'oignon. Si seulement je pouvais visiter les cuisines !

Notre guide écarte de lourds rideaux pourpres et frappe à une porte en chêne sombre. Je n'entends pas répondre à travers l'épaisseur du bois mais le battant pivote pour nous laisser entrer.

– Mélanie ! s'écrie une voix chaleureuse au fort accent italien.

Je me faufile derrière mon amie tandis qu'elle salue celui que je suppose être Lorenzo, m'efforçant de devenir une petite souris. Un couple est assis sur le canapé face à la cheminée, dans laquelle brûle une énorme bûche. L'homme se penche vers les flammes, qui allument des reflets fauves dans sa chevelure blonde. La femme consulte sa tablette numérique – concession à la modernité – tout en réajustant régulièrement ses lunettes cerclées d'or. Il se dégage de ce tableau une telle impression de sérénité que ma nervosité s'évapore. Du moins, jusqu'à ce que le « prince des plats préparés » se tourne vers moi.

– À qui ai-je l'honneur, *bellissima* ? s'enquiert-il avec un accent chantant.

Cet homme ressemble à un cliché vivant, des lunettes de soleil, remontées dans ses cheveux noirs et bouclés, jusqu'à la chemise d'un blanc immaculé ouverte sur une chaîne en or. Sans oublier son sourire, digne d'une publicité pour un dentifrice. Éblouie, je baisse les yeux. Le sentiment de ne pas me trouver à ma place me revient comme un boomerang. Mélanie, elle, saute sur la perche tendue.

– Gwenn Erc'h, une amie et surtout, une exceptionnelle cuisinière ! s'exclame-t-elle, de son ton le plus commercial. Elle vient d'arriver à Paris, alors je me suis dit que c'était l'occasion ou jamais de discuter du renfort traiteur.

Le dernier mot fait dresser l'oreille du couple assis sur le canapé. Ils se lèvent à leur tour pour se présenter. Je m'efforce de ne pas rire nerveusement quand ils s'annoncent comme Arthur et Geneviève Vaillant. Un nom assorti à la décoration.

– Une cuisinière exceptionnelle... reprend Arthur, en me transperçant de son regard bleu ciel. Voyons un peu ça !

Je serre les poings. L'épreuve a commencé. Pourvu que je m'en sorte !...

## 4. Service garanti impeccable

Arthur Vaillant me bombarde de questions. Où ai-je fait mes études, chez qui ai-je travaillé, quelles techniques je maîtrise, comment je cuis une poularde aux pommes... Je garde le dos droit, les talons joints, le menton haut, les mains croisées devant moi. Professionnelle jusqu'au bout des ongles. Peu importent le décor, l'ambiance de cour arthurienne et même le futur marié, qui guette mes réponses avec autant d'attention que le propriétaire des lieux. Seul compte le métier. Quand les questions s'interrompent, je me sens physiquement déstabilisée, au point de m'appuyer au dossier en brocard du fauteuil le plus proche. Arthur se caresse la moustache.

– Qu'en dites-vous, Lorenzo ? Seriez-vous prêt à prendre le pari ?

Je retiens ma respiration. Je prends soudain cruellement conscience de mon vieux manteau râpé. Pourquoi n'en ai-je pas emprunté un à Mélanie ?

– Pour la répétition ? demande le prince italien.

– Sous la supervision de Louis, naturellement, intervient à son tour Geneviève Vaillant.

Je n'ai pas la moindre idée de ce dont ils parlent, mais Mélanie arbore l'air d'une chatte devant un bol de crème. Ce doit donc être bon signe.

– Si M. Ferris supervise, répond Lorenzo, avec une pointe de raillerie, je ne doute pas que tout soit parfait.

– Cela dépendra tout de même de cette jeune personne, souligne Geneviève. Mademoiselle, seriez-vous intéressée par un contrat de mission ?

Mon cœur s'arrête un instant de battre. J'en bafouille lamentablement.

– Euh... Quelle mission ?

– D'ici une quinzaine de jours, nous organisons une répétition de la réception de mariage, explique Arthur. À cette occasion, il vous faudra préparer un buffet pour une dizaine de personnes, susceptible d'être reproduit pour cinq mille personnes, le jour de la véritable réception.

La cuisinière en moi frémit d'excitation et commence *illico* à dresser des listes de plats. Elle parvient presque à faire taire la petite voix qui me répète que c'est trop beau, que je n'appartiens pas à ce monde et que je n'y arriverai jamais. Je m'arme d'un sourire professionnel et parviens à répondre, sinon d'un air assuré du moins sans bredouiller.

– Je pense que c'est dans mes cordes. Quel type de buffet désirez-vous ?

Lorenzo prend ma main pour m'attirer vers le canapé. Sa poigne est ferme, presque trop chaude. Je veille à m'asseoir à une distance respectable de lui. Il est mon client et je refuse de me laisser

troubler par son charme princier.

– Je vais vous expliquer... commence-t-il.

– Nous avons quelques détails administratifs à régler auparavant, le coupe Geneviève. Mademoiselle Erc'h, il me faudra votre numéro de sécurité sociale, un RIB, une attestation de formation, une recommandation de votre dernier employeur...

J'extirpe un petit carnet du fond de ma poche pour prendre des notes. Maculé de taches de beurre et accompagné d'un crayon mâchouillé, il m'accompagne depuis le début de mes études et recèle quelques secrets culinaires. Rien n'est encore gagné. Les Vaillant peuvent parfaitement décider après réflexion et au vu de mes justificatifs, ou de mon absence de justificatifs, de ne pas donner suite à leur proposition. Je m'exhorte à garder la tête froide en dépit des regards de braise du prince de la cuisine italienne.

Au moment où celui-ci nous fait part de sa conception d'un buffet de mariage simple mais raffiné, la porte de chêne sombre livre passage à une jeune femme de haute taille, vêtue d'une époustouflante robe pourpre. Le tissu est si serré qu'il semble avoir été cousu à même la peau et si souple qu'il paraît vivant. Quant aux escarpins assortis, ils m'évoquent aussitôt les pantoufles de rubis de Dorothy dans *Le Magicien d'Oz*. Je me fais aussitôt toute petite dans mon coin de canapé. La princesse vient manifestement d'arriver.

– Lara Cissian, ma fiancée, présente Lorenzo, d'un ton un peu froid.

Il a montré davantage d'enthousiasme pour les canapés à la tomate séchée. Lara possède pourtant, en plus d'une beauté à couper le souffle, une assurance qui plus encore que son allure physique attire tous les regards sur elle. D'autorité, elle s'attribue le seul fauteuil resté libre.

– Qu'ai-je manqué ? demande-t-elle, altière.

– Nous discutons de la répétition, explique Lorenzo.

– Et qu'avez-vous décidé ?

Le ton de la princesse n'est pas plus chaleureux que celui de son prince. Peut-être, à présent que la date de leur mariage est fixée, n'ont-ils plus besoin d'être dans un rapport de séduction. Ou, peut-être, est-ce un effet du stress engendré par les préparatifs. Je me tasse un peu plus dans l'angle du canapé. Mon intuition me souffle que la princesse n'est pas du genre à apprécier les débutantes. De fait, elle monte sur ses grands chevaux dès que mon nom arrive dans la conversation.

– Enfin, nous ne pouvons pas confier un événement de cette importance à une débutante !

– Je vous assure que Gwenn est parfaitement compétente, risque Mélanie.

– Vous êtes amies, permettez-moi de douter de votre objectivité, lui retourne Lara, agressive.

Je jette un coup d'œil désespéré vers la porte, avec la désagréable impression de me trouver prise au piège. Mon tempérament me pousse à éviter les conflits. Or, la pièce commence à ressembler un peu trop à une Cocotte-Minute à mon goût. Arthur intervient pour calmer les esprits.

– De toute façon, Louis aura besoin d'aide en cuisine. Celle de Gwenn ou une autre. La répétition donne justement l'occasion de tester son talent.

– J'aurais aimé avoir mon mot à dire... commence la princesse, en faisant la moue.

Arthur Vaillant se redresse de toute sa hauteur. Cliente ou pas, les manières de Lara commencent visiblement à lui porter sur les nerfs.

– Ce qui concerne le personnel est mon affaire, gronde-t-il. Contentez-vous de déguster, mademoiselle. Nous nous chargeons du reste.

Lara se tait, mouchée, ce qui semble beaucoup amuser son fiancé. Je me demande quel genre de relation entretiennent ces deux-là. Quoi qu'il en soit, je me garde bien de rendre à Lorenzo ses coups d'œil complices. Je n'ai pas besoin de ce genre de complications. Retrouver mes chers fourneaux m'intéresse bien davantage. Je fais une promesse à la princesse.

– Vous ne serez pas déçue.

Promesse risquée. Si elle est déterminée à ne pas aimer, elle n'aimera pas, quoi que je fasse. Et puis, les instructions viennent de Lorenzo. Si ça se trouve, elle ne partage pas ses désirs. Enfin, je ferai de mon mieux. Ce n'est pas tous les jours que j'ai l'occasion de cuisiner dans un endroit pareil. Autant en profiter, même si ça ne doit pas durer. Je serre les poings, déterminée. Ce buffet sera mon chef-d'œuvre.

## 5. Trois pommes, trois princes

Mélanie jubile en quittant la Tour.

– C'est dans la poche ! m'affirme-t-elle.

Je ne sais pas si je dois trouver la confiance qu'elle place en moi rassurante ou terrifiante. La scène qui vient de se produire m'apparaît à peine réelle. Tout s'est déroulé si facilement. Les candidats au poste ne doivent pourtant pas manquer.

– Ils n'avaient pas encore commencé à chercher, m'explique ma meilleure amie, en glissant son bras sous le mien. Tout est là... « Au bon endroit, au bon moment. »

– Ça ne veut pas dire qu'ils vont m'embaucher, rétorqué-je.

– Ça veut dire qu'à partir de maintenant, tu as les cartes en main. À toi de faire tes preuves.

Je frissonne dans mon manteau trop léger. L'air de Paris est plus froid que celui de ma Bretagne natale. Et les défis, plus impressionnants.

– J'ai un rendez-vous porte de Versailles, m'informe Mélanie. Je te laisse les clés. Tu sauras rentrer seule ?

J'enfonce mes mains dans mes poches d'un air désinvolte. Le plan froissé du métro y traîne toujours.

– Aucun problème, affirmé-je, avec plus d'assurance que je n'en ressens réellement.

– Je ne sais pas à quelle heure je rentrerai, ne m'attends pas. Mais garde-moi une part de quoi que ce soit que tu cuisineras, ajoute Mélanie avec un clin d'œil gourmand.

Je constate hélas rapidement que la réalité s'avère être plus compliquée que mon plan. La bouche de métro, station Ile-de-la-Cité, n'est pas la même que celle par laquelle nous sommes arrivées. Plusieurs couloirs souterrains en partent.

– Eh, mademoiselle, tu es perdue ? Viens, je vais t'aider !

Je me raidis. J'ai beau me répéter qu'il ne faut pas juger les gens sur leur apparence, l'homme qui vient de m'interpeller ne m'inspire aucune confiance, avec son pantalon ras les fesses, son tee-shirt douteux et son expression graveleuse. Je décline avec un sourire crispé.

– Non merci.

Tout en m'efforçant d'échapper au boulet qui, pas découragé par mon refus, insiste lourdement, je cherche des yeux une silhouette sur le quai. Hélas, cette fois Colin n'est pas là pour me sauver. À moi

de me dépêtrer par mes propres moyens. Je sors mon téléphone de ma poche, comme s'il avait sonné.

– Oui, dis-je dans l'écouteur, attends une minute.

Puis, je me retourne vers l'importun.

– J'aimerais téléphoner tranquille, merci.

– C'est qui ? rigole-t-il. Ton petit copain ? Tu ne veux pas plutôt que je te montre à quoi ressemble un vrai mec ?

Pour toute réponse, je brandis mon téléphone et lui envoie le flash dans les yeux.

– Eh ! Qu'est-ce que tu fais ? proteste-t-il.

– Au moins, s'il m'arrive quelque chose, ils sauront qui chercher. Je viens d'envoyer ta photo à ma copine. Je te dirais bien qu'elle est flic pour te faire peur mais je vais être honnête, c'est son mari qui bosse dans un commissariat. Je peux téléphoner tranquille, maintenant ?

Sans attendre la réponse, je plaque de nouveau l'appareil contre mon oreille.

– C'est bon, tu l'as ? OK. Non, juste un mec un peu lourd...

– Woh, c'est bon, mademoiselle, faut pas le prendre comme ça, grogne le lourd en question. Pétasse ! ajoute-t-il avant de s'éloigner, sans doute à la recherche d'une autre victime.

La rame arrive au même moment. Je m'y engouffre, toujours cramponnée à mon téléphone. Sauvée ! Du moins, momentanément. Le métro doit regorger de ce genre d'individus. Je regrette soudain mon village. Dire que je devrais être en train de préparer le repas de midi à l'Auberge du puits. Le mal du pays me saisit avec une force poignante. Je n'ai toujours pas appelé Daniel. Peut-être est-il encore temps de tout effacer. Mon reflet dans la vitre du wagon me jette un regard affolé. Si Mélanie m'entendait penser, elle me secouerait comme un prunier. Peut-être, devrais-je aller sonner chez Colin. Sa compagnie s'est avérée assez efficace pour tenir mes idées noires à distance, la veille.

– Vous ne vous asseyez pas ? demande une femme entre deux âges, me désignant le siège vacant devant moi.

Son parfum est si fort que je recule d'un pas, à demi asphyxiée. Je secoue la tête, m'arrachant à la fois à mon spleen et à mes fantasmes.

– Non merci, je descends à la prochaine station.

Du moins, il me semble. Vérification faite sur le plan, j'ai pris la rame dans le mauvais sens. Je réprime un gémissement et pour calmer mon stress, je commence à dresser mentalement le futur menu du buffet. Compte tenu des indications données par Lorenzo, que pourrais-je bien proposer ? La liste m'occupe si bien que j'y pense encore en arrivant à l'arrêt qui dessert la Chaumière. J'ai hâte de me mettre au travail pour de bon.

Une délicieuse odeur de café me cueille au vol alors que je passe devant le Cabanon. Attirée par ce parfum comme les rats par la mélodie du joueur de flûte de Hamelin, je pousse la porte du café bar. Il n'y a personne derrière le comptoir. Quelques clients en salle m'ignorent royalement. Je m'empare d'une carte crasseuse. La liste des différents crus de café occupe une page et demie, celle des en-cas à peine un carré dans le coin en bas à droite. Y a-t-il vraiment marqué « sandwich à l'anguille » ?...

Une ombre jaillit soudain de derrière le comptoir comme un clown hors de sa boîte. La surprise m'arrache un cri aigu. La serveuse, car il s'agit manifestement d'une personne de sexe féminin même si j'ai du mal à déterminer s'il s'agit d'une femme, d'une tortue ou d'une extraterrestre, cligne lentement des yeux tout en m'examinant comme une bête curieuse.

- Désolée, vous m'avez fait peur, dis-je.
- Vous voulez quelque chose ?

Même sa voix me parvient au ralenti. Je me demande où est passé le géant de l'autre soir, sans oser poser la question. À la place, je commande un cappuccino avant d'aller m'asseoir dans un coin, au calme, sur une chaise en aluminium planquée derrière un énorme pot de bambous. J'en profite pour noter sur mon carnet mes idées pour le buffet du mariage.

– J'm'appelle Rita, m'annonce la serveuse cinq minutes plus tard en posant devant moi une tasse de café de la taille d'une soupière.

On dirait qu'elle mâche ses mots. Je m'empare de ma tasse en vitesse avant qu'elle ne postillonne dedans. Elle s'attarde pourtant devant moi en se dandinant d'une jambe sur l'autre comme si elle hésitait à ajouter quelque chose. J'en ai la chair de poule.

- Si vous avez besoin d'un service, se décide-t-elle enfin, vous m'trouvrez là, toute la journée.

Mais de quoi parle-t-elle ? Comme elle semble attendre une réponse, je me risque.

- Euh... Quel genre de service ?

– Vous savez... recherche de personnes disparues, charmes, retour du grand amour... Ce genre de trucs.

- Ce genre de trucs, répété-je.

Au moins, il ne s'agit pas de drogue. Quant au retour du grand amour, je souhaite plutôt le contraire. Pour me débarrasser de la serveuse, je promets néanmoins.

- C'est noté, merci.

Rita passe un coup de chiffon sale sur ma table avant de s'éloigner en grommelant. Il me semble l'entendre dire : « Ils y viennent tous un jour ou l'autre » ou quelque chose de ce genre.

- Ne jugez pas selon les apparences, intervient une voix chaude, qui fait rouler les « r » et chanter

les « l ». Rita est vraiment efficace dans sa partie.

Je me retourne. Une porte, invisible quand elle est fermée, s'est ouverte dans le mur derrière moi. Une femme d'âge indéterminé se tient debout sur le seuil, un plateau de pommes d'amour entre les mains. Sa peau sombre et lisse contraste avec le gris argenté de sa chevelure. Elle porte une jupe à carreaux orange, un pull angora vert sapin, un tablier noir et les plus grandes créoles que j'aie jamais vues. Quand elle s'avance vers le comptoir, je constate qu'elle boite de la jambe gauche. Son plateau posé, elle revient vers moi, une pomme à la main.

– Cadeau de la maison ! annonce-t-elle.

– Oh ! Merci.

Je pose l'offrande collante sur la coupelle de ma tasse de café en me demandant ce qui me vaut ce traitement de faveur. Une façon de fidéliser la clientèle ?

– Je m'appelle Ondine, se présente ma bienfaitrice, en prenant place face à moi. Ce lieu m'appartient.

Ses créoles miroitent à la lumière des spots. Une bouffée de parfum épicé me parvient. Vanille et cannelle ? Les fragrances artificielles, surtout aussi fortes, sont difficiles à analyser pour moi. Je bredouille un « ravie » peu convaincant. J'aimerais surtout déguster mon café en paix.

– Croquez dans cette pomme, dit-elle.

Je tente de m'en sortir par une pirouette.

– Je préfère la garder pour plus tard.

Mon interlocutrice ne se décourage pas pour autant.

– Croquez, que je puisse lire votre avenir.

L'improbabilité de sa réponse me fait rire.

– Vous dites la bonne aventure à partir des marques de dents dans une pomme d'amour ?

– Pourquoi pas ? répond-elle, flegmatique. Cela vaut bien le marc de café.

Je n'y crois pas un instant mais la curiosité me pousse à obéir. Et puis, mon avenir me paraît si incertain en ce moment que je suis prête à écouter n'importe qui. La pomme est délicieuse. Ondine la récupère religieusement, amputée d'une grande bouchée. Elle passe sa main dessus puis ferme les yeux tandis que j'avale mon café à petites gorgées, pour ne pas rire.

– Je vois trois princes sur ta route, annonce finalement la pseudo-voyante.

Trois princes ? Je suis gâtée, moi qui n'en veux plus un seul... Je préférerais qu'elle me parle de mon avenir dans la restauration.

– Le premier, poursuit Ondine, imperturbable, t'offrira une belle pomme, fade et farineuse. Le second, une pomme précieuse mais dure comme le diamant. La pomme du dernier ne paiera peut-être pas de mine mais c'est la seule qui te nourrira vraiment.

Je hausse les épaules. Elle me sert une version ampoulée de « la seule beauté qui compte vraiment, c'est celle du cœur ». En gros, ça peut s'appliquer à n'importe qui. Comme tous les horoscopes du monde. Ondine rouvre les yeux pour m'observer. Un sourire étire ses lèvres, peintes du même vert que son pull.

– Un jour, tout cela fera parfaitement sens pour toi.

Mon expérience à l'Auberge du puits m'a appris qu'il ne faut pas contrarier les gens affligés de convictions bizarres. Par exemple, qu'on ne doit jamais mettre de fromage sur une crêpe ou que l'eau du robinet est toxique. Aller dans leur sens coûte bien moins d'énergie et de salive. Ondine se relève en s'appuyant lourdement sur la table.

– Je te laisse finir ton café, jeune fille. Nous nous reverrons.

– À bientôt.

Le Cabanon compte décidément de drôles de zèbres, mais je dois reconnaître qu'ils préparent le meilleur café que j'aie jamais goûté. Je le savoure jusqu'à la dernière goutte avant de reprendre le chemin de la Chaumière.

## 6. Le retour du chasseur

Mon téléphone indique presque quatorze heures au moment où je regagne la Chaumière. J'accélère le pas ; mieux vaut que je me dépêche si je veux réunir tous les documents demandés par Geneviève Vaillant. Arrivée sur le palier du premier étage, j'hésite pourtant. Sonner chez Colin, ou pas ? Finalement, je me dégonfle. Quand ma situation sera plus claire, peut-être. Je gravis presque en courant les dernières marches avant de m'immobiliser, foudroyée sur place.

- Daniel !
- Je dois te parler, annonce mon fiancé.

Il décolle sa haute stature du chambranle de la porte sur lequel il est appuyé. Son menton est couvert d'une barbe blonde naissante. De grands cernes soulignent ses yeux bleus. Malgré tout, il a toujours l'air aussi séduisant, dans un style plus rustique que le prince italien. Je serre la clé dans ma main jusqu'à la sentir s'incruster dans ma paume.

- Comment m'as-tu retrouvée ?

L'ombre d'un sourire creuse une fossette sur sa joue.

- Tu ne pouvais aller qu'à un seul endroit. Il m'a suffi de demander l'adresse de Mélanie.

Suis-je si prévisible ? Vexée, je prends un ton glacial.

- Nous n'avons plus rien à nous dire. Laisse-moi passer.

J'ai formulé la rupture à voix haute. Une vague de soulagement me fait vaciller, suivie aussitôt d'une bouffée d'angoisse. Comment Daniel va-t-il réagir ?

Il demeure droit dans ses bottes tout en plaidant sa cause.

- J'ai roulé toute la nuit pour te voir ! Et, je t'ai apporté des pommes, regarde. Tes préférées.

Je baisse les yeux en direction de l'immense panier en osier à ses pieds. L'eau me monte à la bouche devant les fruits ronds et charnus. Depuis toujours, les pommes sont mon péché mignon. Mais, si Daniel compte m'avoir de cette façon, il se trompe lourdement.

- Tu comptes te faire pardonner avec des pommes ? demandé-je, incrédule.
- Je voulais juste te faire plaisir, se défend-il. Pouvons-nous entrer, maintenant ?
- Pas question. Nous deux, c'est fini. Et, je n'ai rien à ajouter.

À ma grande surprise et pour mon plus grand embarras, il se laisse tomber à genoux à mes pieds.

– Arrête ! ordonné-je, horrifiée.

Pour toute réponse, il entonne « Please Forgive Me » de Bryan Adams. J'aimerais rentrer sous terre. Daniel se prend pour un crooner depuis qu'un bar karaoké a ouvert à Plouviac, en pleine campagne, à quelques kilomètres de Port-Doël. L'endroit draine la jeunesse du coin, faute de concurrence, et l'alcool y fait oublier les piètres performances des chanteurs. En ce qui concerne Daniel, son physique de jeune premier est son meilleur atout. Contrairement à ce qu'il imagine, il n'a aucun talent d'acteur, encore moins de chanteur.

– Tu chantes faux, dis-je, en sifflant entre mes dents.

Cela ne l'arrête hélas pas. Une porte s'ouvre à l'étage inférieur. Au supplice, je me mets à trépigner. Plutôt mourir que d'être surprise dans une posture aussi ridicule. En même temps, je refuse de laisser entrer Daniel. Je redoute qu'il ne me convainque trop facilement de l'écouter. La voix de Rose me parvient.

– Tout va bien, Gwenn ?

Je jette un coup d'œil par-dessus la rambarde. Mon souffle gèle sur-le-champ dans ma poitrine. Quatre locataires me dévisagent à travers les barreaux, dont Colin ! Une subite envie me prend d'étrangler Daniel pour m'avoir mise dans une position pareille. Je l'écarte sans ménagement pour déverrouiller la serrure et le pousse à l'intérieur de l'appartement, en lançant à l'adresse de Rose :

– Ce sera vite réglé !

Daniel, vil calculateur, cesse de chanter dès qu'il se retrouve à l'intérieur. Je le foudroie du regard en refermant la porte derrière moi.

– Je vais te tuer !

– Pardon, répond-il, en baissant la tête. Gwenn, je ne sais pas ce qui m'a pris, je te jure. Je t'aime. Je n'ai jamais aimé que toi. Fiona, c'est une erreur... Elle m'a ensorcelé !

s'exclame-t-il, avec des accents de sincérité dans la voix.

Pourtant, à ma propre surprise, cela me laisse froide. Peut-être Mélanie n'a-t-elle pas tort de penser que nous étions ensemble davantage par habitude que par amour.

– Tu es surtout désolé que je vous aie surpris. Depuis combien de temps durait votre petit manège ? dis-je d'un ton railleur.

– Une seule fois, Gwenn... Je le jure !

Je lui tourne le dos pour fouiller dans les poches de mon sac, tandis qu'il continue à me supplier.

– Gwenn, écoute-moi.

Si je pouvais me boucher les oreilles, je le ferais. Pourquoi ne veut-il pas comprendre que c'est fini ? Insister ne sert qu'à nous faire du mal à tous les deux. Une coupure franche et nette, voilà ce dont nous avons besoin. La nervosité fait trembler mes doigts.

– Tu sais ce qui était une erreur ? Nous deux !

– Nous sommes ensemble depuis toujours, me rappelle-t-il. Tu ne peux pas tout abandonner sur un coup de tête pour une simple erreur de parcours.

Une simple erreur de parcours ? La colère m'enflamme, réduisant en cendres l'émotion que ses paroles tentent de soulever en moi. Oui, nous sommes ensemble depuis toujours et oui, ça fait mal de mettre un terme à tout ça. Mais non, ce n'est pas une raison suffisante pour rester.

Mes doigts rencontrent enfin la fine chaîne du pendentif qui ne m'a pas quittée depuis mes 15 ans. Je l'ai arraché en partant de Port-Doël, hier ; la fermeture est brisée... tout un symbole. Je le fourre dans la main de Daniel.

– Reprends ça, ordonné-je d'une voix à peine tremblante.

Daniel contemple le bijou argenté en forme de pomme, d'un air hébété, puis secoue la tête.

– Je refuse.

– Alors jette-le, je n'en ai plus besoin, rétorqué-je, le cœur battant.

– Écoute, reprend-il d'un ton doux et patient, je comprends que tu sois furieuse mais nous sommes faits l'un pour l'autre.

Sa force de conviction commence à m'ébranler. Après tout, hier à la même heure, je croyais encore que nous allions passer notre vie ensemble. Mes perspectives d'avenir ont radicalement changé en l'espace de vingt-quatre heures. Peut-être suis-je allée trop vite ? Et, si demain, je regrettais ma décision ?

– Tu as besoin de réfléchir, me dit Daniel, poussant son avantage.

Je recule d'un pas, les bras croisés.

– J'ai besoin de changer d'air !

– Bien sûr, approuve-t-il d'un ton dégoulinant de condescendance. Prends quelques vacances. Je suis sûr que Gérard...

– J'ai démissionné, coupé-je sèchement.

Ses doigts se crispent sur la chaîne du pendentif. Je sens la colère affleurer sous la surface policée. Un muscle tressaute sur sa joue au moment où il s'écrie :

– Mais comment vas-tu... ?

Il s'interrompt, prend une grande inspiration et redresse les épaules.

- Peu importe ! Je peux subvenir à nos besoins.
- Je n'ai pas besoin de toi, Daniel, rétorqué-je.

Si le drame a bien eu un avantage, c'est celui de m'ouvrir les yeux sur notre relation. Une part de moi aime encore Daniel et l'aimera probablement toujours, mais je refuse de dépendre de lui. Les dirigeants de La Tour m'ont jugée capable d'organiser un mariage princier. J'ai hâte de faire mes preuves, pas de retourner à Port-Doël, tandis que Daniel subviendrait à nos besoins.

Mon ex-fiancé me fixe d'un air sérieux. Mille souvenirs bouillonnent à la frontière de mon esprit. Notre premier baiser, le jour où il m'a offert la chaîne, les jours d'été où nous nous cachions dans la grange, notre première fois, tous les matins où nous arrivions au lycée main dans la main... Il a toujours été un petit ami tendre, attentionné, parfait, en somme. Dois-je le rejeter au premier faux pas ? Je secoue la tête. Allez savoir pourquoi, les prédictions d'Ondine se rappellent à mon souvenir. Daniel ressemble à la belle pomme fade. Il a l'air parfait mais au fond de moi, je sais qu'il n'est pas vraiment celui qu'il me faut. Je tente un coup de bluff.

- Je reste à Paris. Si tu tiens vraiment à moi, suis-moi !

Daniel se décompose.

- Tu ne peux pas me demander ça. Il y a la ferme et...
- Elle compte davantage que moi ?

C'est un coup bas, j'en ai bien conscience. Daniel à Paris ne serait plus vraiment Daniel. Si je lui ai suggéré de me suivre, c'est avec la certitude qu'il refusera. Personne ne devrait jamais abandonner ses rêves pour quelqu'un d'autre. Il se gratte furieusement la nuque avant de protester.

- Non, bien sûr que non ! Mais j'ai des responsabilités. Que penserais-tu de moi si j'abandonnais tous ceux qui comptent sur moi ?

C'est un prétexte. Il ne veut pas reconnaître que, oui, la vie qu'il mène à Port-Doël a plus d'importance que moi à ses yeux. Pourtant, je ne lui en veux pas. Ma voix s'adoucit.

- Je dirais que tu as tort. Excuse-moi. Je n'aurais pas dû suggérer une chose pareille. Mais moi, je ne veux pas retourner à Port-Doël. J'ai besoin d'autre chose.
- Tu t'en contentais parfaitement jusqu'à hier ! proteste Daniel.

C'est déjà le siècle dernier. Je tente de l'expliquer à Daniel.

- Disons que le choc m'a fait prendre conscience de certaines choses. Au fond, je devrais sans doute te remercier pour ça.
- Je crois plutôt que tu as pris ta décision sur un coup de tête, me contredit-il, l'air renfrogné. Peut-être que l'excitation de la nouveauté te plaît, mais à long terme, tu regretteras Port-Doël.

Possible. Tout est allé si vite depuis hier que je ne sais plus vraiment où j'en suis. Daniel appuie

trop bien sur mes incertitudes. Voilà pourquoi j'hésitais à lui parler. Cependant, je ne regrette pas de l'avoir fait. Au moins, les choses sont claires à présent. Je me dirige vers la porte pour lui signifier que l'entretien est terminé.

– Si tu crois avoir raison, attends-moi, dis-je, en guise de conclusion. Mais je ne prendrai pas la responsabilité de te le demander.

Je me traite mentalement de lâche. D'un autre côté, Daniel n'a pas voulu accepter un « non » pour réponse. Un « peut-être » lui permet de sortir la tête haute. Il me rejoint et, parvenu à ma hauteur, se penche pour poser un baiser rapide sur mes lèvres, trop vite pour me laisser le temps de protester.

– Je t'attendrai, mon amour, lance-t-il, en filant hors de ma portée, avant que je ne me sois ressaisie.

Frustrée, je claque la porte derrière lui et me laisse glisser au sol, le dos contre la porte. En moins de vingt-quatre heures, ma vie est devenue vraiment très compliquée.

**Découvrez la suite,  
dans l'intégrale du roman.**

**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Octobre 2017

ISBN 9791025740279

ZGOT\_001